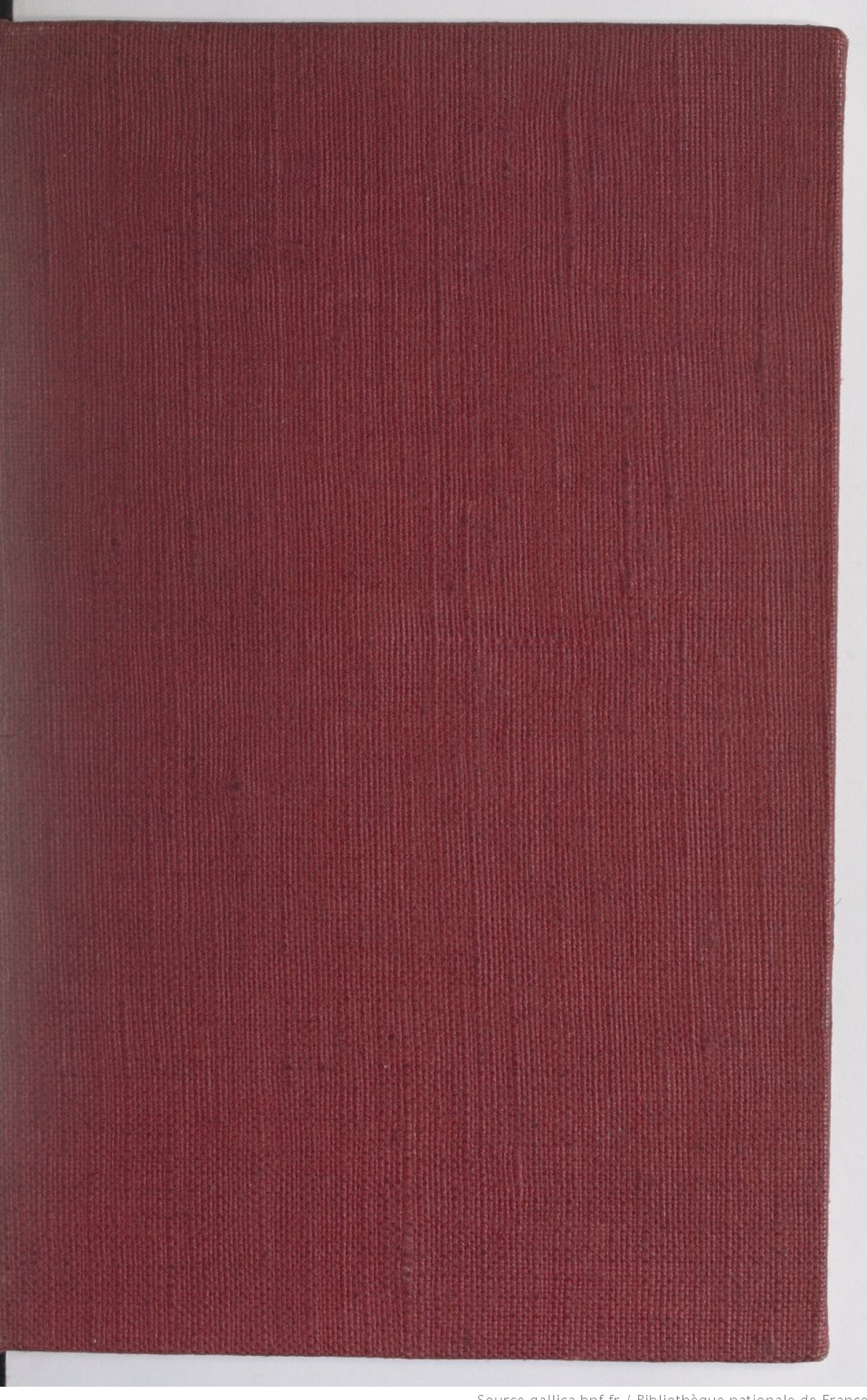
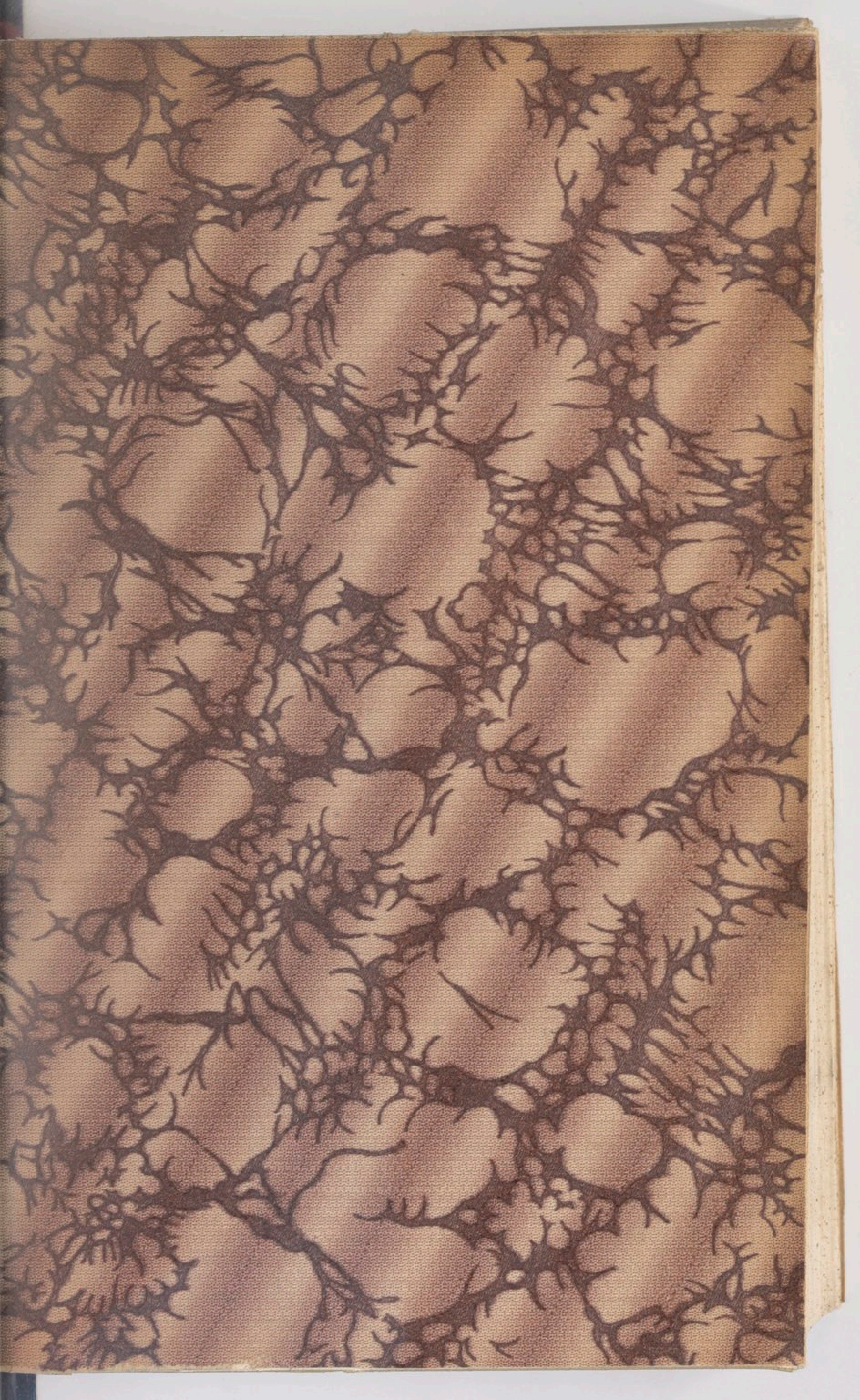


# Le Monde et la comédie, par Marc Fournier





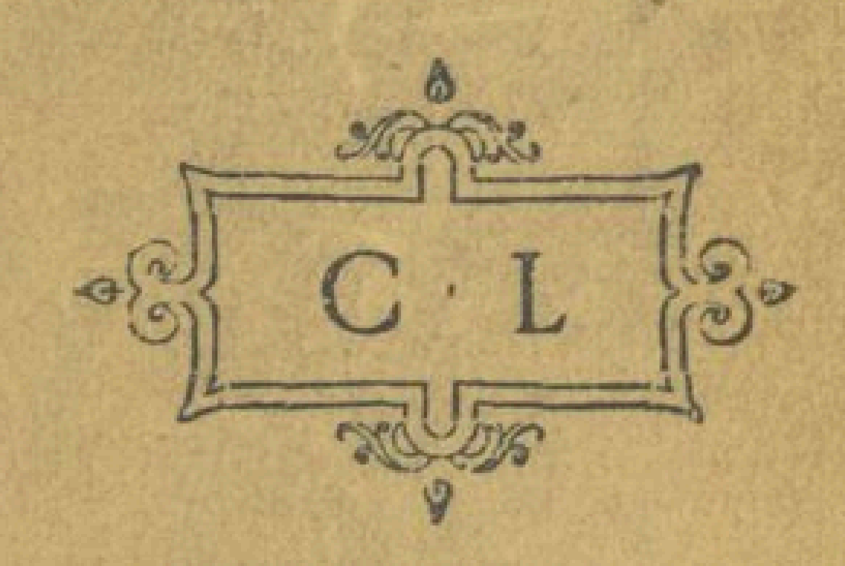


BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

MARC FOURNIER



# LE MONDE
ET
# LA COMÉDIE




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1882

# LE MONDE

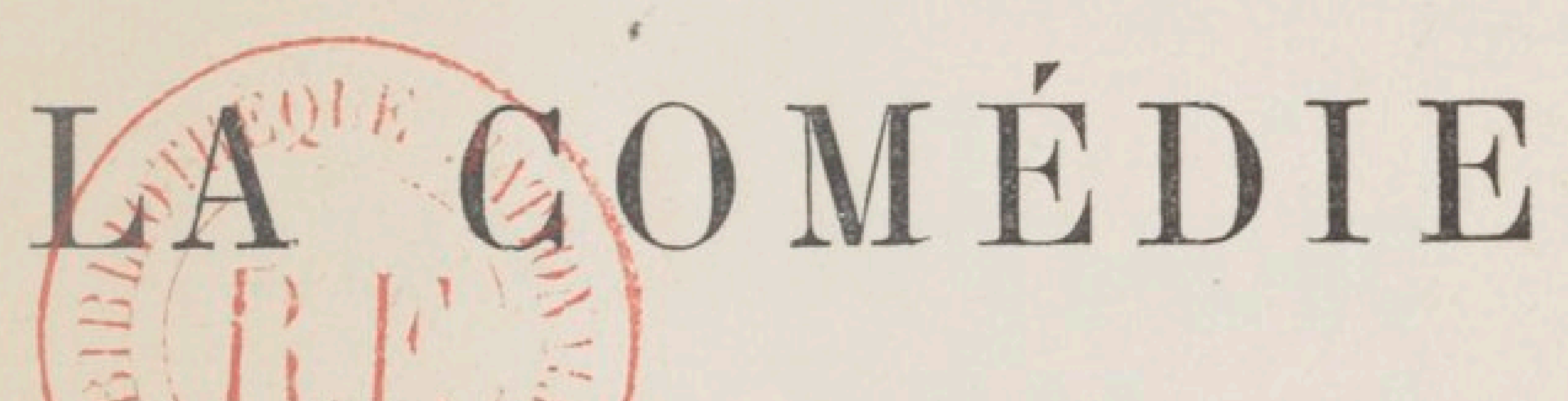
ET

# LA COMÉDIE

2996-81 — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

# LE MONDE

ET



# LA COMÉDIE



PAR

MARC FOURNIER




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1881




LA

# SULTANE DES FLEURS

---

Mais, de bonne foi, votre raison est-elle une vraie raison? SWIFT.

## I

Si bien que Turcamore, oui, le sergent s'appelait Turcamore, — mais je ne sais si ce nom glorieux, il l'avait reçu du dieu Mars ou du Dieu vivant, si c'était un nom avec lequel il pût convenablement *ester* devant le tribunal de première instance, ou bien un de ces sobriquets ridicules comme seraient Britannicus, Africanus, Germanicus, lesquels exposent le héros qui les porte à l'indiscrète curiosité de l'histoire et au mépris des officiers civils.

Il s'appelait donc Turcamore, et le matin préci-

sément où commence la belle aventure que je vais dire, ce favori des Grâces et de Bellone achevait trois choses d'une dimension remarquable : sa pipe de terre de Hongrie, sa mesure d'eau-de-vie de cidre, et le récit de ses deux captivités ; sorte de trilogie simultanée qui durait depuis deux heures.

Quand Turcamore eut fait un dernier appel à sa cruche et à sa mémoire, et qu'il se fut assuré que l'une était aussi épuisée que l'autre, il secoua la tête ainsi que sa pipe en terre de Hongrie, et s'accouda sur la table, en regardant son caporal Grogman. Celui-ci continuait un religieux silence. Alors le sergent lui prit la main et la serra dans la sienne avec vivacité. De plus, et joignant la parole à ce langage muet :

— Sambre-et-Meuse ! dit-il (c'était son juron pour les cas extraordinaires), je voudrais bien savoir ce que vous pensez de tout ceci, caporal Grogman ?

Le juron de Turcamore acheva d'éveiller le caporal, qui prit aussitôt une pincée de tabac dans la blague de son sergent, la massa d'un air pensif, et l'insinua gravement dans le plus profond sanctuaire de son palais. Après quoi, il leva les yeux au ciel pour méditer encore quelques secondes, car le caporal était un homme consciencieux, et,

quand il trouva le point suffisamment éclairci, il haussa les épaules et dit : « Peuh! »

J'oubliais de mentionner que M. Grogman était d'une économie sordide dans ses paroles.

— Hein? répliqua le sergent, qui évidemment voulait mettre le caporal au pied du mur.

— Humph! dit encore celui-ci, homme de bon sens après tout, mais singulièrement systématique et fort obstiné dans ses opinions.

— Bah ! conclut alors le sergent, dont l'imagination, plus vive que celle du caporal, était toutefois tempérée par une assez noble dose d'insouciance.

Cette scène intéressante se passait dans un petit village de Bretagne, dont le nom est ici d'une importance fort médiocre, attendu qu'en Bretagne tous les villages se ressemblent. Figure-toi, ami lecteur, douze à quinze huttes de terre couvertes d'un chaume verdissant, et pressées sous un clocher comme autant de poussins sous la couveuse. Le clocher avec son presbytère, tu les vois d'ici, sont ordinairement deux ruines toutes remplies d'attraits pour l'artiste qui les crayonne, mais de gouttières et de courants d'air pour le curé qui les hante. Plus loin, à deux pas du dernier chenil, tu

aperçois la grève où l'Océan déferle à temps égaux. N'oublie pas que c'est l'Océan de l'Armorique, je veux dire une mer rarement douce et bleue, presque sans cesse terrible, échevelée, — noirs abîmes aux crêtes blanchissantes, — mais, dans ses sourires comme dans ses fureurs, toujours sublime et toujours infinie. Tel est le paysage avec sa toile de fond ; ajoute maintenant sur les premiers plans du tableau de vieux et grands arbres, à l'ombre paternelle, au pied desquels tourne le chemin qui mène aux pâturages, et tu auras le décor tout entier.

Turcamore, auquel je reviens sans plus de parenthèse, était assis sous une tonnelle à la porte du cabaret de Pierre Jantou, un des plus riches cultivateurs du pays, que ses trente vaches et son *faisant valoir* n'empêchaient pas de songer aux petits profits de détail.

Le sergent, qui n'en voulait pas démordre, et qui avait juré de connaître à fond l'intime pensée de son caporal Grogman, frappa du pot sur la table, et une jeune fille parut.

— Coquerette, ma fille, dit le guerrier, va nous chercher à boire.

Celle qu'on appelait Coquerette se mit en devoir

d'obéir ; mais elle tenait sur ses yeux le coin de son tablier, et employait toute sa fermeté bretonne à comprimer les sanglots qui soulevaient sa poitrine. Le sergent Turcamore fut évidemment touché de ce désespoir stoïque, et rappelant Coquerette :

— Ne te chagrine pas ainsi, lui dit-il en l'attirant vers lui, Dieu est grand, et ce qui est écrit est écrit, comme dit le proverbe des mécréants. Depuis huit jours que j'ai le désagrément de boire le cidre abominable de ces cantons, j'ai eu le temps de lire dans ton petit cœur, car le sergent français lit dans le cœur des belles comme dans son école de peloton. Ceci est généralement connu.

— Eh bien! répondit Coquerette, vous devez y avoir lu que je ne serai pas longtemps à mourir.

— Halte-là, ma chère fille ; on ne parle jamais tant de mourir que lorsque l'on n'en a pas la plus légère envie. Si je m'étais tué toutes les fois que je l'ai dit, je n'aurais fait que cela toute ma vie. Mais, écoute, Coquerette, je crois qu'une idée vient de me fleurir à ton sujet.

— Ciel ! s'écria la jeune fille, il ne partirait pas !

— Au contraire, il va partir dans une heure.

— Eh bien, alors, je mourrai.

— Coquerette, vous devenez monotone. Faites-moi le plaisir de considérer que je vous assure le contraire, et que le sergent Turcamore ne prodigue pas volontiers sa rhétorique pour la simple histoire de rire et de jaser. Ceci est une leçon en passant, mon petit bouton de rose. Il faut avoir beaucoup de respect pour le soldat français en général et pour le sergent en particulier, surtout si le sergent a une moustache grise, huit chevrons, et des états de service où figurent douze batailles rangées, vingt blessures, quinze ans de captivité chez les Mores d'Afrique, et cinq autres années de vacance dans les neiges de la Sibérie. Sambre-et-Meuse ! ceci vaut la peine qu'on y songe. N'est-il pas vrai, Grogman ?

Grogman opina d'un signe de tête, et Coquerette reprit sans beaucoup s'effaroucher du tintamarre que faisait dans la bouche du sergent le simple énoncé de son odyssée militaire :

— Tout cela n'empêche pas que mon pauvre Jacques va partir.

— Il faut que les destinées s'accomplissent, dit le sergent d'une voix grave, et celle de Jacques est d'aller en Afrique. Ceci est une partie engagée au pied du mont Thabor en 1799, dont la re-

vanche s'est jouée à Constantine dans la nuit du 15 janvier 1835. Aujourd'hui j'entame la belle, et Jacques est mon atout. Dieu est grand ! mais le Turcamore n'est pas un homme à jeter ses atouts sur la table, quand il tient les cartes. J'en fais juge le caporal Grogman.

Grogman se leva sans répondre, car un roulement de tambour se fit entendre.

— C'est juste, reprit le sergent, il faut que j'aille un peu voir ces jeunes marauds de la grande place. Ils doivent faire avec moi leur première étape, et je tiens auparavant à leur donner une légère notion des devoirs du militaire français. Attends-moi là, Coquerette. Je reviendrai boire le coup du départ, et nous reparlerons de mon idée pendant les dix minutes nécessaires à la consommation d'un pot de cidre. Si tu es une vraie Bretonne, l'affaire s'arrangera ; suffit !

Ayant dit, le sergent sortit de la tonnelle, suivi à deux pas de distance par le caporal Grogman, et tous deux s'acheminèrent vers la grande place du village.

## II

Les quinze recrues qui devaient partir le jour même, étaient à peu près groupées comme des moutons à vendre un jour de foire. Le sergent Turcamore leur sourit d'un air affable, et fit signe au caporal Grogman de mettre ces intéressantes créatures en ordre de bataille.

Quand la troupe fut tant bien que mal rangée selon les vœux de Turcamore, offrant à l'œil le spectacle agréable d'une ligne serpentine, la plus gracieuse, comme l'on sait, de toutes les lignes géométriques, le sergent, ayant à sa droite M. le maire et à sa gauche M. le brigadier de gendarmerie, fit un signe de sa canne pour ordonner le silence, et d'un ton légèrement attendri, prit la parole en ces termes :

« Jeunes recrues,

» Dans trois petits quarts d'heure, nous serons en route pour marcher à la gloire. A propos, n'oubliez pas le conseil que je vais vous donner ici dans toute l'effusion de mon âme. C'est que, pour marcher à la gloire, il convient de partir toujours du pied gauche. Ceux d'entre vous qui ne partiraient pas du pied gauche, dans ce moment solennel, affligeraient sensiblement leur vieux sergent Turcamore, ainsi que son honorable ami le caporal Grogman. Du reste vous avez le droit de pleurer le long de la première étape, au touchant souvenir de votre cidre, que le ciel confonde, et de votre galette de sarrasin ! J'estime extraordinairement les cœurs sensibles. Le soldat français est sensible comme une jeune rosière. Toutefois, vous me ferez le plaisir d'emboîter le pas. Quiconque emboîtera le pas sera sauvé, a dit M. de Turenne, et rien n'embellit la douleur comme d'emboîter le pas. Je ne vous en dirai pas davantage. Seulement, comme j'aurai l'honneur de marcher en tête de la colonne avec M. le brigadier de gendarmerie, et que mon honorable ami, le caporal Grogman, veut bien se charger de

surveiller vos talons, je dois vous prévenir, en père de famille, que celui de mes enfants qui ferait mine de se jeter dans les champs de carottes ou de luzerne, pour se soustraire aux félicités de la vie militaire et particulièrement aux vertus bienfaisantes du pain de munition, serait traduit en conseil de guerre, et condamné, plus ou moins, à dix ans de boulet sur les galères du roi. Mais, à cette bagatelle près, vous êtes libres, jeunes conscrits, libres comme les petits oiseaux du bon Dieu, attendu que le Français est libre, et que nous sommes tous Français. Vive le roi ! !

Le maire et le brigadier de gendarmerie répétèrent cette acclamation en agitant leur chapeau, ce qui fut d'un si bel effet que le journal de la préfecture en fit mention la semaine suivante, et loua beaucoup la belle contenance des jeunes recrues dans cette mémorable occasion. Quand l'enthousiasme fut apaisé, Turcamore sollicita auprès de M. le maire et de M. le brigadier l'honneur de leur offrir un verre de cidre *première*, ce qu'ils acceptèrent avec une aimable obligeance, et tous trois, suivis du caporal Grogman, retournèrent sous la tonnelle du père Jantou qui se fit une gloire de les servir en personne.

## III

Les jeunes recrues menaient assez grand bruit sur la place, conjointement avec tous les gens du village accourus pour les embrasser au départ. Il y en avait qui riaient d'un air hébété, dans l'intention louable de cacher sous ce maladroit mensonge le secret désespoir de leur âme. D'autres, plus francs ou moins sublimes, pleuraient à chaudes larmes et soulevaient autour d'eux des ouragans de sanglots. Les mères, les sœurs et les fiancées s'adonnaient aux convulsions. Quelques-unes glissaient furtivement dans la main des conscrits des petites amulettes suspendues par un fil de laine rouge, contenant des débris de fleurs arrachées à la couronne qui dominait le feu sacré, aux dernières fêtes de la Saint-Jean. C'est le plus

souverain des préservatifs bretons contre les balles, les coups de sabre et les caprices de cœur.

Quant aux pères, ils se promenaient gravement dans les groupes avec une bouteille de cidre dont ils humectaient de temps à autre les lèvres pâlissantes des jeunes héros. Ensuite ils se regardaient entre eux avec un sourir amer, et cela parce qu'ils se souvenaient, les vieux chouans, qu'autrefois ceux qui ne se souciaient pas d'aller à la guerre se jetaient dans le Bocage, une bonne carabine sur l'épaule, et chassaient aux gendarmes, par manière de distraction, comme aussi pour vaquer plus saintement aux soins de leur salut. Si bien qu'ils ne pleuraient pas, ces farouches réfractaires, mais le calme qu'ils affectaient redoublait les larmes autour d'eux.

Parmi les recrues, ou pour mieux dire, un peu à l'écart et assis sur un banc de pierre à côté de Coquerette, qui était aussi venue sur la place, mais dont les yeux rouges et gonflés n'avaient plus de larmes à répandre, se tenait un grand garçon, promenant un œil distrait sur ces familles éplorées. Il avait le numéro 1 sur son chapeau.

Certes, le chiffre que je viens de désigner n'a rien en soi qui le distingue des neuf autres signes

de la constellation numérique ; et quand on a dit que l'unité vaut dix fois moins que la dizaine, il semble qu'on ait tout dit sur l'unité.

Mais, écrivez cette unité sur un petit carton, et ajustez ce carton au moyen de deux rubans fanés sur la forme déjetée d'un feutre sur le retour, et vous demeurerez stupéfait de la physionomie nouvelle qu'aura le numéro 1. Il semble, en effet, qu'il faille être prédestiné à toutes les persécutions du sort, pour tomber en la puissance de ce chef de file des soldats de Barême. Ici, par exemple, où il s'agissait de deux cents bonnes chances contre quinze fatales, l'unité signifie, si je ne me trompe, qu'il y a deux cent quatorze à parier contre un, que la victime est une pauvre créature venue tout exprès sur terre pour souffrir, que ce malheureux doit être abominablement laid, que c'est une dérision vivante, un de ces misérables à qui rien ne profite, à qui rien ne sourit, et pour qui le hasard, ce dieu qui porte l'espérance, ne prépare que des facéties cruelles. On pressent déjà que le numéro dont il est ici question, devait être long, frêle, un peu voûté, sans poitrine, avec des yeux rouges et gercés, des mains difformes, des manches trop courtes, des genoux en dedans,

et des chevilles de pied d'une vulgarité choquante.

Eh bien! voyez l'absurdité de toutes les méthodes synthétiques! Non que je prétende médire ici le moins du monde des spéculations de la théorie pure. Je veux seulement déclarer que la synthèse, cette méthode rapide qui précipite le sage à la recherche de la vérité, est un char fragile qu'un grain de sable verse souvent dans l'ornière. Le grain de sable, c'est le fait. Ici, je dois le dire, le fait est en contradiction flagrante avec tout ce qui précède, et biffe d'un trait cette belle physiologie de l'unité que je viens de me plaire à tracer.

Le jeune conscrit portait, il est vrai, sa tête avec une sorte de lassitude méditative, et ses yeux offraient parfois ces reflets ternes et fixes propres à tous les regards qui, au lieu de s'exercer sur les objets extérieurs, ont pour habitude de ne rayonner qu'en dedans; mais il était d'une taille heureuse et robuste; sa figure avait un caractère incontestable de noblesse et d'intelligence; ses membres souples et richement dessinés décelaient la plénitude de la vie, et quand il redressait le front, on voyait sous le jais de ses prunelles passer des flammes rapides qui, je l'ai dit, mouraient bientôt à la surface, pour concentrer leurs éclairs dans le do-

maine intérieur de la pensée. Ce front, d'une pâleur mate et poli, délicatement relevé par des courbes harmonieuses, était encadré de longs cheveux châtains, qui ondulaient en boucles transparentes et légères. Le reste du visage était chaudement basané ; le nez mince, d'un dessin fier et correct, un peu sec vers la naissance, mais dilaté vers les narines, comme cela se voit chez toutes les natures passionnées. L'aspect général de cette tête était à la fois d'une douceur magnétique et d'une singulière majesté ; elle commandait à l'âme et enchaînait le regard. Il y a deux genres de beauté très distincts : la beauté qu'on admire et la beauté qu'on aime. Jacques le Triste avait reçu du ciel ces deux beautés réunies.

Me voilà donc atteint et convaincu d'ignorance sur cette question trop légèrement traitée par Lavater, de savoir quelle serait la physionomie d'un conscrit prédestiné aux amertumes de l'unité ; j'y consens ; mais, pour l'acquit de mon honneur, je ne terminerai pas ce chapitre sans risquer, à tout hasard, deux mots de justification. Jacques le Triste n'avait point tiré au sort ; il avait simplement accepté la chance d'un pauvre diable en remplacement duquel il s'était offert. Ce pauvre

diable, c'était le fiancé de Coquerette. De façon que, si Coquerette pleurait comme une Madeleine, c'était, hélas! parce que son fiancé lui restait. Que ma lectrice débrouille ce point. Quant à savoir pourquoi Jacques, en âge de satisfaire à la loi du recrutement, ne s'y était soumis qu'en amateur, c'est ce que l'origine de Jacques expliquera.

## IV

Jacques, s'il fallait en croire l'opinion générale, avait été trouvé dans un champ de pommes de terre, nu, presque mort, abandonné sans doute par une bande errante de saltimbanques et de jongleurs. Celui qui avait fait cette singulière trouvaille était l'ancien maître clerc du village, et il avait eu soin de ne jamais démentir cette version. Il adopta l'enfant, l'éleva de son mieux, et lui donna quelques bonnes teintures des belles-lettres, ayant soin que Jacques eût toujours un habit décent et ne manquât d'aucune des nécessités de la vie. Cette conduite lui fit une grande réputation de charité dans le village. Quand il mourut, chacun tint à honneur de lui succéder dans cette bonne œuvre, et l'on ouvrit une souscription pour envoyer l'orphelin au séminaire de Saint-Pol de Léon. Mais

Jacques, réduit à la misère par la perte de son bienfaiteur, ne voulut rien devoir à la pitié publique. Il se fit gardeur de vaches, et se mit aux gages de Pierre Jantou, le plus riche cultivateur du village. Cette abnégation de soi-même surprit d'abord tout le monde, parce que le vulgaire s'élève difficilement à l'intelligence d'un si noble orgueil, mais peu à peu l'on devina la simple grandeur de l'humilité de Jacques, et l'enfant, qui était aimé, finit par être estimé. On le considéra comme un être à part, et si entre soi on l'appelait Jacques le Triste, on se gardait bien de lui donner un pareil sobriquet en sa présence, et, tout vacher qu'il était, on ne lui parlait jamais sans lui dire *monsieur le clerc*, et sans le saluer d'un coup de chapeau. Jacques d'ailleurs ne se mêlait jamais aux bruyantes joies des fêtes bretonnes. On ne le voyait pas, à l'époque des *pardons* suivre les accords criards du bignou, et parcourir ainsi les campagnes une bouteille dans chaque main, appelant les villageois aux luttes et à la danse ; ou bien chanter des noëls à tue-tête, et pourchasser les jeunes filles qui accouraient danser autour des feux de la Saint-Jean. Ce n'est point à dire que Jacques fût un garçon timide et sans courage. On

le connaissait au contraire pour un des plus habiles lutteurs de Basse-Bretagne, et pas un de ceux de Fouesnant ou de Saint-Cadou n'eût osé le braver. Il était passé maître dans tous les secrets de l'attaque et de la défense, et pratiquait surtout avec une remarquable adresse les trois coups célèbres qu'enseigne l'art de la lutte : le *toll scarge* par lequel, après avoir enlevé son adversaire sur une seule jambe, on lui balaie l'autre jambe d'un coup de pied ; le *cliquet-roon*, au moyen de quoi l'un des lutteurs, restant immobile, fait tourner l'autre autour de lui et le jette à terre par la rapidité de cette évolution ; et enfin le *peeg-gourn*, qui est le croc-en-jambe perfectionné. Malheureusement pour la bonne réputation de Jacques le Triste, les autres lutteurs, jaloux de sa supériorité sur eux tous, et blessés du dédain avec lequel il fuyait leurs exercices, répandirent le bruit qu'il s'en allait, à minuit, dans les carrefours hantés, cueillir le *louzou*, c'est-à-dire les herbes magiques propres à donner la force et l'adresse à celui qui ne craint pas de les porter sur sa poitrine. Et de fait, le vacher de Pierre Jantou, naturellement grave et recueilli, cherchait les solitudes et se plaisait le long des grèves désertes. Souvent, cela

était vrai, Jacques s'échappait la nuit dans les campagnes et courait à l'aventure, livrant aux brises marines son front inondé de sueur, prêtant l'oreille au bruit de la marée qui se mêlait à la solennelle voix des forêts, ou bien se couchant dans les grandes herbes et guettant la venue de l'étoile matinale sur le sommet des montagnes. On se disait alors, mais tout bas, qu'il allait ainsi visitant les clairières pour voir tourner au clair de lune les chœurs formés par les normes, les valkiries, les barrigènes, et toutes les fées traditionnelles de l'antique forêt de Bréchéliant. Ces caquets de veillée ne laissaient pas de faire du tort à Jacques le Triste dans l'esprit des gens pieux ; mais on le tenait pour un cœur si bon et si droit, on avait eu si souvent la preuve de sa tendre pitié pour les malheureux, on nourrissait une si haute idée de ses connaissances, que le blâme ne prit pas à son égard le caractère d'aigreur qu'il n'eût pas manqué d'avoir s'il se fût agi d'un autre. On lui donna simplement ce surnom de *Triste* qui était plutôt une douce raillerie qu'un reproche, et on le laissa libre dans sa sauvagerie, tout en le plaignant d'être ainsi en butte aux influences malignes des esprits secondaires.

## V

Ma conscience ne me permet pas de continuer cette histoire sans avouer au lecteur que Jacques le Triste n'avait pas été trouvé dans un champ de pommes de terre.

Lorsqu'il fut présenté au maître clerc, c'était un fort bel enfant, âgé de près de trois ans, soigneusement enveloppé de couvertures tissées d'une laine précieuse. L'aventure arriva par une nuit très sombre, au milieu de laquelle le maître clerc entendit frapper à sa porte, et, l'ayant ouverte, il vit un homme pâle, défait, succombant de fatigue, et vêtu d'une capote militaire en misérable état. Le premier mouvement du maître clerc effrayé fut de refermer sa porte, mais le soldat l'arrêta par le bras et lui présenta l'enfant ainsi qu'une bourse remplie d'or. Il lui dit ces mots :

« *Je reviendrai...* »

et ne voulut pas même entrer pour se reposer. Seulement il ajouta :

— Je cours à Paris, où l'Empereur est de retour. Il est revenu de l'île d'Elbe, et dans huit jours, si je compte bien, c'est l'anniversaire de Friedland et de Marengo. Ces jours-là, on déploie les aigles, Sambre-et-Meuse ! et il y a seize ans que je ne les ai pas saluées. Mais je reviendrai. Ce qui est écrit est écrit.

En parlant ainsi, le soldat remit la bourse et l'enfant au maître clerc, raffermit le havre-sac qu'il portait sur ses épaules, partit au pas de course et disparut dans la nuit.

Le maître clerc mourut sans l'avoir revu. A sa mort, les collatéraux s'emparèrent de toute la succession, qui se composait d'une masure couverte en chaume, de vieux pots en terre cuite, d'un bahut et de quelques douzaines de bouquins. Parmi ceux-ci figuraient deux volumes dépareillés des *Mille et une Nuits*, ainsi qu'une édition très curieuse de Parthénopex de Blois, contenant les amours de la fée Mélior, qu'on avait fait suivre du poème de Gautier de Metz, sur les merveilles de la forêt de Bréchéliant; sans compter un autre volume

non moins remarquable, imprimé en langue celtique vers 1504, par Robert le Borgne, où l'on avait rassemblé quelques extraits de Geoffroy de Monmouth, touchant l'histoire des neuf vierges de l'île Fortunée, dont l'aînée s'appelait la fée Morgen, cette même fée qui bassina les blessures du roi Arthus, qui enleva Oger le Danois, et qui était cousine de Jacques Brion de Compalé. Les héritiers trouvèrent également au fond du bahut une longue bourse en soie rouge brodée d'or et de perles, dont l'éclat était un peu terni par les années, mais qui contenait encore une dizaine de louis qu'ils envoyèrent à Nantes chez un changeur. Celui-ci répondit que ce n'étaient pas des louis d'or, mais il ne put dire quelles étaient ces pièces dont l'inscription était gravée en caractères inconnus. Toutefois, comme il s'assura que l'or en était d'une pureté sans reproche, il les acheta pour la fonte au prix des louis, et gagna plus de cinquante pour cent sur le marché. Il avoua même que ce n'étaient pas les premières pièces de cette nature qu'il avait eu l'occasion de changer, et que le maître clerc lui en avait envoyé six chaque année depuis plus de quinze ans. La fonte de ces pièces lui avait toujours valu le même bénéfice.

Jacques le Triste ne regretta autre chose que les bouquins, dans la succession du maître clerc ; encore se consola-t-il de leur perte en s'apercevant qu'avec un peu d'efforts, sa mémoire lui en retraçait les principaux passages. Cette découverte lui fit aimer plus que jamais le recueillement et le silence, et c'est ainsi qu'il contracta ces habitudes errantes et cet amour des grèves abandonnées où il passait les jours avec ses vaches, où il retournait la nuit en compagnie des rêves et des étoiles.

## VI

Les pâtures de Pierre Jantou s'étendaient le long des côtes arides de l'Océan, et venaient border la fine extrémité des falaises : si bien que Jacques, debout au milieu de ses vaches, le corps penché sur un long bâton qui servait à les conduire, pouvait tout à son aise promener sur le ciel et sur la mer un œil presque aussi profond que les deux immensités qui allaient devant lui se confondre à l'horizon.

A force de contempler ainsi l'Océan, Jacques le Triste en avait surpris les secrets.

Il savait, par exemple, que le mince flocon de nuages, seul dans l'horizon limpide, et qu'un œil vulgaire eût pris pour une de ces vapeurs légères oubliées par les zéphyrs du matin, n'était rien

moins qu'un volcan voyageur qui portait la foudre et les éclairs. Aussi, dès qu'un de ces courriers sinistres se montrait dans les pénombres qui séparent les ténèbres de l'étincelante fournaise du couchant, Jacques prenait place au plus haut des collines, et attendait là, le cœur ému, que le premier éclair eût entamé la querelle entre le ciel et les eaux. Il y a des natures qui s'épanouissent aux spectacles sombres. Jacques aimait à voir les mouettes effrayées frapper la cime déjà blanchissante des vagues, les lames s'enfler, monter, grandir avec des voix lamentables, et venir déferler à grand bruit contre le pied des falaises. Quelquefois, lorsque les ténèbres, devançant la nuit, se précipitaient du haut des nues, et que la tempête, un instant fatiguée, semblait reprendre haleine, Jacques saisissait, au milieu de ce silence rapide et dans cette vague horreur, le bruit éloigné d'un canon d'alarme, dernier cri dequelque chasse-marée à l'agonie. Aussitôt la cloche éplorée du tocsin, répondant à cet appel, Jacques voyait courir de pâles falots sur le rivage, et leur danse bizarre lui semblait celle des âmes en peine venues pour saluer le naufrage qui leur promettait des compagnes. Il se plaisait ainsi dans les vo-

luptés de l'épouvante, dans les frissonnements du péril.

Un jour, vers la tombée de la nuit, Jacques le Triste, couché nonchalamment sur la mousse courte et drue qui revêt le dos des falaises, épiait une petite vapeur roussâtre d'assez mauvaise mine, qui tachait le ciel et filait en tapinois sur les confins de l'horizon. Cette tache s'étendait, se dilatait, se roulait sur elle-même, ou disparaissait par moments comme une fumée légère, pour reparaître ailleurs plus épaisse et plus sombre. On eût dit le char de quelque noir génie, en route pour une mission funeste. En effet, c'était le génie des tempêtes.

Au bout d'un quart d'heure d'attente, Jacques vit tout à coup le nuage déployer des ailes démesurées dont l'une touchait au zénith que l'autre effleurait encore les dernières bornes du couchant. Un éclair échappé de cette nuit flottante la déchira comme un voile de crêpe et en dispersa les lambeaux. Mais ceux-ci se rapprochèrent, et bientôt un long gémissement parcourut l'étendue. C'était la mer qui grossissait. En un clin d'œil le ciel fut fermé, les étoiles disparurent, et le vent se précipita sur les eaux. Le choc en-

tr'ouvrit la mer comme si Neptune l'eût frappée de son trident.

Jacques fut alors frappé d'une vision bizarre. Bizarre, ai-je dit, — l'expression est peut-être plus ambitieuse que juste. Dans le fait, ce n'était qu'un homme qui se noyait. Jacques aperçut une tête que les vagues en belle humeur se lançaient de l'une à l'autre, et rapprochaient du bord, dans leur jeu perfide, pour la renvoyer, une seconde après, à cent brasses en pleine mer. A ce spectacle, Jacques se sentit remué par un sentiment généreux; cramponné de ses mains aux herbes grimpantes de la falaise, il cherche un point d'appui pour ses pieds, s'y assure, et saisit un autre faisceau de ronces dont les épines marquent ses doigts de sillons sanglants. Ce qu'il va faire, ainsi conduit par cet aveugle élan, il l'ignore, mais il descend toujours. Tout à coup, la branche qu'il a saisie cède et se détache, un quartier de terre se sépare de la falaise, et Jacques tombe entraîné par l'éboulement.

Jusque-là, j'en conviens, les choses se passent selon des conditions fort naturelles.

Jacques s'était évanoui. De quoi? C'est ce qu'il ne put jamais dire; car, lorsqu'il revint à lui, il se

trouva fort commodément assis sur le monceau de terre friable que la falaise avait laissé choir de ses flancs. Il se leva aussitôt, se tâta par tout le corps, et acquit la certitude qu'il se portait à merveille. Ayant ensuite cherché la tempête, il ne la trouva plus. Le ciel était d'une sérénité parfaite ; la respiration calme et régulière de la mer annonçait assez qu'elle dormait d'un de ses meilleurs sommeils. La nuit livrait sans crainte aux brises clémentes ses voiles d'un bleu sombre parsemées de paillettes d'or. La lune montrait sa face large et rubiconde au bout de l'horizon. Bref, la nature était visiblement tombée de son courroux de tout à l'heure dans un de ses plus doux accès de bonhomie. Jacques le Triste ouvrit de grands yeux, regarda les eaux, regarda le ciel, se regarda lui-même, et ne comprit pas. Cela l'effraya. De ce moment, il sentit sa tête lourde ; un étonnement vague, une anxiété indéfinie, quelque chose comme un voile de ténèbres descendit sur son être. Il essaya de marcher, de s'agiter, de courir, de sortir violemment de cette enceinte mystérieuse et sombre où ses esprits semblaient emprisonnés. Vains efforts ; le voilà dans un monde étrange, inaccoutumé. Pourtant, il a beau surveiller sa pensée,

scruter le témoignage de ses sens, il n'y surprend aucun écart. Il se parle, il se répond sans démence; à se voir de près et en détail, il n'a pas cessé d'être lui-même; mais à se contempler dans l'ensemble, et pour ainsi dire à distance, il se trouve transfiguré. Jacques s'arrête et tressaille. Il promène sur sa face des mains impatientes, il frappe du pied avec colère, il crie pour écouter sa voix, et, de peur que la réalité ne lui échappe, il se couche à terre pour sentir le contact du sol sous sa main ; mais, au lieu de mousse et de gramen, il rencontra le pli d'un vêtement.

Il en tressaillit d'abord, et se recula. Toutefois cette terreur nouvelle était le fruit d'un fait vrai, palpable, visible, et l'arrachait pour un instant à d'autres oppressions plus lourdes. Cette frayeur le rassura; il étendit la main vers les dépouilles, et, à la faveur de la lune, il reconnut qu'elles se composaient d'une capote d'uniforme, ornée des insignes d'un grade supérieur, ainsi que de toutes les autres pièces d'équipement qui complètent la toilette d'un officier en petite tenue. Nul doute, pensa Jacques, ces hardes appartiennent à l'homme que j'ai vu se noyer sous mes yeux.

— Alors, s'écria-t-il tout haut en se levant, je

n'ai donc pas rêvé ! Là, tout à l'heure, les vagues montaient, le vent tourbillonnait sur leur cime, le ciel croulait sur les eaux. C'était donc vrai ! Mais cette mer si brusquement apaisée, cet horizon balayé en un clin d'œil... Quoi ! pas une ride sur l'Océan.

Jacques n'osa sonder plus avant ce mystérieux abîme d'où semblaient monter les froids génies qui s'accroupissaient sur son âme. Il se rassit altéré de réalité plus que jamais, et se mit en devoir, pour se distraire, de retourner les poches de la capote.

## VII

Il trouva d'abord une bourse assez raisonnablement garnie qu'il fit sonner à ses oreilles avec une joie d'enfant. L'ayant ouverte, il en répandit sur le sable jusqu'à la dernière pièce ; et, chose singulière, Jacques le Triste crut reconnaître, parmi trois ou quatre napoléons qui occupaient la bourse, une pièce d'or absolument semblable à celles qu'il avait vues plusieurs fois entre les mains de l'ancien maître clerc. Il l'examina pendant quelques instants, et fut sur le point de la faire passer de la bourse dans sa poche, mais, à ce mouvement, une voix qu'il distinguait à peine monta des profondeurs de son âme, et il se sentit rougir : confus du flagrant délit où il se surprenait lui-même, Jacques remit l'or dans la bourse, et la bourse dans la capote avec une précipitation muette.

Il demeura quelque temps immobile sans oser continuer le recensement équivoque auquel il se livrait. Mais le sourd délire dont il était la proie donnait à son regard comme à sa pensée une fixité tenace ; son œil, arrêté sur la dernière poche qu'il lui restait à fouiller, y semblait fixé par un pouvoir magnétique. Il voyait pour ainsi dire à travers le tissu, et ce qu'il découvrait faisait battre ses tempes et gonflait son cœur. Enfin, vaincu par l'attraction qui captivait tout son être, Jacques se précipite sur cette poche, y plonge la main, et en retire une boîte ronde et plate, couverte en maroquin rouge.

Il la regarde, il la tourne en tous sens, il la presse de ses doigts avides, rien ne réussit à en ébranler le couvercle. Il la secoue près de son oreille pour juger de l'objet qu'elle enferme ; rien n'y résonne.

— Par Notre-Dame ! dit-il, si c'est une boîte, elle doit s'ouvrir.

Et, guidé par une intuition subite, il appuie fortement le pouce sur l'un des clous d'or qui garnissaient la boîte, tandis que de l'autre main il saisit le couvercle : celui-ci cède et se dresse avec rapidité comme chassé par un ressort.

Jacques a poussé un cri de stupeur, s'est levé

brusquement et s'est mis à fuir. Il tenait la boîte ouverte, serrée contre sa poitrine et l'abritait de sa main. Arrivé vers un endroit de la grève, espèce de petit monticule que la lune inondait de lumière, il le gravit, s'y assied, et là, perdu dans une solutude immense, rassuré contre toute surprise par l'espace même qui s'ouvre autour de lui, il porte de nouveau les yeux sur sa trouvaille, et pousse un second cri d'une expression indicible.

La lune tombait à flots de nacre sur le médaillon, car ce n'était pas autre chose, et chacun des rayons qu'elle y laissait pleuvoir se divisait aussitôt en gerbes éblouissantes dont l'œil avait de la peine à supporter l'éclat. Ce phénomène de lumière provenait d'un encadrement de pierreries qui formait au médaillon comme une ceinture de charbons ardents. Au milieu de ce foyer d'escarboucles, le regard surprenait une femme, vue à mi-corps, sans voiles, et simplement coiffée de ses tresses noires, tendue autour d'une étoffe blanche qui se roulait en diadème sur son front. La tête était d'une beauté divine, mais altière et sombre. Les lignes du cou, de la gorge et des épaules étaient autant de miracles. On avait représenté cette femme, le front appuyé sur sa main. Le bras ainsi

recourbé était d'une pureté de contours délicieuse et limpide; mais le coloris général ne rappelait en rien la fraîcheur rose et blonde des femmes écloses sous un soleil tempéré. C'était une touche brûlante, pleine d'ampleur et de fierté, où chaque teinte semblait avoir été fondue par l'action du feu. En un mot, le ton des chairs, l'âpre éclat du regard, adouci jusqu'à la langueur par l'ombre veloutée des cils, tout rapprochait cette tête des plus beaux types connus parmi les peuplades errantes de l'Arabie.

Seulement çà et là, une douce transparence dans les lumières, un peu de mollesse dans l'ovale du visage, un sentiment de rêverie dans le sourire trop sérieux des lèvres, décelaient pour un œil exercé le mélange de deux races, l'hymen de deux sangs d'origine diverse. Mais là s'arrêtait l'analyse. C'était une fleur tropicale dont le germe avait été fécondé par un souffle inconnu.

Accroupi sur les talons, l'œil égaré, les mains tremblantes, Jacques examinait ce prodige, et par instant fermait les yeux, autant pour se recueillir en lui-même que pour soustraire ses prunelles aux flammes trop pénétrantes des pierreries. Tout à coup, il referma l'écrin, le serra dans sa poi-

trine, et se remit à fuir du côté de la campagne.

Il courut une grande partie de la nuit. Quelquefois, il s'arrêtait au pied d'un arbre lorsque le souffle lui manquait, et il portait la main sur son cœur pour s'assurer que l'étrange merveille ne l'avait pas quitté. Lorsqu'il vit la lune prête à disparaître derrière les montagnes, il voulut profiter de ses dernières lueurs pour rouvrir la boîte; et, avec un peu d'attention, il en retrouva le secret. L'image, les escarboucles, tout étincela de nouveau. Jacques regarda longtemps cette beauté brûlante, et si longtemps, et avec tant d'amour, qu'il lui sembla peu à peu que ses regards l'attiraient à lui. Il la vit sortir de sa bordure de flammes, et pencher vers son front deux lèvres dont il sentit le délicieux contact. Il apercevait cette femme tout entière debout devant lui, nue jusqu'à la ceinture, et le reste du corps enveloppé dans des gazes d'argent. A un sourire que lui jeta cette déesse inconnue, il se mit à genoux, et lui voua une adoration éternelle, tandis qu'une brise de parfums sortait de tous les calices des fleurs et le soulevait de terre sur des ailes invisibles.

A ce moment de son rêve, il entendit une voix fraîche et sonore qui courait sur les bruyères,

allait, venait, voltigeait dans le vallon comme une mésange échappée, et semblait se suspendre en jouant aux branches flexibles des coudriers. Cette voix chantait un lai breton fort connu de la vieille Armorique, et que Jacques avait chanté lui-même plusieurs fois. Voici ce que disait à peu près la voix du vallon :

Elle avait des yeux d'or,
Des rubis en couronne,
La belle fée Mélior,
La belle fée Mélior.

De la blanche Ile-Dieu
Mélior était baronne,
Et dame de haut lieu,
Et dame de haut lieu.

Mais au fond de la mer
Mélior avait un trône
De velours et de fer,
De velours et de fer.

Elle attirait les gars,
Les plus beaux gars d'Olonne,
Au feu de ses regards,
Au feu de ses regards.

Mélior les emportait,
Et la marée d'automne,
Pâles les rapportait,
Pâles les rapportait.

Les gars en déconfort
N'avaient trouvé personne,
Personne que la Mort,
Personne que la Mort.

Le dernier vers du dernier couplet, qui était venu mourir presque à l'oreille de Jacques, fut suivi aussitôt d'un petit cri perçant qui le réveilla tout à fait. Une jeune fille était assise près de lui, et regardait avec surprise le portrait de la belle inconnue. Jacques avait sans doute dormi d'un long sommeil, car le soleil était déjà haut sur l'horizon.

## VIII

Coquerette était nièce de ce Pierre Jantou dont Jacques le Triste gardait les vaches; une pauvre fille que l'oncle avait recueillie par charité, mais qui faisait tous les pénibles ouvrages de la maison, et menait les moutons au pâturage. Encore, la plupart du temps, Coquerette gardait-elle aussi les vaches de Jacques, qu'il arrivait souvent à celui-ci d'abandonner pour courir à l'aventure, sans se soucier autrement de son troupeau. Coquerette était la bonté même ; avec cela de la physionomie, de grands yeux bleus bien fendus, des cheveux blonds un peu roussis par le soleil, mais lisses et abondants, une taille fine, gracieuse, et de tout petits pieds dans des sabots qu'un pied de chèvre aurait à peine chaussés. Elle avait surtout

un sourire si purpurin, si frais, que lorsqu'il s'épanouissait sur ses lèvres, Coquerette paraissait ravissante.

Sans trop chercher à comprendre les bizarreries de Jacques le Triste, Coquerette avait conçu pour lui une sorte de sollicitude active qui faisait de Jacques sa seule pensée, ou pour mieux dire, son seul souci. Coquerette ramenait les vaches à l'étable, lorsque Jacques les oubliait après le coucher du soleil; Coquerette les sortait le matin, lorsque leur gardien fantasque s'avisait de passer la nuit dans les champs; enfin Coquerette avait soin, sans mot dire, que son ami eût toujours pour les dimanches du linge bien blanc, et son habit noir, son habit de clerc, toujours bien rapiécé. Elle avait pris Jacques sous sa protection, parce qu'elle devinait confusément que Jacques vivait dans un monde à part, et se serait déchiré les pieds à toutes les ronces de la vie réelle, si l'on n'eût pris garde de le guider, pendant qu'il marchait la pensée perdue on ne sait où.

De façon que Jacques et Coquerette s'étaient compris à merveille : l'un protégeait et veillait, l'autre se laissait conduire. D'ailleurs Jacques aimait beaucoup Coquerette, et avait risqué vingt fois sa vie

pour lui aller dénicher des œufs de martin-pêcheur.

Mais ce matin-là, voyant que Coquerette, rouge, confuse, presque irritée, avait surpris le trésor qu'il eût voulu cacher, même aux oiseaux du ciel, Jacques le Triste, pour la première fois de sa vie, jeta sur Coquerette un regard impatient et dur. Il ferma l'écrin, l'enfouit sous sa veste, et se leva pour s'éloigner sans adresser la parole à Coquerette. Mais celle-ci le retint et, d'un air de bouderie railleuse presque voisin des larmes :

— Ah ! oui-dà, dit-elle, c'est donc pour cette vilaine *fée Mélior* que vous devenez si triste, Monsieur, et que vous passez la nuit dans les champs. Fi donc !

Jacques à ces mots prit Coquerette par le bras et le lui serra tellement que la pauvre petite en cria de toutes ses forces.

— Si tu révèles à âme qui vive ce que tu viens de voir, lui dit-il en roulant des yeux terribles, je me jette dans la mer du haut de la plus haute falaise, et c'est toi qui m'auras tué.

Et Jacques s'éloigna d'un pas rapide. Coquerette n'osa pas le suivre et retourna toute navrée surveiller ses moutons, ainsi que les vaches de son ingrat ami. Elle versait ses premières larmes d'amour.

## IX

Jacques le Triste ne se montra plus dans le village qu'à de rares intervalles, et passa sa vie dans une solitude profonde. Sans Coquerette, qui lui donnait à manger partout où elle le trouvait, il serait peut-être mort d'inanition et de fièvre chaude. Il était devenu pâle et maigre à faire pitié. Quand la jeune fille l'interrogeait pour savoir s'il souffrait, Jacques la regardait d'un œil muet et lui tournait le dos sans lui répondre. Il fuyait tous les lieux habités dans la crainte où il était qu'on ne vînt à découvrir l'écrin et qu'on le lui reprît. Mais lorsqu'il était bien sûr que nul regard indiscret n'errait autour de lui, il se couchait derrière un taillis, ou bien sur le bord de la mer, et il ouvrait la boîte pour converser avec la dame de ses pensées.

Durant ces entretiens, ses regards et ceux de la femme peinte s'allumaient les uns aux autres. La respiration de Jacques devenait plus courte et plus rapide, sa bouche frémissait, et toute sa personne était saisie d'une de ces émotions nerveuses auxquelles il était sujet depuis le soir de sa chute. Quelquefois, un cri d'extase se faisait jour à travers sa gorge oppressée, et dès lors, entièrement fasciné, Jacques approchait ses lèvres, les imprimait furtivement sur celles de la miniature, et jetait ensuite de tous côtés un œil effaré, comme s'il eût commis un sacrilège.

Mais le plus remarquable, c'est qu'à l'issue de ces accès, Jacques tombait toujours dans des rêves enchantés dont les images n'empruntaient rien aux choses ordinaires qui entouraient sa vie. Un monde, une nature, un ciel, des paysages nouveaux, passaient devant ses paupières à moitié closes, et il lui semblait peu à peu qu'il les avait vus jadis.

C'étaient d'abord de vastes et interminables plaines, couvertes d'un sable mouvant, où couraient de noires cavales plus rapides que le vol des hirondelles, et comme elles rasant la terre sans y laisser de trace.

C'étaient de fraîches citernes, ombragées de beaux arbres d'une figure particulière, et tout à l'entour des cavaliers au repos, avec de longues lances, des glaives reluisant au soleil et des manteaux de laine d'une éclatante blancheur.

Ensuite venaient de belles jeunes femmes portant sur leurs épaules des vases au col gracieusement allongé, ou présentant la mamelle à des enfants qu'elles berçaient dans leurs bras.

Plus loin des troupes de voyageurs venant du pays des sables, se déroulaient lentement des vallons aux collines, les uns montés sur des chevaux impatients, les autres sur des animaux dociles qui s'agenouillaient à l'arrivée et s'agenouillaient au départ.

Mais toujours, dans une maison spacieuse, et sous des péristyles éclatant de peintures, il voyait venir à lui un noble guerrier couvert d'armes étincelantes qui le prenait dans ses bras et le baisait au front. Des hommes noirs, habillés de blanc, se tenaient aux portes avec des sabres nus à la main, et quand le guerrier s'était assis sous un dais de velours noué de crépines d'or, d'autres guerriers venaient se prosterner à ses pieds, le front dans la poussière.

Et puis, toutes ces visions se mêlaient, se brouillaient et fuyaient vers un pâle horizon.

Ce n'était plus bientôt autour de lui que la vaste mer avec le bruit des vagues, le roulis du navire, le craquement des cordages et le cri des alcyons. Ce tumulte l'arrachait au mirage, et il se retrouvait en effet sur les bords de l'Océan, en face de la marée montante.

Comme il s'éloignait alors la tête penchée, tous ceux qui le voyaient passer se le montraient du doigt et se touchaient ensuite le front en accompagnant ce geste d'un hochement de tête significatif. Mais Coquerette se disait à part soi :

— Je sais bien qu'il perd la tête, ce pauvre Jacques ; mais c'est de l'amour qu'il a pour cette méchante fée Mélior.

## X

Un jour, Jacques trouva Coquerette tout en larmes, assise sur le revers du fossé qui entourait l'un des herbages de Pierre Jantou. La vue de la jeune fille et son désespoir saisirent le ténébreux au point qu'il s'approcha d'elle et lui prenant la main :

— Pourquoi pleures-tu, ma fille? as-tu perdu quelqu'un de tes moutons?

— Et quand cela serait, repartit Coquerette, ce n'est pas vous qui me le retrouveriez, mon mouton, puisque sans moi toutes vos vaches se seraient en allées à la garde de Dieu.

— Hélas! c'est vrai, reprit Jacques, et je te dois plus d'un beau cierge depuis quelque temps. Il faut me pardonner, Coquerette; j'ai bien du tracas dans ma pauvre tête.

— Oui, dit la jeune fille avec un gros soupir, parce que vous êtes amoureux; et de qui encore? juste ciel !

Jacques baissa les yeux sans répondre; à quoi Coquerette fit un mouvement de dépit, et mordit son tablier pour étouffer ses sanglots. Puis tout à coup, par une de ces fières révoltes de l'amour dédaigné :

— Savez-vous pourquoi je pleure ? dit-elle à Jacques. Oh ! je suis bien malheureuse !

— Parle, ma bonne fille, parle, et si je puis y faire quelque chose, sois sûre...

— Ce n'est pas la peine, monsieur le clerc, vous n'y pouvez rien, ni moi non plus. Oh ! non, personne ne peut rien à cela (et Coquerette soupira de nouveau). Si je pleure, c'est que... c'est que je devais me marier avec Jean Guilloüet, c'était une affaire finie ; mais vous n'en saviez rien, vous, Jacques, parce que vous ne venez plus, le soir, sur la place.

— Eh bien ! dit Jacques avec un flegme désolant, qui empêche que tu ne te maries avec Jean Guilloüet?

— Jean Guilloüet est tombé au sort, répondit Coquerette en pleurant de plus belle. Jean Guil-

loüet va partir pour s'aller battre en Afrique, chez les Arabes. Et moi, j'aimais Jean Guilloüet de tout mon cœur; oh! oui, de tout mon cœur... depuis quelque temps.

— Il va s'en aller en Afrique, chez les Arabes, répéta Jacques, dont les yeux brillèrent.

— Eh bien! après? C'est un malheur sans remède.

— Dis-moi, Coquerette, es-tu bien sûre que maintenant tous les soldats du roi vont en Afrique?

— Hélas! assurément. C'est M. le sergent Turcamore qui l'a dit dans le village.

— Et où est-il le sergent Turcamore?

— Ah! sans doute vous ne savez pas où il est logé, le sergent Turcamore; mais vous le sauriez si la maison ne vous faisait pas peur, au point que vous n'y mettez tant seulement plus les pieds. Allez, c'est indigne! Oh! oui, c'est indigne. Vous devenez à rien, et vous voilà pâle comme un Jésus de la passion, avec des cheveux de mauvais gars et une barbe à faire frémir. Est-ce une vie, que cela? Bien sûr que les normes vous ont jeté un sort. Et tout cela finira pauvrement, je vous le dis, Jacques, et la chanson aura raison. C'est la fée Mélior qui

vous détourne à mal. Faut pas être clerc pour deviner cela. Vous verrez!

— Il est donc logé chez ton oncle, le sergent Turcamore?

— Oui, et c'est un homme qui vous a cherché partout, le long des falaises et des herbages, me voyant si désolée de ne plus savoir ce que vous étiez devenu depuis huit jours. Mais les démons vous mènent par des chemins où les chrétiens ne vont pas.

Jacques se leva, pressa la main de Coquerette dans les siennes et lui dit :

— Sèche tes larmes, ma bonne fille, c'est moi qui te rendrai ton fiancé. Je vais trouver le sergent Turcamore et lui parler.

Coquerette, à ces mots de Jacques, se sentit le cœur frissonner. Elle eut peur d'être affreusement punie de son mensonge, et fut sur le point de tout avouer à celui qu'elle aimait. Sa fierté bretonne retint ce cri sur ses lèvres. Elle se tut, et Jacques s'éloigna d'un pas rapide.

On présumait Jacques le Triste âgé d'une vingtaine d'années, et il aurait tiré au sort, comme tous les autres jeunes gens du village, si l'on eût reconnu des traces de sa naissance dans les re-

gistres de l'état civil; mais l'absence de tout indice obligea le maire de laisser Jacques en repos. Cette circonstance avait frappé le sergent Turcamore, et il fit jaser un peu tout le monde. Coquerette ne fut pas la dernière à dire tout ce qu'elle savait au sergent, qui se mit en devoir de chercher le pâtre et de découvrir quelle figure il avait. Mais il courut deux jours inutilement, et le matin du troisième, il allait se remettre en route pour continuer ce qu'il appelait *sa battue*, lorsque Jacques le Triste se présenta lui-même au sergent, lui dit son nom, et le pria d'entrer avec lui prendre un verre de cidre. Turcamore regarda Jacques fixement, grommela quelques mots dans sa moustache, et suivit le pâtre à une table où le caporal Grogman ne tarda pas à les rejoindre.

— Monsieur le sergent, dit Jacques aussitôt, j'ai à vous avouer comme cela que je désire m'engager dans les armées du roi, et m'en aller à la place de Jean Guilloüet, qui est tombé au sort. Je suis un peu malingre pour le moment, mais n'y prenez garde, je vaux mieux que Jean Guilloüet pour la force; c'est connu de tout le village. Ainsi je pars avec vous si la chose vous convient. Seu-

lement, c'est à une condition. Je voudrais aller en Afrique.

A ces derniers mots, Turcamore et Grogman échangèrent un regard.

— Et pourquoi voulez-vous servir en Afrique? demanda le sergent.

— C'est une idée que j'ai.

— Ah! une idée...

Le sergent cacha dans son verre la rougeur d'une émotion subite. Ensuite il reprit :

— C'est bien. Le père éternel est un vieux troupier qui a aussi ses idées. Laissons-lui tortiller sa moustache à sa manière et ne mangeons pas dans sa gamelle. C'est un chef de file qui ne s'amuse pas à donner deux fois la consigne... et le voltigeur ne connaît que sa consigne, Sambre-et-Meuse!

— Puis-je espérer alors qu'il soit fait selon mes désirs ? demanda Jacques, qui ne comprenait rien au verbiage de Turcamore.

Le sergent contempla Jacques sans répondre, et regarda encore le caporal Grogman. Tout à coup, comme frappé d'une idée :

— Jean Guilloüet, dit-il, est un jeune gars de belle taille, et râblé comme un taureau de cinq

ans. Voyons, jeune homme, montrez-nous votre torse, et je vous répondrai sans plus de contremarches. Nous sommes seuls dans cette chambre basse : mettez bas votre veste, et faites prendre l'air à vos épaules. On ne vous mangera pas à la poivrade.

Jacques se garda bien de faire la moindre objection, et se dépouilla. Le caporal Grogman s'était levé, et parcourait déjà d'un œil curieux le buste maigre, mais vigoureux, du jeune campagnard.

De son côté, Turcamore avait saisi le bras de Jacques, et lui promenant le doigt sur la poitrine :

— Qu'est-ce que cela? dit-il, en montrant plusieurs marques qui ressemblaient à des cicatrices; on dirait des entailles faites dans la chair avec le bout d'un couteau, et qu'on aurait ensuite frottées de poudre pendant qu'elles saignaient?

— J'ignore tout à fait ce que ce peut être, mais je vous assure, Monsieur, que j'ai toujours eu ces marques, et qu'elles ne sont la suite d'aucune maladie, répondit Jacques, tremblant que ces cicatrices n'élevassent des scrupules dans l'esprit du sergent.

Mais Turcamore lui avait tourné le dos pour

se verser une rasade, et lui dit sans le regarder :

— Rhabillez-vous, M. Jacques, vous remplacerez Jean Guilloüet, et vous irez en Afrique. J'en fais mon affaire. C'est dit.

Les traits de Jacques, à ces mots, s'altérèrent sous l'empire d'une émotion si forte, que le caporal Grogman se précipita vers lui pour le soutenir, car Jacques le Triste parut chanceler. Mais, repoussant doucement le caporal, il remit sa veste, serra la main de Turcamore, et disparut sans articuler un seul mot.

— Hem!... murmura Grogman en se rasseyant.

— Silence! dit Turcamore d'une voix basse et sombre ; Dieu est grand !

## XI

Si bien, cher lecteur, qu'après nous être conformé au précepte d'Horace, et nous être lancé d'abord *in medias res*, nous voilà revenu à ce beau premier jour du mois d'août, où il y avait quatorze conscrits sur la grande place du village, le quinzième, c'est-à-dire Jacques le Triste étant assis à l'écart sur un banc de pierre, ayant Coquerette à ses côtés. Coquerette, hélas! venait d'avouer à Jacques le mensonge que lui avait inspiré le tendre dépit de son cœur; mais il était trop tard. Quand elle eut fini sa douce confession d'amour, Jacques le Triste la pressa sur sa poitrine, et parut se recueillir.

— Écoute bien, mon enfant, lui dit-il enfin de sa voix lente et rêveuse, il y a des choses que l'on sent mieux qu'on ne les exprime. Depuis un cer-

tain soir du mois dernier, je ne suis plus le même et ma vie a changé de face. Avec moi, tu n'aurais pas été heureuse.

— Oh! que si, interrompit Coquerette avec élan.

— Oh! que non pas, ma pauvre fille! mon âme ne doit point avoir des compagnes parmi les âmes de ce monde. D'ailleurs, en partant pour l'Afrique j'obéis à la voix qui parle dans mon sommeil.

— Oui, s'écria Coquerette, et tu pars avec ce portrait de malheur.

— Silence! sur ton âme et sur ma vie, ne parle jamais de cette image. Oh! jamais...

— Sainte Vierge! Et qui donc te l'a donné, ce portrait de fée, ce portrait maudit ainsi encadré d'une roue de feu, qu'on dirait un feu de l'enfer?

Jacques n'entendit pas les paroles de la jeune fille, et dit en fermant les yeux, comme s'il eût regardé en lui-même.

— Ah! elle est bien belle et bien étrange! Que de choses nouvelles et miraculeuses sa seule vue suscite devant mes yeux! La campagne, le village où s'est passé ma vie, je ne les connais plus. Ce sont d'autres champs, d'autres arbres, un autre ciel et une autre mer, d'autres troupeaux et d'autres

hommes que je decouvre, ou plutôt — que je me rappelle! Oh! des plaines, des plaines, un soleil ardent, des cavaliers rapides, s'écria Jacques illuminé de l'une de ces révélations soudaines qui le transportaient sous des cieux inconnus.

Coquerette se leva tout effrayée, et par un geste involontaire, elle traça le signe rédempteur sur son sein. Jacques, les bras croisés et le front penché sur sa poitrine, semblait poursuivre sa chimère et ne prenait plus garde à la jeune fille. Celle-ci leva ses yeux éperdus vers le ciel, hocha la tête comme si elle eût secoué sa dernière espérance, et sans plus regarder Jacques, sans lui adresser un mot d'adieu, elle reprit le chemin de la maison de son oncle, où Turcamore l'attendait.

Quand elle parut, le sergent dit un mot à l'oreille du brigadier de la gendarmerie, qui regarda Coquerette en souriant, et sortit avec monsieur le maire, lequel donnait quelques signes du grand honneur qu'il venait de faire au cidre de Pierre Jantou. Turcamore demeura seul avec Coquerette et le caporal Grogman. L'entretien fut court, car dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que Coquerette sortait de la chambre basse et montait au petit grenier qui lui servait de chambre à coucher.

Elle paraissait toute rayonnante d'une douce joie. Dès qu'elle fut partie, Turcamore acheva son verre et alla faire battre le rappel sur la place. L'heure fatale sonna, et la colonne se mit en marche au grand redoublement de toutes les douleurs. On fit la conduite aux conscrits assez avant sur la route, mais enfin l'instant arriva où les amis se lassèrent et tournèrent les talons. Puis ce fut le tour des parents, il ne resta plus que les fiancées. Celles-ci par exemple persistaient avec une obstination romanesque. Il fallut toute l'éloquence du sergent Turcamore pour décider ces belles à regagner le village désormais vide pour leur cœur. Le sergent dans cette circonstance difficile, parla de la galanterie française avec beaucoup de grâce et d'onction, mais il eut finalement de si beaux mouvements sur la discipline militaire, que les pauvrettes s'enfuirent comme autant de tourterelles effrayées.

Quelques heures après, le soleil s'allongeait sur la plaine, et quand les ombres furent tout à fait descendues, une jeune fille se glissa d'un pas furtif le long des oseraies qui fermaient le clos de Pierre Jantou. Elle sortit par les jardins, prit de petits sentiers de traverse et arriva près de l'église dont la porte était encore ouverte. Elle entra, s'age-

nouilla devant la Vierge des Douleurs, une des images de l'autel, et se mit en devoir de prier avec ferveur. Elle avait un petit paquet de hardes à ses pieds avec un bâton de voyage. Son oraison terminée, elle se leva, reprit son fardeau et quitta l'église pour aller, à la faveur d'un long détour, retrouver la grande route qui menait à la ville prochaine. Elle s'éloigna du village sans retourner une seule fois la tête. Rien de ce qu'elle aimait n'était derrière la trace de ses pas.

## XII

Le dixième jour de la dixième lune, c'est-à-dire vers la fin du Rhamazan de cette année-là, Adji-Achmed, ayant scrupuleusement accompli toutes ses pratiques religieuses, était assis sur la plus haute terrasse de son palais, et regardait descendre le soleil du côté des monts Jurjura.

Adji-Achmed, bey de Constantine, était un homme de quarante-cinq ans, gros, fleuri, de très belle mine, et doué des trois principaux agréments de la perfection virile : les dents blanches, la barbe noire et l'oreille rouge. Adji-Achmed passait généralement pour un prince débonnaire, et à cet égard il valait presque autant que sa réputation. J'avoue que, pour un roi constitutionnel, nous l'eussions trouvé sans doute quelque peu trop vif et quinteux, mais dans son beylick, et

aux yeux des plus sévères, Achmed remplissait toutes les conditions de son emploi. Il n'aimait pas le sang, et ne faisait guère couper de têtes que les jours où il avait mal aux nerfs. Cela lui arrivait quand le vent soufflait du désert. De là ce dicton parmi les Arabes de son beylick : « Quand le vent souffle gris, il pleut rouge. » A cela près, je le répète, Achmed était un bey fort supportable.

Ce soir-là, deux chaous de Nubie se tenaient derrière lui, le cimeterre à la ceinture et prêts à saisir au vol le moindre clignement de ses yeux. Ben-Gana, le grand scheick du désert, ainsi qu'on appelait le beau-père d'Achmed, les avait fait poster lui-même auprès du bey. Ce Ben-Gana était un homme fort attentionné pour les nerfs de son gendre, et s'il avait jugé à propos de lui envoyer cet *en cas* de deux chaous, c'est que le vent, après avoir soufflé toute la journée au nord-nord-ouest, menaçait de virer en plein sud.

Adji-Achmed paraissait effectivement assailli de papillons noirs. Il promenait un regard distrait sur les collines dont la ceinture d'émeraude étreint les murailles de Constantine ; mais ses yeux se portaient de préférence vers le nord, dans la di-

rection de la mer, et cela avec un certain air de terrible humeur. Cependant il eut à peine abaissé la vue vers une des places de la ville qui s'étend en face de la porte d'*El-Cantara,* qu'il fit un geste de surprise, et parut oublier ses ennuis, pour ne s'occuper que du spectacle inattendu qui s'offrait à ses regards.

Des Mores et des Goulouglis se pressaient en foule autour d'une femme vêtue d'habits courts, de couleurs éclatantes. Celle-ci dansait accompagnée de la guzla, sorte de mauvaise guitare que pinçait un nègre difforme, accroupi dans un coin. Achmed se frotta les yeux, se pencha pour regarder avec plus d'attention et frappa aussitôt dans ses mains. A ce signal, un des chaous s'inclina vers le bey, qui lui dit quelques mots en désignant la danseuse. Le chaou baissa de nouveau la nuque, et disparut. Peu de minutes après, la femme aux habits bariolés était en présence d'Achmed.

Le bey, dès qu'il l'aperçut, lui fit signe d'approcher.

— Mes yeux n'espéraient plus te revoir, lui dit-il, depuis longtemps, je demandais en vain aux quatre vents du ciel sur laquelle de leurs ailes tu t'étais envolée.

— L'épi vide, une fois chassé de l'aire, s'enfuit à l'aventure ; il ne craint ni l'œil du glaneur, ni le bec vorace du corbeau ; nul ne lui demande d'où il vient, ni où il va et le mépris qu'il inspire est le garant de sa liberté. Une femme inscrite au livre du Mézouar n'est-elle pas semblable à cet épi ?

Ainsi parla l'inconnue, tandis que son regard, démentant la sombre humilité de ses paroles, s'arrêtait fièrement sur Achmed.

Le bey sourit avec dédain, et parut cependant se recueillir avant de continuer.

— Annuba, dit-il alors d'une voix lente et triste, les caravanes d'automne qui vont du grand désert à Tunis ont déjà franchi dix-huit fois les gorges du mont Aurès, depuis qu'une femme d'Abyssinie, qui était mon esclave, te donna le jour dans mon palais, et que le Frank à jamais maudit qui était ton père trouva le moyen de s'enfuir, en me volant mon fils.

Celle que le bey venait de nommer Annuba sourit à son tour, mais d'orgueil.

— Seigneur, dit-elle, ces souvenirs troublent ta mémoire au point de l'obscurcir. Tu oublies que ce Frank, mon père, était injustement esclave dans

ta maison. Tu oublies que, pour l'empêcher de fuir, comme il l'avait déjà plusieurs fois essayé, tu m'arrachas du sein de ma mère et tu me retins en otage dans le fond du harem, jurant par le prophète qu'à la première tentative du chrétien pour s'évader encore, tu me ferais briser la tête sur les rochers du Mansoura.

— Il a fui cependant, répondit Achmed ; et j' eus pitié de toi.

— De moi ! non point, Seigneur, mais de ton fils Ismaïl, qu'emportait l'esclave, plié dans son manteau. Otage pour otage. Si tu respectes l'enfant que je te laisse, te fit dire le fugitif par un pêcheur de corail du cap Rose, je jure de conserver le jour à ton fils. Sinon, dent pour dent ! Je tiens toute cette histoire des pêcheurs eux-mêmes du cap Rose qui me l'ont souvent racontée. Tu épargnas ma tête, tu te vengeas sur ma mère, que tu fis étrangler et jeter ensuite dans le torrent du Rummel.

Achmed releva brusquement la tête :

— Fille d'esclave et de chien, dit-il, il t'appartient bien de pénétrer au delà de mes paroles.

— Voilà ce que tu fis de ma mère, continua-t-elle, sans se soucier de l'interruption d'Achmed Quant à moi, ne pouvant m'ôter la vie, tu m'ôtas

plus que la vie, tu me dépouillas de ma pudeur, comme un voile qu'on arrache et qu'on jette au vent par lambeaux. Je devins une vile créature, une fille infâme, une fille inscrite au livre du Mézouar. Mais telle que tu m'as faite, je suis l'amour et la terreur de ton peuple; je te brave. Chacun de mes cheveux est sacré sur ce front marqué d'infamie. Tu le sais! je fus instruite par une almée du Delta dans l'art de charmer les yeux et d'ennivrer les sens ; et lorsque j'apparais sur la place d'*El-Cantara*, vêtue de mes gazes d'or, tes tribus oublient, pour m'admirer, que les têtes de vingt de leurs scheicks pourrissent à tes créneaux.

— Annuba!...

— Pas de menace, je les méprise. L'almée de Damas à qui je dois ma puissance m'a légué la science terrible des philtres et des enchantements. Mon regard éblouit, mes caresses brûlent, ma beauté rend fou, ma colère fait mourir. Celle qui commande à la mort, sait se soustraire à ses coups.

— Hé! qui te parle de la mort? dit le bey d'un air de conciliation manifeste; je ne t'ai fait venir en ma présence que pour te donner une marque de ma faveur.

— J'écoute, dit froidement Annuba.

Le bey reprit après un instant de réflexion :

— Des chiens de France ont débarqué près de Bone, à l'embouchure du Bouberak. On les dit plus nombreux que des nuées de corbeaux sur le cimetière des Juifs, et plus insolents qu'un scheick rebelle des montagnes du Nébaïl. Eh bien! mon Annuba, je te donne, si tu veux, un coursier nourri chez les Abdénores, et ferré des pieds de devant avec des clous d'acier. Tu auras pour escorte vingt cavaliers mores que m'envierait l'émir, et qui répondront de toi sur leur tête. Va, ma fille, vole réjouir ton cœur. On m'a raconté qu'un jour, près d'Al-Djézaïr, tu te pris de passion pour un de ces chrétiens. Il partit, mais en te jurant qu'il reviendrait. Qui sait s'il n'a point tenu sa promesse et s'il ne t'attend pas sur le rivage de Bone.

Annuba tressaillit; mais plongeant son regard dans les yeux d'Achmed :

— L'enfant que l'on nourrit avec le cerveau du chacal obtient la ruse en partage. Ta mère n'a pas oublié ce précepte. Mais je t'ai deviné. Tu as dit: Le Frank aime les femmes belles et faciles. Annuba marchera sans péril le long des tentes de mes ennemis : elle comptera ces tentes, et reviendra m'en dire le nombre. Elle surprendra le secret des

conseils, car la langue des chrétiens lui est connue, et elle reviendra me l'apprendre. N'est-ce pas là le prix de tes vingt cavaliers mores et de ton cheval ferré d'acier?

— Ma main lorsqu'elle s'ouvre est inépuisable, repartit le pacha. Si, au retour, tu désires quelque chose qui soit en mon pouvoir, que le prophète me maudisse si tu n'es pas exaucée.

Annuba se tut et parut réfléchir. Puis, tout à coup, et d'une voix brève :

— J'accepte, dit-elle.

— Alors, dit le bey, tu vas jurer, par ton père qui combattit aux Pyramides, que ta bouche me dira sans mentir ce qu'auront vu tes yeux et entendu tes oreilles.

— Je le jure.

— C'est bien, je suis en paix. Mes coursiers sont rapides comme la tempête qui descend de l'Atlas, et les chemins sont libres par les vallées de Sibouze et de Jas-Amar. Je te donne jusqu'au cinquième jour après le coucher du soleil. Adieu, termina le bey en souriant, sois belle, sois enivrante, et souviens-toi que tu es la *Sultane des fleurs.* »

Achmed fit un signe, et les chaous reconduisirent Annuba jusqu'à la porte du palais.

## XIII

— ... Oui, caporal, poursuivit le sergent qui mâchonnait le bout de corne de sa vieille pipe en terre de Hongrie, oui, je dois le dire, la fortune s'est toujours conduite à mon égard comme la dernière des femmes. Si je vous racontais...

Mais, avant de pousser plus loin, je dois informer le lecteur que Turcamore, outre plusieurs autres qualités brillantes, possédait un talent remarquable pour la narration. Il est vrai qu'aux yeux de quelques esprits légers et superficiels, ce penchant pour l'épopée qui distinguait le sergent n'eût guère semblé qu'une insupportable manie; et ce qui aurait donné à cette médisance une certaine apparence plausible, c'est que, d'habitude, le récit auquel se livrait le vétéran était toujours le même, du commencement à la fin. Mais Turca-

more se souciait peu de la critique. Il avait dans la personne de son caporal l'auditeur par excellence, c'est-à-dire un homme flegmatique, d'une patience de granit, et d'un amour si obstiné pour le silence que, de mémoire de caporal, on n'avait jamais entendu Grogman dépenser plus d'un mot à la fois, encore choisissait-il de préférence les diphthongues et les monosyllabes.

Le sergent Turcamore était assis, en face de son caporal, à une table ornée de deux verres et d'une bouteille de vin d'Espagne. Le lieu où se passait l'entretien était une baraque assez vaste, servant de cantine à un régiment d'infanterie ainsi qu'à deux escadrons de spahis, cantonnés à Guelma, l'un des avant-postes établis par les Français sur la route de Bone à Constantine.

Quelque bonne mine qu'eût la bouteille en question, Turcamore la vidait sans donner le plus léger signe de satisfaction. Il parlait d'une voix brève, avec un geste saccadé et des mouvements de sourcils fort sévères. Quelquefois il s'arrêtait court et passait la main sur son front. Puis il reprenait son récit avec volubilité. Grogman tambourinait une marche de nuit contre son verre.

— Mais d'abord, fit brusquement Turcamore, où diable Coquerette est-elle nichée depuis ce matin? Cette enfant-là se dérange; je lui dirai son fait. Je n'entends pas qu'elle oublie les devoirs de la cantine pour courir après Jacques le Triste, lorsque monsieur va converser avec les nuages. Cela est contraire à la décence ainsi qu'à la discipline. Les amours, les amours, qu'est-ce que cela me fait? Il n'y a plus d'amour. La consigne est changée. Ah! ah! vous levez le nez, Grogman; cela vous surprend; mais c'est ainsi. A partir d'aujourd'hui, Coquerette me fera le plaisir de ne plus aimer Jacques le Triste. Lorsque j'engageai la petite à suivre le régiment en Afrique, tout cela était bel et bien; je ne savais pas ce que je sais aujourd'hui. J'avais alors le projet de me procurer beaucoup d'agrément par la suite. Oui, Grogman, aussi vrai que j'ai épousé une Abyssinienne et une Ostiake, je lui aurais fait épouser son Jacques le Triste. Et le plus spirituel, c'est qu'Achmed (le feu d'enfer puisse lui roussir les moustaches!), Achmed lui-même aurait donné la bénédiction nuptiale. J'aime les drôleries, moi, et celle-ci me semblait parfaitement élégante. Nous aurions tous ri comme de jolis garçons. Mais, au diable! les

projets se suivent et ne se ressemblent pas. Est-ce que j'ai de la chance, moi? Est-ce que toute ma vie la fortune ne m'a pas traité en polisson? Est-ce que je ne suis pas né sous une étoile facétieuse? Lorsque je veux faire oblique à droite, le vent me retourne à gauche; c'est convenu. Quelle singulière plaisanterie que mon histoire! Prisonnier au mont Thabor en 1799, prisonnier au Mont-Saint-Jean en 1815, chaque fois je suis oublié dans les échanges. De Syrie l'on me conduit par la mer Rouge jusqu'à la Mecque, où l'on me vend à un marabout des États barbaresques, ce bélître d'Achmed, que son prophète puisse confondre! Très bien. Après quinze ans de captivité, je plante là ma femme, une Abyssinienne très jolie, et je m'échappe, une nuit, des griffes du marabout. J'ai soin de lui emporter un échantillon de sa lignée pour faciliter plus tard mes relations diplomatiques avec le mécréant. C'est au mieux. Je crois en être quitte avec mon étoile et pouvoir me consacrer tout entier à l'éducation d'Ismaïl. Pas du tout. On bat le rappel, je lâche l'enfant, je cours à Paris, l'empereur y revient, il se refâche, se rebat, je veux m'en mêler, l'affaire s'embrouille, j'enfile la route de Waterloo, j'arrive, je culbute,

je cogne on m'assomme, et je reprends connaissance garrotté sur un cheval qui m'emportait de compagnie avec un affreux Kalmouk. O destinée! Nous voyageons ainsi trois petits mois sans que cet abominable Tartare ait seulement l'idée de se peigner. Bref, nous voilà sur les bords de l'Irtisch, où je demeure frappé à la glace, comme une bouteille de sillery. C'est là que je déploie la quintessence de ma philosophie. En deux ans je m'acclimate, et, pour tuer le temps, je m'amuse à civiliser un peu ces sauvages. Je leur frabrique des peignes et du cirage, je leur enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'un empereur, je leur apprends même à se faire la barbe. Quand je les juge plus dignes de mon estime, je leur en donne une marque éclatante : j'épouse une de leurs femmes, une fille de la tribu des Ostiakes, laide à faire pleurer, mais qui m'apporte en dot trente juments poulinières. Décidément, je commençais à me croire plus malin que la destinée. Ma femme se mourait de peur devant mes moustaches, cela me flattait. Et puis je possédais trente cavales, la considération publique et des cheveux gris. Me voilà rangé, casé, et caserné. Ah! ouiche! j'apprends par des marchands de Tobolsk qu'on s'amuse à Paris comme

des perdus, que les Bourbons dansent la gavotte, que le coq est plumé, que les aigles sont de retour, que l'empereur n'est pas mort, qu'il fait une levée de huit cent mille hommes et qu'il va rentrer en Russie par la Tartarie chinoise. C'était en 1830. Tiens ! que je me dis, si j'allais à la rencontre de mon régiment !

— Ah çà, s'interrompit le sergent, tout cela ne signifie pas que nous devions mourir de soif. A votre santé, caporal. Et à propos de pépie, je ne souhaiterais pas à mon plus grand ennemi, oui, à Achmed lui-même, une soif pareille à celle qui m'étrangla, lors de ce fameux voyage, quand j'eus laissé les bords de l'Irtisch pour m'enfoncer dans les déserts qui avoisinent le mont Altaï. A partir du lac Saizan, vous entrez dans un steppe de quelques cent lieues carrées, plaine savoureuse pour les amateurs qui aiment à manger salé. L'herbe, la terre, les bruyères, les cailloux, l'air et l'eau, tout cela, voyez-vous, n'est qu'une immense et abominable saumure. Pendant douze jours et douze nuits, je me suis rongé les poings à la croque au sel. Heureusement qu'avant de partir j'avais choisi la meilleure nourrice de mes trente juments, sans quoi, j'aurais pu convoler en

troisièmes noces avec la femme de Loth, et risquer cette fois de faire un mariage assorti. J'arrive à Cachemir fort altéré. Quand j'ai bu, je demande mon empereur. Pas d'empereur. Je parle à des Kirgees qui arrivent de Tunkin par le Mogol. Ils n'ont pas rencontré les aigles. Bon, que je dis, je vois ce que c'est : l'empereur a une dent contre les assassins de Kléber, il aura voulu passer les Pyramides, ce vieux recuit; histoire de distraire ses grognards. Donc, par le flanc droit, et je m'allonge vers l'ouest. Je traverse l'Indus, je laisse Candehar à ma gauche, et j'entre à Ispahan. A peine ai-je mis le pied à terre que je donne du nez contre un habit rouge. Ah ! ah ! il y a de l'Anglais là-dessous... c'est différent. Nous allons rire. Je remonte sur ma bête et je pique des deux. D'Ispahan à Bassora, soixante étapes de montagnes. Je dévore la chose en huit jours, et me voilà sur les bords du golfe Persique. Encore pas d'empereur ! Décidément, me dis-je, ce diable d'homme s'amuse en route à percer l'isthme de Suez et à se faire couronner roi d'Égypte. Ce sera cossu à voir, en avant ! J'arrive à Suez ; de Suez, je cours au Caire ; du Caire, je cours à Alexandrie; pas plus d'empereur que de vieille garde. Je m'in-

forme, j'apprends la fin des choses. L'empereur est mort, archimort, les aigles sont morts, les grognards sont morts, tout est mort, Sambre-et-Meuse ! J'eus comme l'idée d'aller rejoindre mes aigles. J'étais à bout de mes roubles ; ma jument boitait ; mes blessures me tiraillaient l'épiderme. Désenchanté, quoi ! — C'est alors que je me rappelai mon ancien compte avec Achmed, et comme j'appris qu'on nous taillait un brin de besogne en Afrique, je demandai mon passage sur un vaisseau de l'État, j'arrivai en France, je rentrai au service, et vous savez le reste.

— Un moment ! s'écria le sergent qui vit Grogman en disposition de prendre la fuite, vous ignorez encore le plus beau ; je veux dire le plus laid. Qu'ai-je fait d'Ismaïl? un spahis fort agréable : qui se bat comme vous et moi, et pratique le cheval à la satisfaction de ses chefs. Un peu fantasque, me direz-vous, — mais ça, voyez-vous, c'est le tic arabe. En somme, il n'a rien de détérioré au point de vue de la discipline et des bonnes mœurs. — Quant à ma fille, c'est différent.

Turcamore s'arrêta brusquement et rougit. Grogman, levant alors les yeux, donna quelques signes évidents de curiosité, signes d'autant plus

à remarquer qu'ils étaient fort rares quand le sergent parlait. Celui-ci fronçait le sourcil comme un Jupiter tonnant, et mordillait sa vieille pipe d'une façon de plus en plus terrifiante. Enfin, reprenant à voix creuse : — Ce matin, dit-il, j'ai retrouvé ici un nègre de la côte d'Angola, nommé Haoualeïl, un nom de damné, qui signifie *le vent de la nuit*, en langue berbère. C'est un nain, tout ce qu'il y a de plus indigne à voir, un peu jongleur, comme ils le sont tous, et passablement vaurien dans l'occasion, mais bon homme au demeurant. C'est grâce à lui, car il connaît le palais du bey comme sa poche, que je pénétrai dans le temps jusqu'au berceau d'Ismaïl sans éveiller les femmes. Pour lors, Haoualeïl n'a jamais perdu de vue Annuba. Il est même aujourd'hui à son service. C'est comme qui dirait son génie, mais un vilain génie, par exemple ! Bref, il m'a tout appris. L'Abyssinienne a été étranglée, et Annuba couchée sur le livre des filles perdues. Elle danse sur les places publiques, comme les almées de la basse Égypte ; un métier infâme ! Avec cela, belle comme les sept péchés capitaux. Achmed s'est vengé, c'est de bonne guerre. Mais il n'est pas au bout de la plaisanterie. Mille tonnerres ! j'ai mon idée. Pour

cela, il faut que la pauvre Coquerette dise bonsoir aux amours. Vous verrez, vous, vous verrez, Grogman, si je ne suis pas très drôle quand je m'y mets.

Mais Turcamore fut subitement interrompu.

## XIV

Coquerette, pâle et tremblante, se précipita dans la cantine. Le petit chapeau ciré qu'elle portait, selon l'uniforme des vivandières, venait tomber à ses pieds, et ses tresses de cheveux blonds ruisselaient à flots sur ses épaules. Presque aussitôt, et avant qu'elle se fût assez remise pour expliquer la cause de son effroi, Jacques le Triste apparut. Il était blême, trempé de sueur, et chancelait sur lui-même. Arrivé au milieu de la tente, il tomba sur un siège dans un complet épuisement. Coquerette courut s'agenouiller auprès de lui, et saisit ses mains dans les siennes en le regardant avec un mélange de terreur et de pitié : — Sainte Vierge ! murmura-t-elle, il en mourra ! — Qu'y a-t-il ? demanda brusquement Turcamore. — Il y a que

Jacques est frappé du mauvais œil, et qu'il voit des choses étranges dans la nuit.

Turcamore haussa les épaules. Il se fit un instant de silence pendant lequel on put entendre des clameurs éloignées, des rires et des trépignements. Tout à coup, Jacques releva la tête et passa la main sur son front. Puis se parlant à lui-même : — Béni soit Dieu, dit-il, elle m'est enfin apparue. Elle a glissé du ciel dans un dernier rayon du couchant... là-bas, vers le puits des Palmiers... Ses pieds ne touchaient pas la terre. Elle voltigeait, voltigeait sur la cime des plus hautes herbes, et chaque fois qu'elle passait près de moi, je sentais courir dans mes cheveux la brise amoureuse qui la portait sur ses ailes. J'ai étendu les bras pour la saisir, insensé! Embrasse-t-on l'étoile qui file, le vent qui fuit, le rayon qui danse sur les fleurs. Quelquefois elle s'éloignait : puis, retournant la tête, elle m'appelait de la main. Moi d'accourir. Et je la poursuivais si vite, si vite, que ma course devançait la pensée. Mais elle fuyait, plus légère qu'un flocon de vapeur chassé par l'ouragan. je l'entrevoyais tantôt sur le sommet des éminences, et quand je la croyais disparue, au loin, dans le crépuscule, elle s'envolait, sur

mon passage, du calice d'une fleur. Enfin elle m'a quitté. Je l'ai vue peu à peu s'amoindrir et n'être plus bientôt qu'un point lumineux à l'horizon. Resté seul, je regardai autour de moi. Il faisait nuit.

Jacques cessa de parler, et Coquerette essuya ses yeux du revers de sa main. Cependant les cris qu'on avait entendus d'abord se rapprochèrent : « Par ici, disait-on, par ici ! Elle vient ! la voilà ! » Soudain, les deux rideaux de la tente s'écartèrent avec violence, et des soldats, mêlés à quelques Mores, parurent portant des torches qui éclairèrent tout l'intérieur comme en plein jour. La tente fut bientôt remplie par les curieux qui l'encombrèrent d'abord, en grande confusion, mais qui se rangèrent peu à peu, et finirent par former un cercle au milieu duquel Annuba parut tout à coup.

## XV

Elle était vêtue d'unc tunique en maille blanche et argent, très ajustée sur le buste, de façon à n'en rien laisser ignorer. Une pagne fort ample, à raies rouges, noires et jaunes, prenait à la ceinture et tombait assez bas sur la jambe, avec des échancrures retenues à droite et à gauche par des boutons de diamant. Elle avait des bracelets en chaînette de corail au-dessus de la cheville du pied, ainsi qu'à l'avant-bras et au poignet. Un collier composé de pastilles du sérail entremêlées de perles, faisait deux fois le tour de son cou et descendait sur sa poitrine, terminé par un croissant d'escarboucles. Ses cheveux, noirs comme l'Érèbe, étaient relevés et tressés avec une gaze blanche dont les bouts, frangés d'or, jouaient des deux côtés de sa figure. Enfin une étoile de sa-

phirs brillait au sommet du front pâle et cuivré de cette créature bizarre, dont la beauté miraculeuse, les formes à la fois vierges et fécondes, incendiaient le regard et portaient à la tête comme les poisons qui enivrent avant de faire mourir. A la voir ainsi debout, le cou légèrement incliné, les bras élevés et arrondis, le corps renversé sur des hanches d'une cambrure idéale, on eût pris cette fille pour une incarnation vivante de la volupté, mais de cette volupté fière, provocante et farouche que l'amour n'a pas encore domptée.

Un nègre, haut de deux coudées, vêtu d'un haïck en laine rouge galonné d'or, était entré dans le cercle en même temps qu'Annuba. Il jeta un regard vers Turcamore, qui, pâle et sombre, serrait Jacques le Triste de son poignet de fer et le tenait assis près de lui. Le nain portait sur la tête une corbeille remplie de bouquets de roses qu'il déposa aux pieds de sa maîtresse, et tirant les gerbes une à une, il les rangea sur le sol de manière à former un parterre d'un dessin régulier et à laisser entre chacune d'elles un égal espace. Ces préparatifs terminés, il alla s'asseoir à l'une des extrémités du cercle et se mit en devoir de

pincer d'une petite guzla qu'il portait en bandoulière.

On ne respirait plus. Peu à peu celle que dévoraient tous les yeux sortit de la pose immobile qu'elle avait conservée jusque-là. D'abord, elle s'agita doucement des bras et de la tête, sans que cette ondulation, à peine sensible, se communiquât aux autres parties de son corps. Mais ensuite ses bras retombèrent pour se relever avec rapidité, et aussitôt on vit sa bouche s'entr'ouvrir, ses yeux vivre, étinceler, et des vols pressés d'éclairs et de sourires parurent l'illuminer. Soudain son corps s'abaisse porté sur l'un de ses pieds nus, et s'abandonnant enfin à l'élasticité de ses muscles, plus souples et plus durs que l'acier de Damas, Annuba s'enlève, décrit une courbe et va rebondir hors de la mosaïque tracée par les bouquets de fleurs. Mais elle n'a pas sitôt touché la terre qu'elle l'a quittée, et l'on se demande si Annuba ne fait pas plus d'efforts pour descendre vers le sol que pour s'en échapper.

L'espace compris entre les fleurs était à peine suffisant pour y poser le pied. C'est au sein de ce charmant labyrinthe qu'Annuba vole, s'élance, retombe, s'élance encore, sans heurter une rose,

sans courber une tige ; et l'œil abusé finit par croire qu'elle glisse sur la cime des feuilles, se balance à l'extrémité des corolles, ou trempe ses pieds dans la rosée des calices sans quitter l'air qu'elle parfume en passant.

La sultane des fleurs, — on comprend désormais toute la flatterie renfermée dans ce surnom d'Annuba, — la sultane donc, par un de ces instincts de l'art dont les sources sont cachées, mais qu'elle devait peut-être au sang mélangé qui coulait dans ses veines, avait su marier les grâces coquettes de la Therpsichore française aux convulsions plus ardentes des nymphes de l'Indostan. C'était bien encore, si vous voulez, ces caprices, ces petits temps sur les pointes, ces fouettés, ces sauts de basques, tout ce *tacqueté* de la danse un peu primitive des almées, mais çà et là des éclaircies soudaines ouvraient à l'œil des horizons plus sereins et plus doux. Tout alors devenait légèreté, grâce caressante et poésie. C'était le *ballonné* dans la plus charmante acception de cette ingénieuse image ; elle ne dansait plus, elle planait.

Et puis, il faut tout dire : celle qui l'avait instruite venait d'Égypte, après avoir parcouru les

pays au delà du Gange, et avait initié son élèv aux deux grands systèmes qui divisent la dans orientale. Annuba, guidée ainsi par l'inspiratio d'un éclectisme adorable, trouva des transition savantes pour unir le frottement langoureux de hanches au remou rapide et impétueux de la gorge Tous ses pas, toutes ses attitudes réveillèrent dè lors des sensations pleines et puissantes, fruits d deux ivresses imparfaites lorsqu'elles sont sépa rées, et parlèrent aux sens le double langage de passions de l'Afrique et des voluptés de l'Asie Mais, je le répète, il y avait quelque chose dan cette poésie savoureuse qui n'appartenait qu'à l sultane, toute rougissante encore sous l'haleine d nord qui féconda sa mère; et ce quelque chose c'était la grâce pudique, c'était la chaste élé gance, ce nuage d'or qui couvre la beauté nue san la dérober aux regards. Du moment qu'elle e eut deviné la séduction suprême, le dernier mys tère lui fut révélé, et la sultane des fleurs dansa l plus beau poème que jamais nymphe ait trac de ses pieds d'albâtre sur les bruyères du Cythe ron.

Et ainsi faite, impétueuse comme l'haleine du se moun, ardente comme le soleil qui enflammait se

veines, mais légère comme une ombre, mais pure comme la poussière des fleurs, Annuba s'emparait des yeux et du cœur, de l'âme et des sens. C'était le feu dans son essence divine, qui purifie en même temps qu'il embrase.

Et en vérité, ce fut un spectacle étrange que ce *pas des roses*, ainsi dansé sous l'épaisse lumière des torches, dans cette baraque, au milieu de ce cercle d'armes luisantes et de figures guerrières, au bruit de tous ces cœurs qui battaient et de toutes ces bouches qui poussaient de temps à autre des clameurs brûlantes comme les bouffées qui s'échappent d'un cratère en travail. Sa danse à la fin ne fut plus, à proprement dire, qu'un tourbillon insaisissable qui donnait le vertige, quelque chose de plus impétueux que le désir, de plus rapide que la pensée, un jet de flamme, un éclair.

Cependant elle avait une à une ramassé toutes les roses qui jonchaient le sol et que le souffle de ses pas, loin de flétrir, semblait avoir ranimées. Les bras chargés de cette moisson, Annuba s'arrêta. — Elle promenait autour d'elle des regards doucement baignés dans un fluide amoureux, cherchant le sein sur lequel, elle et ses fleurs, allaient se laisser tomber. Une angoisse inexprima-

ble suspendait la vie dans tous les cœurs. Mais son choix fut bientôt fait : elle se pencha, bondit faiblement comme une gazelle blessée, retomba près de Jacques le Triste et s'accroupit à ses pieds.

## XVI

A ce signal de toutes les déceptions, Coquerette poussa un cri et perdit connaissance dans les bras du caporal Grogman. Ni Turcamore, ni Jacques le Triste n'y prirent garde.

Celui-ci était debout, mais il avait la pâleur et l'immobilité du marbre. Ses yeux cependant s'abaissèrent par degrés vers les yeux de la sultane, où son regard s'appuya bientôt avec une terne pesanteur. Les curieux, prenant galamment leur parti, s'étaient peu à peu retirés. Grogman donnait ses soins à Coquerette tout au fond de la tente. Il n'y avait donc là que Turcamore, assis et muet, Annuba couchée, le nègre penché sur sa guzla, et Jacques le Triste debout. Ce dernier portait le costume des spahis d'Afrique par-dessous un burnous noir à houppes rouges.

Soudain, frappé d'une de ces intuitions merveilleuses à force de lucidité qui lui étaient familières, Jacques sourit, mais d'un sourire glacé, retira sa main qu'il tenait cachée sous sa veste, mit sous les yeux d'Annuba l'écrin que nous connaissons, en fit sauter le couvercle et dit : — Ceci était le trésor d'un homme qui t'a aimée et que tu aimais. — Juste Dieu ! s'écria-t-elle dans la langue des Franks et en se levant d'un bond, tu as connu cet homme? — Tes yeux ne le verront plus, il est mort. — Mort ! répéta-t-elle en saisissant le bras de Jacques et en poussant un cri, — Mort! dit encore Jacques dont les yeux s'allumèrent; je l'ai vu lutter contre l'agonie, et je m'en réjouis, car si cet homme vivait, j'irais le tuer à l'instant. — Par ma mère!... murmura l'almée en cherchant de l'œil son nain d'Angola, qui saisit au vol un signe rapide et disparut.

Ce dialogue fut prompt comme l'engagement de deux épées. Annuba, qui avait détourné la tête pour regarder le nègre, reporta presque aussitôt sur Jacques des yeux calmes et souriants : — Que m'importe, lui dit-elle. L'amour ne meurt que pour renaître. Qu'est-ce que le passé lorsque le présent sourit? Annuba t'a choisi parmi tous tes frères,

parce que tu es le plus beau. Elle t'a vu, ce soir, au pied des collines de Ben-Amer, et ses yeux ont deviné que tu l'aimais. Veux-tu suivre Annuba sous le toit qu'elle habitera cette nuit? »

Jacques le Triste ne répondit pas, mais ses yeux devinrent aussitôt fixes et brûlants, tous ses traits se contractèrent, et, promenant sa main sur son visage, il eut l'air d'un homme qui cherche à s'éveiller. — Prends garde, reprit-elle : la sultane des fleurs a des amours plus passagers que les roses. Ses caprices fleurissent et meurent entre deux soleils.

Parlant ainsi, Annuba s'éloigna de Jacques et sortit d'un pas léger, non sans retourner la tête. Jacques, incrédule à tant de bonheur, demeurait immobile; mais lorsqu'il vit Annuba l'inviter par un geste charmant, il n'hésita plus et s'élança sur ses traces. Coquerette alors, qui revenait à elle, se jeta devant lui : — Jacques! lui cria-t-elle en lui prenant les mains, Jacques! j'ai peur pour vous de cette impudique femme. Quelque chose me dit qu'il vous arrivera malheur. Ah! maudite soit son image, ajouta-t-elle en saisissant la boîte que Jacques tenait encore, mais qu'il lâcha pour s'enfuir. — Sambre-et-Meuse! interrompit Turca-

more en débarrassant lui-même le chemin de Jacques, laissez passer la justice de Dieu.

Et Jacques disparut. Mais le sergent, frappé sans doute de quelque pensée soudaine, secoua brusquement de ses habits les mains suppliantes de la jeune fille et disparut à son tour. — Oh! sainte Vierge! sanglota Coquerette, lui aussi me repousse, il ne me connaît plus. Hélas! mon Dieu, qui m'aidera désormais à aimer Jacques le Triste.

— Moi, dit Grogman, qui prit Coquerette par la main et l'emmena loin de la foule que cette scène avait de nouveau rassemblée.

Cependant Jacques s'était mis à la poursuite d'Annuba et vit qu'elle fuyait comme une hirondelle du côté des collines boisées qui avoisinent les avant-postes de Guelma. La capuce blanche dont elle s'était revêtue pour sortir de la baraque, flottait au vent et le guidait dans les ténèbres. Il laissa bientôt derrière lui les cantonnements, et se trouva dans un lieu désert, environné de pins et de broussailles. Annuba s'était arrêtée et semblait l'attendre. Mais, au moment où il redouble de vitesse, il est frappé au cou d'une secousse violente, renversé à terre et entraîné dans une direction contraire. Un nœud coulant le serrait à

la gorge; l'autre extrémité de la corde était retenue à la selle d'un cheval dont Jacques, malgré le sang qui gonflait déjà ses oreilles, entendait tout près de lui l'inexorable galop. Il eut bientôt les mains sanglantes, la figure meurtrie, ses vêtements en lambeaux; ses yeux s'injectèrent de sang, sa respiration devint sifflante, ses oreilles tintèrent; deux toises plus loin, c'en était fait de lui, lorsque le cheval s'arrêta. Jacques, par un dernier effort, se dressa debout pour se défendre. Mais quatre Kabyles se précipitèrent sur lui, le garrottèrent et le lièrent par le travers du cheval. Il vit alors que la monture était occupée déjà par un être informe et chétif qu'il reconnut pour le nain qui pinçait la guzla. Le nègre tira de sa ceinture un large poignard, le fit briller aux yeux du prisonnier et le lui posa nu sur le cou. Ensuite il piqua des deux. Le coursier, qui était une des plus rapides juments du Lackdar, partit comme une flèche lancée par l'arc d'ivoire d'un Malais.

## XVII

Adji-Achmed tenait conseil avec les principau
ulémas de Constantine.

Il avait à sa droite Ben-Gana, son beau-père,
grand scheick du désert, et à sa gauche, Kaïd-e
Aoussi, son neveu. Devant lui, sur des tapis brod
d'or et de soie des manufactures de Kaala, 
tenaient le kalife du beylick, Mustapha-Fallouar
et Adji-Moussah, le trésorier de l'État. L'el-nade
ainsi que tous les autres membres du conseil, te
que les kaïts, les agas, les kadis, les muftis, étaien
accroupis des deux côtés de la salle, qui était 
principale du palais. Ben-Gana, vieillard blancl
par les guerres contre les tribus insoumises d
versant de l'Atlas, s'apprêtait à parler et
mettre en jeu tous les ressorts de son éloquenc
pour persuader aux ulémas de remplir les caisse

désolées du trésor, alléguant les éventualités de la guerre et les sacrifices déjà faits par Achmed pour la défense du beylick, lorsqu'un bruit de voix mêlé au cliquetis des yatagans, se fit entendre dans la pièce qui précédait la salle du conseil. En même temps, une femme, bravant le sabre nu des Coulouglis, franchit le seuil de la porte et s'avança d'un pas hardi vers le sofa d'Achmed. Le premier mouvement du bey fut de porter la main au cangiar dont la poignée de nacre brillait à sa ceinture, et de frapper d'un châtiment sommaire l'audacieuse qui osait troubler ainsi le recueillement des conseils; mais son courroux s'apaisa lorsqu'il eut reconnu celle qui s'approchait : — Qu'Annuba soit la bien venue! dit-il; elle va parler à mes frères assemblés et guider leur sagesse en instruisant les ulémas de ce qu'ont vu ses yeux et entendu ses oreilles.

Annuba était vêtue cette fois d'une large tunique rouge sur laquelle flottaient les plis d'un kaïk noir en poil de chameau, dont le capuchon était relevé sur sa tête. Elle avait à la main une longue tige d'asphodèle blanc, la fleur que les rajahs d'Asie plantent encore autour de leurs tombeaux.

Avant de répondre, elle promena sur les ulémas

un regard sombre et pensif qui parut intimider le plus grand nombre; après quoi, secouant la tête avec menace: — J'ai vu, dit-elle, vos moissons rongées par des sauterelles dont les noirs escadrons obscurcissaient le soleil. En m'approchant, j'ai reconnu que ces sauterelles étaient des hommes qui venaient combattre des femmes. Quelles sont ces femmes? Les ulémas baissèrent les yeux en rougissant, et Achmed fronça le sourcil. — J'ai vu briller dans les prunelles de vos ennemis la flamme qui incendiera vos douairs. J'ai vu l'audace sur leurs fronts et la pâleur sur les vôtres. J'ai vu les corneilles qui annoncent la mort. J'ai vu croître et fleurir la plante des tombeaux.

Annuba, disant cela, traçait de sa tige d'asphodèle des cercles de mauvais augure qui stupéfièrent les croyants. Achmed devint pâle de colère, mais sur un signe de Ben-Gana, le bey se tint immobile. Les ulémas savaient qu'Annuba appartenait à la classe redoutable des Hamdouchas, sorciers dont les bandes remontent vers le Maroc, par l'Afrique occidentale, pour de là se répandre sur tout le littoral. — Quelle langue redira, continua-t-elle, ce qu'ont entendu mes oreilles? Les voix qui parlent dans les ténèbres me sont fami-

lières. Et ces voix, se réjouissant de l'une à l'autre, répétaient ce qui est écrit dans la trente-sixième sourate du Coran : « Nous avons chargé leur cou » de chaînes qui leur serrent le menton, et ils ne » peuvent plus lever la tête. » Alors j'ai entendu ce que vos oreilles fermées n'entendent plus, parce que l'épouvante vous rend sourds ; je me suis couchée contre la terre, et le sol a tressailli sous les pieds des chevaux qui marchaient vers le couchant. Et me retournant, j'ai écouté du côté de Mansoura, mais vos chevaux dorment et ne hennissent pas. Alors je me suis levée, et j'ai crié : Gloire à la nuit victorieuse du jour ! Constantine est marquée pour mourir. »

Les ulémas s'agitaient sur leurs coussins, en proie à une inquiétude visible. Ben-Gana se pencha une seconde fois vers Achmed, et lui dit quelques mots à l'oreille qui parurent calmer le bey et changer le cours de ses idées à l'endroit d'Annuba.

— Maintenant, termina celle-ci, en se tournant vers Achmed, rappelle-toi que tu m'as promis d'exaucer, à mon retour, le vœu que je formerais.

Achmed était évidemment joué par Annuba. Il ne l'avait pas envoyée dans les cantonnements

français pour qu'elle en rapportât ce galimatias fantastique; mais, augurant bien de la consternation de l'assemblée, et pensant, avec raison peut-être, que les imprécations de la magicienne seraient d'un effet salutaire sur le courage et sur la bourse des ulémas, il fit taire le courroux secret de son âme, et répondit : — Par le Dieu vivant, je jure que la voix des ténèbres aura menti par ta bouche. Mais ce qui est juré est juré. Quel est ton vœu ? — J'ai ramené un prisonnier frank que les Kabyles ont enlevé près de Guelma. Il est là-bas dans ta cour. Je veux sa tête.

— Sa tête, répéta le bey, qui ne put se défendre de tressaillir en voyant le sourire fatal dont Annuba venait d'accompagner ses paroles, sa tête, répéta-t-il après un moment de silence, c'est impossible... demande-moi autre chose.

— Il n'est pas pour moi de trésor préférable, dit Annuba.

— Pas un cheveu n'en tombera, te dis-je. Les *roumi* (chrétiens) nous ont fait des prisonniers, et j'obtiens, en échange d'un des leurs, six serviteurs de Mahomet. Ulémas, puis-je abandonner à cette femme une aussi précieuse rançon ?

Les ulémas ne répondirent pas. — Achmed, re-

prit Annuba, qui ne cessait d'exercer sur le bey la puissance fatidique de son regard, lorsque le chrétien est tombé en mon pouvoir, je pouvais commander à tes Kabyles qu'ils pendissent sa tête à l'arçon de ma selle, et ils m'auraient obéi. Mais j'ai eu confiance en ta promesse. — Non, non! s'écria le bey dans un accès de violence qui bouleversait son visage, je ne donnerai pas le sang qui rachète le sang de mes frères. — Le prophète a dit : « Si le serment te pèse, il t'écrasera, » se contenta de répondre Annuba, qui agitait lentement sa branche d'asphodèle aux yeux effrayés de l'assemblée.

Il était facile de voir que les ulémas ne partageaient point les répugnances d'Achmed. Excepté quelques chefs peu nombreux, presque tous les Arabes, à cette époque, étaient demeurés fidèles aux traditions, et ne voyaient autre chose dans un prisonnier qu'une tête à offrir en holocauste aux guerriers morts dans les combats. Ben-Gana se pencha pour la troisième fois à l'oreille d'Achmed, et tandis qu'il parlait, le bey passa sa main sur son front trempé de sueur. Il était pâle et abattu.

— Eh bien, dit-il enfin d'une voix sourde, qu'il soit fait ainsi que le désire cette louve altérée.

suivez cette femme, et abattez la tête Chaous, qu'elle vous désignera.

Achmed n'en put dire davantage. Une émotion qu'il ne parvenait pas à vaincre le serrait à la gorge au point d'étouffer sa voix. Quand il eut fait signe à deux chaous, il détourna les yeux pour ne plus voir Annuba. Jamais cette femme n'avait exercé sur lui une oppression pareille, et quoiqu'il eût le front dans sa main et les yeux baissés à terre, il sentit le regard d'Annuba se promener sur lui comme une flamme dévorante. Elle s'éloigna enfin, suivie des deux bourreaux, mais au moment où elle passait le seuil, Achmed poussa un cri sourd, et appuya la main sur sa poitrine. Un frisson, aigu comme la pointe d'un poignard, venait de lui traverser le cœur.

## XVIII

Le conseil interrompu reprit son cours. Mais il était écrit que Ben-Gana, le grand scheick du désert, ne parviendrait même pas à débiter l'exorde de sa harangue ; car à peine eut-il éternué pour la seconde fois, en jurant par Allah, qu'une nouvelle rumeur s'éleva de la salle aux gardes, et qu'aussitôt un homme, se frayant un passage au milieu de vingt Coulouglis, dont il abaissait les cimeterres à coups de bâton, parut sur le seuil de la porte du conseil.

Arrivé là, il s'arrêta pour regarder les ulémas d'un œil de satisfaction intime. Il était couvert du burnous grossier des tribus nomades, et son extérieur n'avait rien qui le distinguât d'un Arabe. Seulement son front ruisselant de sueur et ses vêtements souillés de poussière annonçaient qu'il

venait de franchir une longue route avec la rapidité de l'éclair.

Achmed avait relevé la tête ; mais, fixant sur l'inconnu des yeux ternis par l'étrange horreur dont son âme palpitait encore, il le regarda sans le voir. Celui-ci, cependant, s'avança d'un pas résolu, s'arrêta tout près du sofa d'Achmed, abaissa le pan de son burnous, et dit : — Seigneur Achmed, prenez la peine, je vous prie, de me regarder dans le blanc des yeux et de me dire si vous reconnaissez ce militaire.

— Que me veut ce chien ? fit Achmed, se retournant vers ses gardes ; si c'est un mendiant, donnez-lui ce qu'il demande, et qu'il mette mon nom dans ses prières.

— Ton nom ! je l'ai toujours mis dans mes prières, répondit le prétendu mendiant, mais dans celles seulement que j'adresse à Lucifer.

Cette fois, le bey fit un mouvement. — Ne te presse pas, continua l'homme au burnous qui se servait de la langue arabe avec une facilité remarquable, prends ton temps, Sidi-Adji, et ne te trompe pas ; voyons, me reconnais-tu ?

Un éclair terrible passa dans les yeux d'Achmed, en même temps qu'il se leva pâle et haletant.

— Enfin! dit-il d'un accent que nulle langue ne saurait décrire.

— Ah! ah! poursuivit l'autre, nous reconnaissons donc ce petit Turcamore? Tant mieux. Comment cela va-t-il, seigneur, depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir?

— Giaour! proféra le bey, qu'as-tu fait de mon fils?.

— Et toi, mécréant, qu'as-tu fait de ma fille? répliqua Turcamore d'une voix tout à coup grave et sévère.

— Ta fille! dit Achmed avec un sentiment de rage, ta fille!... j'ai étranglé sa mère.

— Misérable!

— Chaous! emparez-vous de cet homme.

— Un instant, Sidi. Le sage récite sept fois ses prières avant de faire des bêtises. Et vous, ulémas, et vous Ben-Gana, que je reconnais bien, quoique l'âge vous ait un peu déjeté, mon brave homme, vous tous, écoutez-moi. Je suis cet esclave fameux, ce Turcamore-ben-Kébir, ou autrement dit fils du sultan du feu, c'est-à-dire du vainqueur des Pyramides, dont je n'étais pas le fils, à la vérité, mais le soldat, ce qui revient au même; je suis ce Turcamore dont vous vous êtes plus d'une fois raconté

l'histoire. C'est moi qui, me vengeant d'une ca[
tivité de quinze années, m'enfuis jadis de l
maison d'Achmed en lui emportant son premie[
né.

Une clameur menaçante partit de toutes le
bouches, et les cangiars brillèrent. Déjà les chaou
entouraient Turcamore, et il eût payé cher so
imprudent aveu, si le bey lui-même ne se fût je[
au-devant de lui et ne l'eût couvert de sa pe[
sonne. — Arrêtez! dit-il, ma main ne doit pas s'ap
pesantir encore sur ce maudit. Puis faisant sign
à l'un des Coulouglis : — Allez! qu'on s'empar
d'Annuba; vous m'en répondez sur votre tête.

Turcamore ne s'attendait sans doute pas à ce
ordre, car il fit un mouvement et ses traits s'alté
rèrent. Il jeta les yeux autour de lui de l'air d'u[
renard pris au piège, et jusqu'à la fin de la scène
il conserva comme une impatience sourde qui s[
trahissait par ses gestes heurtés et la volubilité d[
ses paroles. — Annuba, dit-il, ne serait-ce pa[
elle qui parcourait avant-hier les cantonnement[
français?

— Oui, fils de vipère, j'ai voulu que ta fille fû[
digne du sang doublement exécré qui coulait dan[
ses veines. J'en ai fait le mépris des croyants.

—Bien joué. Mais n'espère plus qu'en échange de ma fille désormais l'opprobre de mon nom, je te rende un fils qui est la gloire de ta race.

— Esclave révolté, tu es en ma puissance, songe à ta vie plutôt qu'à ton honneur.

— Je songe que mes jours ne t'appartiennent pas.

— Et la preuve?...

— La preuve c'est que ton fils m'appartient.

— Mon fils! répéta le bey, tout entier au cri de ses entrailles; écoute, ajouta-t-il en posant la main sur l'épaule du sergent, veux-tu mériter mon pardon?

— Ton pardon, interrompit Turcamore d'une voix retentissante, ton pardon, à moi qui te demande compte de la pureté de ma fille et du sang de sa mère, à moi que tu as retenu *mamlouck* dix ans après que je t'eus compté les dix mille piastres de mon rachat, un pardon de toi, lâche, assassin et voleur, à moi le maître d'Ismaïl! Arrière, insensé, c'est moi qui juge et qui pardonne ici.

Achmed ne put braver la prunelle de Turcamore. Il y eut à ce moment, dans le regard enflammé du sergent, quelque chose de l'œil fascinateur d'An-

nuba. Le bey recula de quelques pas, et rugit de loin avec une fureur sourde mais muselée.

— Muphtis, dit ensuite Turcamore en se tournant vers les chefs religieux de l'assemblée, apportez le Coran, si vous l'avez ici, et déposez-le devant votre maître. Les muphtis obéirent sur un signe de Ben-Gana, et déposèrent le livre saint aux pieds du bey. — Et maintenant, Achmed, pèse mes paroles. Tu as livré ma fille au mépris de tes peuples. Les lois de la justice divine et humaine exigent que tu m'en fasses une éclatante réparation. Que ton sang efface la souillure faite à mon sang. Que ton fils épouse ma fille, et j'oublie.

— O blasphème ! ai-je entendu ! sa fille, une débauchée, inscrite au livre infâme du Mezouar, oserait toucher à la couche d'Ismaïl, le premier-né du premier de tes fidèles, ô Mahomet ! et je ne couperais pas la langue de cet esclave?

— Coupe, si c'est là ton idée ; mais ma langue une fois coupée ne parlera plus.

Achmed considéra quelque temps Turcamore, et secouant la tête d'un air grave et pénétré :

— Chrétien, dit-il, ne me reproche pas la honte d'Annuba, avant de m'avoir dit si les lois du prophète sont demeurées celles du fils que tu m'as

volé. Misérable! un ôtage est un dépôt auquel on ne touche pas, et cependant, je le devine, tu as soufflé sur l'héritier d'un croyant le scandale de ton hérésie. Va, reprends ta fille, et que chacun de nous dévore en silence l'amertume de son cœur.

— Par tous les Coulouglis, Mores, Biscares et autre bétail d'Afrique, répliqua Turcamore, je veux être pendu à l'un de vos chapelets, si je sais en quelle langue Ismaïl marmotte ses prières. Qu'il se lave les mains en commençant par le coude, ou même qu'il ne se lave pas du tout, c'est un point sur lequel je ne me suis pas trop édifié; mais je puis dire qu'au débarquement nous avons eu un petit pourparler avec les Kabyles, et qu'il s'est conduit, pour son début, avec infiniment de grâce et de savoir-vivre. Je t'avais pris un avorton, je te rends un homme. Que veux-tu de plus?

— Un chien n'est pas un homme.

— Eh bien! tu seras toujours à temps d'en faire un âne. Mais concluons vite. Les minutes sont comptées. Voyons, serai-je beau-père du petit bey?

— Tu seras le cadavre impur dont se rassasieront les corbeaux.

— Laisse-là, je te prie, tes fleurs de rhétorique; je t'avertis que le temps presse.

— Oui, car tu n'as plus à vivre que le temps de me demander grâce. Chaous...

— Encore! s'écria le sergent saisi d'une crispation soudaine qui le rendit effrayant à voir; encore!... Tu veux donc qu'au lieu de ton fils ce soit ton sang que je te jette à la figure!

Turcamore portait fréquemment les yeux vers l'une des fenêtres ouvertes par où arrivaient depuis un instant des vociférations et des huées. Il s'en était même insensiblement rapproché, de manière à pouvoir hasarder un coup d'œil rapide dans les cours intérieures du palais. Il se retourna tout à coup vers Achmed :

— Écoute, Sidi-Têtu, c'est à peine s'il en est temps encore. Décide-toi, décide-toi! Le hasard me sert plus que tu ne penses. Ismaïl va mourir.

Puis, comme le bey mâchait son courroux sans répondre :

— Il ne parlera pas! s'écria-t-il encore en frappant du pied, tandis qu'une légère pâleur s'étendait sous le hâle de son front; il ne parlera pas, l'insensé!

Turcamore s'était rapproché d'Achmed, et les

regards de ces deux hommes se confondaient; mais Achmed, aveuglé par le trouble de ses sens, ne sut que retomber sur ses coussins en murmurant : « O Mahomet ! »

Ben-Gana cependant regardait Turcamore avec une attention soutenue. Quelque chose comme un imperceptible sourire plissa ses lèvres, et il se pencha de nouveau vers son gendre. Il lui parla contre l'oreille, et, pour la troisième fois, la prudence du serpent l'emporta sur les colères du tigre. Achmed releva la tête.

— Si le lionceau de Mansoura consent à épouser la fille de ce chrétien, dit-il, que la volonté de Dieu soit faite, et non pas la mienne. Mais je fais du consentement d'Ismaïl une condition expresse et irrévocable.

— Jure cela par la pierre noire du tombeau de Mahomet; jure aussi que tu n'exerceras aucune vengeance sur l'épouse de ton fils, et que tu me laisseras sortir de Constantine, en me donnant une escorte jusqu'à Guelma.

— La pierre noire de Kéabé est un des joyaux du paradis. Elle sera envoyée au dernier jour, a dit le prophète : elle verra, elle parlera, et elle rendra témoignage de ceux qui auront juré par

elle. Par la pierre noire du prophète, je jure de tenir ma promesse, de respecter les jours et la liberté d'Annuba, et de te traiter comme mon hôte.

Pendant que parlait Achmed, Turcamore, blême et défait, penchait en vain l'oreille; il n'entendait plus de clameurs arriver du dehors. Il tressaillit, courut à la fenêtre, et, reculant d'horreur :

— Achmed! Achmed! cria-t-il avec un geste égaré, regarde là-bas, regarde, voilà ton fils!

D'un bond Achmed était à la fenêtre, sur laquelle il s'élança debout, et plongeant les yeux vers le point que lui montrait Turcamore, il poussa un cri si terrible, que toute l'assemblée se leva d'épouvante.

## XIX

Ceci est l'endroit le plus touffu de cette remarquable histoire; et j'aperçois, non sans un secret malaise, que la fantaisie, ce feu follet qui trahit tant d'honnêtes gens, m'a conduit près d'un carrefour d'assez mauvaise mine. Autant que j'en puis juger, à travers les ombres où mon esprit chevauche, nous voilà, lecteur trop confiant, dans un pays que le pied des hommes graves et des créatures prudentes se garde bien de fouler. C'est à peine, çà et là, par les sentiers inextricables, si je découvre la trace légèrement empreinte du talon ailé des poètes, ces célestes voyageurs qui ne se retrouvent jamais mieux que lorsqu'ils sont égarés. Gloire aux poètes! Mais moi je n'ai pas de muse propice qui se plaise à me guider par la main.

L'empire que nous allons traverser a des abîmes

que l'œil ne saurait sonder sans se voiler d'horreur. La main de Dieu s'est retirée de ces retraites profondes. Les lois qui en gouvernent les mystères ne sont plus les lois de l'éternelle nature. Tout n'est là que jeux bizarres, contrastes inexpliqués. La lumière flotte sur des ténèbres qu'elle ne dissipe pas. Les fleurs les plus merveilleuses de couleur et d'encens s'épanouissent sur le penchant de gouffres d'où monte l'haleine infecte des froids génies de la nuit. Il y a des réduits ineffables, perdus au sein des mousses comme des nids de bengalis, qui pourtant se balancent au souffle des vents arides sur des lacs alimentés de larmes. Toute splendeur coudoie une épouvante. Les arbres secouent des fruits empoisonnés de leur chevelure parfumée. Les perles de la rosée se changent, sous le regard qui les admire, en yeux étincelants de larves et de démons. La brise caresse les hautes herbes avec des plaintes lamentables. Le soleil, dépouillé de son cortège d'heures, roule comme une tache de sang sous des cieux sans espoir, et le voile terne des nuits n'a pour étoiles que des prunelles sans paupières qui regardent ceux qui dorment et les font frissonner. La reine de ces lieux funestes s'appelle Démence. Elle va sur les

routes les moins fréquentées de ce monde attendre le rêveur qui s'y aventure et qui s'y laisse attarder. Elle l'emporte pour en faire son époux. Les fiançailles sont célébrées dans des palais enchantés dont les murs de cristal réfléchissent en mille éclairs l'amoureuse flamme des yeux de la fiancée. Le soir vient, et la chambre nuptiale s'ouvre devant la reine, qui sourit à l'époux, et qui appelle ses femmes. Ce sont les pâles Visions, vêtues de leurs robes flottantes taillées dans les brouillards du matin, et les éblouissantes Chimères, couvertes de manteaux de pourpre dérobés, le soir, aux fournaises du couchant. Elles s'approchent de l'époux, elles lui enlèvent, comme autant de vêtements inutiles, chacun de ses sens et chacun de ses souvenirs, elles le dépouillent de son cœur et de son âme, arrachent l'auréole à son front et soufflent sur ses yeux pour éteindre jusqu'à la dernière lueur. Alors, la nuit des noces commence, et c'est une nuit sans aurore.

La sombre déesse venait de se donner une nouvelle proie. C'était ce cœur naïf, cette âme exaltée, ce pauvre pâtre du Finistère, ce Jacques le Triste, qui, à force d'errer dans la douce vallée des rêves, touchait enfin aux demeures des esprits éperdus.

Et voilà comment, ô lecteur, je ne chemine désormais qu'en tremblant à la suite du héros que je me suis choisi. Il ne suffit plus de te présenter mon récit sous les simples parures de la vérité, il faut encore que je mêle à ma trame le fil de la destinée nouvelle de Jacques le Triste, et que ses aventures, tout en les esquissant selon les lois de la réalité, je te les montre du même coup sous les couleurs extravagantes qu'elles prirent dès lors à ses yeux.

Nous avons laissé Jacques le Triste lié par le travers sur une cavale à Lackdar. Ce coursier était de ceux dont les mères sont fécondées par le vent du désert. Il alla toute la nuit, franchissant des gorges profondes, gravissant des rochers à pic, penché sur les ravins, passant et repassant les sinuosités d'un torrent dont son poitrail coupait fièrement les ondes, et affrontant des fourrés de chênes verts qui n'avaient d'autre clarté que la prunelle mouvante des bêtes fauves. Jacques sentait à tout moment les ailes glacées de la mort effleurer son visage. Le délire s'accroupissait sur son âme, et des illusions décevantes lui montraient tour à tour Coquerette et la sultane des fleurs, tendant l'une et l'autre vers lui leurs bras

et leurs sourires, ou bien se précipitant sous le cheval, qui de son sabot dispersait leur image en mille pétillantes étincelles. Mais, ce qui frappait Jacques de terreur, c'était de regarder en avant, sur la route, et d'y voir courir et gambader le reflet d'une lumière qui semblait briller derrière lui. Redressant la tête avec effort, il reconnut qu'elle provenait, en effet, des yeux du nain, lesquels tournoyaient dans leur orbite et jetaient des gerbes de feu comme un soleil d'artifice. En même temps, le souffle de cet abominable gnôme lui entrait par les oreilles en tourbillons qui se heurtaient contre son crâne et en ébranlaient les parois. Alors il essaya de se soustraire à cette double horreur et de reprendre sa première attitude; mais une force surnaturelle l'avait, à son insu, cloué face à face avec Haoualeïl. Il fallut qu'il demeurât le regard dressé contre ces deux orbes étincelants d'où partirent bientôt des fusées qui traversèrent les yeux de Jacques, et se logèrent comme des flèches allumées dans son cerveau. La douleur qu'il en éprouva lui arracha un cri, auquel répondit aussitôt le rire éclatant du nain. Ce rire alla réveiller tous les échos de la vallée, qui s'agitèrent et gémirent, de façon que Jacques

crut entendre des légions de lutins le poursuivre de leurs huées, ou s'appeler d'une grotte à l'autre des montagnes pour le voir passer avec son ravisseur.

Cependant la cavale ne ralentissait point sa vitesse. L'aube blanchit l'horizon, les herbes secouèrent leurs panaches humides aux premières brises du jour, la rosée se répandit sur la terre, sans que cette monture, faite de flamme et d'acier, songeât même à humer l'invisible pluie de l'aurore. Mais, bien qu'elle cheminât au couchant, son vol toutefois n'était pas assez rapide pour devancer le soleil. L'astre monta dans les cieux, et versa bientôt des torrents plus rouges que le platine en fusion. Jacques, sous ces douches de feu, sentit se fondre et se calciner sa pensée. Sa bouche aride aspirait la poussière que les pieds du cheval soulevaient en nuages mortels autour d'eux. Ses paupières, tuméfiées par le soleil, ne s'abaissaient plus sur ses prunelles. Il avait les yeux ouverts, mais voilés d'un rideau de flammes au sein desquelles Haoualeïl, qui semblait les attiser, lui apparaissait noir et difforme comme ces salamandres qui rampent dans les fournaises ; et si de temps à autre l'air, fouetté par la cavale, disper-

sait ces tourbillons magiques, il voyait au loin, roulant en vagues confuses, les arbres entremêlés aux collines, les cieux enchevêtrés aux plaines, chaos ressuscité pour lui seul, d'un monde où son intelligence n'avait plus d'asile...

Tel était Jacques lorsque le cheval s'arrêta court devant une porte basse et cintrée que gardaient deux cavaliers mores, le cimeterre à la main. On détacha le prisonnier, on le fit entrer dans une cour assez vaste, et on l'assit à terre contre le tronc d'un palmier. Le nain avait disparu; mais, en revanche, des nuées d'Arabes s'abattaient de tous côtés à l'entour de Jacques, et croassaient des torrents d'injures qu'ils accompagnaient de battements de mains frénétiques. Cependant on lui frotta la figure avec une éponge imbibée de krall, sorte de vinaigre violent qu'on lui fit aussi respirer. Cette opération raffermit sa vue, sinon ses esprits, et aussitôt, comme par enchantement, la sultane des fleurs lui apparut, mais couverte d'un long habit de deuil. D'un signe elle fit retirer la foule, et s'étant assise aux côtés de Jacques, elle le regarda longtemps en silence, et lui dit : — Tu vas mourir.

Mais il ne parut pas avoir compris. Il leva vers

elle ses bras endoloris, avec un air radieux de délivrance, et il y eut dans tous ses traits une telle empreinte de douceur et d'amour, qu'Annuba ne put se défendre d'en tressaillir.

— Comment t'appelle-t-on chez les Franks? lui demanda-t-elle tout à coup d'une voix brève et dure.

— Jacques le Triste, répondit-il machinalement, sans cesser de contempler Annuba avec une naïve allégresse.

— Le Triste! répéta la courtisane en remarquant la mélancolique beauté des traits de Jacques.

Elle reprit après une courte pause :

— Il y a ici, dans cette maison maudite, un chef puissant que servent cinq cents esclaves, et dont le sourcil commande aux cent tribus campées depuis la lisière du désert jusqu'aux monts où le soleil décline. Ce lion que j'abhorre m'a donné ta tête, et je viens la prendre. Il s'appelle Achmed, et toi Ismaïl-el-Massaoud, ce qui signifie Ismaïl l'Heureux; car tu es son fils. Ismaïl, fils d'Achmed, prépare-toi donc à mourir.

Mais Jacques, les yeux soulevés vers elle, se mit à sourire, tandis que tous les éclairs d'une extase

divine resplendissaient sur sa figure. Annuba se pencha plus près de lui.

— Ne comprends-tu pas la langue des Franks ? répéta-t-elle. Je te dis que tu es Ismaïl, fils d'Achmed. Mon père t'a ramené de France pour t'échanger contre moi. Mais qu'importe? une fille du Mezouar n'est la fille de personne, et l'otage est inutile puisque la fille est perdue. L'otage mourra donc pour réjouir Annuba. L'enfant tombera sous le yatagan du père. Regarde, les bourreaux attendent; ce sont les bourreaux commandés par Achmed. Va, je ne crains rien; tu ne parles pas la langue de Mahomet, et tu ne pourras pas dire au chaous : Je suis l'enfant de votre maître. Encore une fois, tu vas mourir.

A ces mots, Jacques joignit les mains avec une grâce touchante, et de cette voix monotone qui devient si triste dans la bouche des insensés :

— Douce apparition de mes rêves, dit-il, toi que je suis venu chercher du fond de ma Bretagne, pour te saluer et t'aimer, que t'ai-je fait, dis-moi, pour que tu veuilles ma mort?

— N'est-ce pas assez que tu sois le lionceau de Mansoura, repartit la sultane, émue cependant d'un trouble qu'elle cherchait en vain à cacher;

mais tu es le plus mauvais génie de mes ténèbres, et voici ce que tu m'as fait : Tu as massacré le seul fils des hommes que j'aie jamais aimé. Voleur et sacrilège, tu as dépouillé son cadavre pour emporter sous ta tente de misérables pierreries, et, tout couvert du sang qui était le sang de mon âme, tu t'es réjoui, en ma présence, d'avoir éteint la vie qui était ma vie. Voilà pourquoi tu vas mourir.

C'était un singulier contraste que celui de cette beauté sauvage et passionnée d'Annuba, qu'enflammait le désordre d'un courroux superbe, en face de cette pauvre créature, frappée dans sa raison, mais qui en retenait les dernières lueurs pour admirer encore celle qui lui parlait de mourir. Jacques baissa cependant la tête et parut chercher au fond de ses souvenirs. Tout à coup relevant les yeux vers Annuba, et avec un vague sourire : — La mer, dit-il, était grosse et le ciel obscur. La voix de Jacques ne perçait plus le bruit de la tourmente, et l'officier se noya sans que Jacques parvînt à le sauver. Oui... c'est bien cela... Nuit de miracle et d'horreur ! C'est de cette heure que vous demeurâtes devant moi. Et vous me parûtes comme un ange de lumière qui me montrait des cieux bien-aimés... Depuis ce temps,

j'ai sans cesse suivi la trace de vos pas. Vous êtes mon songe adoré... Oh ! ne me faites pas mourir. On dit que la mort c'est le réveil.

Annuba sentit son cœur se serrer. Elle lui prit les mains, et, pour la première fois, elle aperçut l'égarement de ses yeux. Le jeune Breton, qui souriait toujours d'un air charmé, porta la main d'Annuba contre ses lèvres.

— Tu m'aimes donc ? lui demanda-t-elle à voix basse.

— Oh ! oui, je t'aime, répondit Jacques dans tout l'abandon de son cœur.

— Mais, reprit-elle encore, l'amour est une divinité qui a deux visages. Sur le front de l'un siège la honte, sur le front de l'autre rayonne la chasteté. Moi, je ne suis qu'une fille abjecte que l'amour, hélas ! ne regarde jamais que d'un œil impur qui fait rougir. Est-ce ainsi que tu me regardes ?

Jacques allait répondre, lorsque deux Coulouglis s'approchèrent et interrompirent l'entretien. Ils entraînèrent Annuba dans une autre partie du palais. Mais Jacques et la sultane eurent le temps d'échanger un cri et un regard où leurs âmes se confondirent.

A peine les Arabes furent-ils débarrassés de l'obsession craintive qu'Annuba ne manquait jamais d'exercer sur eux par sa présence, qu'ils commencèrent à pousser des clameurs d'hyène et prirent des pierres et de la boue pour les jeter au prisonnier. Les bourreaux, par une attention délicate envers les sujets d'Achmed, ne se pressèrent pas de lever leur yatagan fatal, et donnèrent galamment aux Arabes tout le temps nécessaire pour faire subir à leur victime une torture préparatoire. Jacques fut donc saisi par vingt bras à la fois et traîné le long de la cour au bruit d'un concert d'injures et de malédictions. En vain cherchait-il à se défendre. Chaque fois qu'il se relevait, un coup de bâton le renversait de plus belle sous les pieds qui le meurtrissaient. Jacques rugissait de rage. Le soleil africain qui courait aussi dans ses veines jaillissait de ses yeux en éclairs de sang. Il fait un effort terrible, se relève et, armé d'un bâton qu'il a saisi dans la mêlée, il s'accule à un des angles de la cour, comme un lionceau traqué par des chacals. Son bâton, dirigé par une main instruite aux querelles bretonnes, trace autour de sa tête une ombre insaisissable, et les plus hardis tombent assommés à ses pieds. Un

coup de feu partit même sans l'atteindre. On eût dit qu'il avait renvoyé la balle du bout de son bâton. Cela dura jusqu'à ce que les chaous accourussent avec une corde à nœud coulant, ce *hhebel* fatal auquel Jacques avait dû de laisser les premiers lambeaux de sa raison sur les rochers de Guelma. Il pâlit à cette vue, et au bout d'une seconde, il était à genoux, les mains liées derrière le dos. Le yatagan se leva.

Alors, au milieu du profond silence qui s'était fait tout à coup, un cri traversa les airs. Ce cri, qui n'avait rien d'humain, paralysa jusqu'au bras des bourreaux. Tous les yeux se levèrent, et l'on vit, presque debout sur une des fenêtres du palais, le bey de Constantine, défiguré de colère. La foule entière s'abattit à genoux.

## XX

Jacques le Triste, débarrassé de ses liens, aperçut bientôt un nombreux cortège s'avancer vers lui. C'étaient vingt officiers du bey, suivis de vingt Coulouglis. Quand ils furent près de Jacques, ils se prosternèrent, et, l'ayant ensuite placé au milieu d'eux, ils rentrèrent d'un pas lent dans l'intérieur du palais. Une haie d'esclaves et de soldats, le front dans la poussière, se tenait sur le passage de Jacques le Triste, et de minute en minute le canon tonnait sur la plate-forme du palais, tandis que toutes les bouches criaient : Louange soit à Dieu ! voici le précieux Ismaïl, le lionceau de Mansoura !

Jacques traversa des galeries immenses, étincelantes d'armes, d'étendards, et il promenait des yeux allumés d'un vague délire sur ce rêve, rêve

d'or entrevu sur les plages du Finistère, et qui se dressait devant lui dans toute sa pompe enchantée. Des galeries, on le conduisit dans des jardins où la rose et le jasmin mariaient leurs senteurs à la tulipe sauvage, orgueil des campagnes africaines, qui joint le parfum des lis à l'or éclatant de son calice. Il foula d'épais gazons que la main des fées avait émaillés de cette fleur précieuse qui ressemble à un saphir enchâssé dans une verte émeraude. Les palmiers se courbaient sur sa tête avec les pampres noués aux orangers en fleur, et semblaient vouloir saluer aussi sa venue. Enfin, on le fit entrer dans un pavillon bâti de marbre et de porphyre, au centre duquel dormait, dans un grand bassin de jaspe, une eau plus limpide que les diamants de Visapour. Là, des Arabes de Sennar le dépouillèrent de ses vêtements et le plongèrent à plusieurs reprises dans l'onde parfumée ; après quoi Jacques sentit une vapeur bienfaisante distendre et assouplir ses membres, tandis que les esclaves massaient son corps et bassinaient les plaies légères, traces de la lutte qu'il venait de soutenir. Ensuite ils l'étendirent sur un lit de repos, où s'éparpillait en rosée l'essence de la rose et du benjoin.

Cependant on allait procéder à sa toilette, lorsqu'un vieillard parut à l'entrée du kiosque, tenant une feuille de parchemin où brillait aux quatre coins le cachet en cire rouge, poudrée d'or, du bey de Constantine. Ce vieillard se prosterna devant Jacques, et lui tint un long discours en langue arabe. Après quoi, tendant ce parchemin, qui paraissait jauni par le temps, à l'un des kateb ou secrétaires qui l'accompagnaient, il commença de visiter Jacques le Triste sur tous les membres et notamment sur la poitrine avec le soin le plus scrupuleux. Et à mesure qu'il découvrait l'une des cicatrices assez répétées qui couvraient le corps de Jacques, le vieillard poussait un cri de joie et se tournait vers le kateb, qui lisait alors quelques-unes des lignes tracées sur le parchemin. Toutes les cicatrices ainsi comptées et vérifiées, le vieillard se prosterna de nouveau et demeura dans cette posture jusqu'à ce que Jacques eût l'idée de lui tendre la main pour le relever. Alors il se retira, suivi de ses kateb, en criant : *Alhamdo-lillâhi*, ce qui signifie : Louange soit au Dieu vivant !

Quand il fut sorti, les esclaves revêtirent Jacques du haïck filé du lin le plus délicat de la

Mitidja et de deux burnous, le premier blanc, tissu des laines de l'Atlas, et le second noir en poil de chameau, tout bigarré de couleurs brillantes et orné de glands en or massif. On lui ceignit un yatagan dont le fourreau était en velours rouge et le manche incrusté d'émeraudes et de turquoises. Sa toilette achevée, le même cortège qui l'avait accompagné revint le prendre pour le conduire auprès d'Achmed ; et tandis que Jacques le Triste s'avançait, le canon du palais, auquel répondaient toutes les batteries de la citadelle, ne cessait d'annoncer aux cent tribus d'Achmed le retour inespéré de son fils, le lionceau de Mansoura.

Enfin Jacques le Triste parut.

Un murmure de surprise et d'admiration accueillit à son entrée le pâtre du Finistère qui, du reste, portait sur sa figure ce calme serein, cet air de douce assurance qu'affectent quelquefois les esprits malades, lorsqu'on les laisse marcher à l'aise dans leur rêve ou dans leur fantaisie. Tout le monde admira l'air de majesté naturelle répandue dans sa démarche, et les vieillards, dont les souvenirs remontaient au temps de la jeunesse d'Achmed, demeurèrent frappés de la merveil-

leuse ressemblance du fils avec le père. C'était le bey à l'âge de vingt ans, mais plus frêle et plus pâle. Ils remarquèrent surtout dans le regard de Jacques le Triste une fixité bizarre dont les yeux d'Achmed ne donnaient aucunement l'idée, car ceux-ci étaient aussi vifs et étincelants que ceux de son fils étaient immobiles et profonds.

Achmed avait à sa droite le vieux Ben-Gana, grand scheick du désert, et à sa gauche le kaït de la ville, l'aga et l'un des saints marabouts de la province. Plus en arrière et debout, se tenait un homme aux vêtements grossiers, à l'œil impassible : c'était le sergent Turcamore.

Lorsque Jacques le Triste fut arrivé près d'Achmed, celui-ci se souleva sur ses coussins, demeura quelques minutes à le considérer avec un indéfinissable sentiment d'orgueil. Puis il se leva tout à fait, et étendit ses deux mains sur le front de Jacques. L'assemblée se prosterna.

— Ismaïl-el-Massaoud-ben-Achmed, dit le bey, d'une voix vibrante, je bénis chaque trace de tes pas tournée vers ma demeure, et je dis : Le Seigneur est grand, puisqu'il m'a ôté mon fils, et le Seigneur est grand, puisqu'il me l'a rendu. Ismaïl,

sois le premier dans mon cœur, comme tu es le premier-né dans ma maison.

Le grand scheick se leva à son tour et étendit aussi la main sur le front de Jacques :

— Ismaïl-el-Massaoud-ben-Achmed, dit-il, j'ai donné le jour à la femme qui t'a enfanté, et cette femme est morte sans revoir le nourrisson de ses mamelles, pleurant comme Rachel qui ne voulait pas être consolée. Mais je suis vieux et lui porterai bientôt la bonne nouvelle de ton retour. Sois béni, premier-né de mon gendre, Ismaïl-el-Massaoud.

Jacques le Triste regarda ce vieillard à barbe blanche et porta brusquement la main à son front en poussant un cri. Puis, se retournant, il parut contempler avec stupeur et la foule à genoux, et ces murailles rehaussées de marbres et de panoplies, et ces galeries profondes où la lumière se jouait à l'acier des armes que brandissaient les guerriers, enfin Achmed lui-même, et toute cette pompe dont les reflets effacés se jouaient jadis dans ses visions de pâtre. Ses yeux brillèrent aussitôt d'un éclat extraordinaire, et ses lèvres s'agitèrent au passage de paroles qui ne rendirent d'abord aucun son. Mais enfin, levant les bras au ciel avec un enthou-

siasme égaré, il proféra tout à coup ce cri révélateur de sa glorieuse origine : « *Allah! Allah! Bismillah!* »

A ce miracle, la salle, les galeries, les escaliers, les cours, le palais tout entier trembla sous les acclamations de la multitude. Le canon porta la nouvelle triomphante aux batteries du fort, qui la propagèrent d'écho en écho jusque dans les gorges les plus reculées des montagnes.

Mais Jacques le Triste était tombé sans connaissance aux pieds d'Achmed.

## XXI

Il revint à lui, couché sur un lit magnifique, à l'ombre d'une tenture de soie. Le lit avait été amené sur une terrasse du palais qui dominait les jardins, afin que le malade eût de l'air et respirât des parfums. La vue s'étendait au loin du côté des cultures d'El-Hamma, où l'on apercevait le Rummel, libre enfin des rochers qui l'encaissent, s'ébattre sur la verdure et livrer aux derniers rayons du soleil la surface changeante de ses eaux. Deux *thalebs* ou médecins se tenaient de chaque côté de Jacques, épiant avec anxiété ses mouvements, et, au bout de la terrasse, vers une porte qui conduisait dans l'intérieur du palais, on voyait étinceler les armes nues des réguliers de la garde.

Jacques, les yeux à demi clos, promenait nonchalamment sa vue sur les splendeurs tranquilles

du couchant. Une vague odeur de roses et d'orangers flottait dans l'atmosphère; les mille murmures du soir montaient en onde mouvante et s'éparpillaient confusément dans les airs. Les horizons décroissaient avec une harmonie de teintes et de contours qui les confondaient en des perspectives charmantes, et pour dernier trait au paysage, on voyait, sur la route qui mène au désert, passer une caravane qui déroulait ses replis, glissait sur la croupe des collines, ou se perdait dans un creux de la vallée, pour reparaître plus loin presque suspendue aux flancs de la montagne. On pouvait même saisir, tant l'air était calme et la plaine sommeillante, les notes fortement accentuées de la chanson des chameliers, musique étrange, poème inconnu, dont le son, familier à l'oreille du dromadaire, règle sa marche, et la ralentit ou l'excite au gré du conducteur.

Jacques suivit des yeux la caravane jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un point blanchissant à l'horizon, et alors il s'aperçut que ses joues étaient inondées de larmes. Cette circonstance, légère en apparence, suffit néanmoins pour évoquer devant ses yeux toutes les apparitions funestes ou délicieuses qui berçaient ses rêves et endormaient sa

raison. Le jeu des ombres qu'épanchait le soir lui enfanta des visions nouvelles. D'abord, ce fut une forme blanche et vaporeuse dont le souffle insensible de la brise suffisait pour agiter les voiles. Il la vit sortir d'un buisson de roses et glisser dans les jardins suivie d'un autre spectre, petite masse noirâtre, dont on ne devinait par les jambes, mais dont on apercevait les prunelles ainsi que deux vers luisants dans les herbes. Le fantôme blanc leva les bras vers Jacques en le montrant à son compagnon, lequel poussa un ricanement sourd qui pénétra dans l'air comme la huée d'un oiseau de nuit. Jacques frissonna. Il lui sembla reconnaître, à ce cri funèbre, le lutin qui l'emportait, la nuit précédente, sur un cheval-fée, le long des vallées de la mort. Mais, tout à coup, l'autre image lui parut resplendissante de lumière, et son cœur se raffermit par enchantement. Il pensa qu'il voyait là son bon et son mauvais génie, tous deux à sa recherche, celui-ci pour le perdre, celui-là pour le sauver. Et comme l'amour est un prisme au travers duquel l'âme ne voit de bon que ce qui est beau, et rien de beau que ce qu'elle aime, Jacques confondit facilement son ange gardien avec la sultane des fleurs, dont il prononça le nom en éten-

dant les bras vers le lumineux fantôme. Mais la vision disparut, et aussitôt une voix chanta tout près de lui ces paroles en bas-breton :

Elle attirait les gars,
Les plus beaux gars d'Olonne,
Au feu de ses regards,
Au feu de ses regards.

Jacques se souleva de son lit en frémissant. — Coquerette, murmura-t-il, pourquoi chasser ainsi de mes yeux la douce image de mon salut ? » Mais la voix continua :

Mélior les emportait,
Et la marée d'automne
Pâles les rapportait,
Pâles les rapportait.

— Non, non, te dis-je, interrompit encore Jacques en pressant son front dans ses mains convulsives, non, ce n'est pas Mélior celle qui m'attire à elle ! Tais-toi ! Coquerette, tais-toi ! Mais la voix chanta toujours :

Les gas en déconfort
N'avaient trouvé personne,
Personne que la Mort.

. . . . . . . . .

Jacques à ce dernier mot poussa une exclama-

tion si déchirante, que la voix se tut sans achever la ritournelle du couplet, et tout rentra dans un profond silence. Les médecins, persuadés que les esprits funestes tourmentaient leur malade, lui mirent au cou une amulette de drap rouge, découpée en forme de main ouverte, conjuration efficace contre ces sortes d'accidents.

Cependant, au bout de quelques minutes, un bruit se fit entendre du côté de la petite porte où se tenaient les réguliers de la garde. Aussitôt ceux-ci se rangèrent, et Achmed lui-même parut accompagné de son inséparable Ben-Gana et du sergent Turcamore. Celui-ci conduisait par la main une femme voilée, à côté de laquelle marchait un Arabe vêtu de noir.

Hadji-Achmed s'approcha du sofa où reposait Jacques le Triste, et fit signe aux médecins qui disparurent. Alors il prit Jacques par la main, et le tira doucement à lui pour le faire lever. Lorsque Jacques fut debout, il le serra dans ses bras, et le conduisit au-devant de la femme voilée qui s'avançait avec le sergent Turcamore. Ils marchèrent de cette façon jusqu'à un pas de distance, et l'Arabe vêtu de noir, ainsi que Ben-Gana, s'étant aussi rapprochés, ils se trouvèrent bientôt

tous vis-à-vis les uns des autres, formant comme les quatre côtés d'un rectangle. Au fond de la terrasse se tenaient, outre les gardes, une foule d'esclaves armés de torches faites d'encens résineux. Cependant, l'homme noir, qui portait un livre sous le bras, l'ouvrit et en lut quelques passages. C'était un cadi.

Quand il eut cessé de lire, Achmed, qui tenait toujours la main de Jacques, prit la parole : — Il faut, dit-il, que les conditions jurées soient fidèlement observées. Que cette femme se découvre !

Turcamore enleva le voile qui cachait Annuba, et la sultane des fleurs parut aux yeux de Jacques, belle au delà de toute idée, et splendidement vêtue de gazes d'or taillées à la mode turque. Les sombres vapeurs qui planaient sur l'esprit de Jacques se dispersèrent aux rayons de ce soleil de beauté.

— Annuba, continua Achmed, voici l'homme dont ce matin tu me demandais la tête. Le veux-tu prendre pour époux ?

Elle leva sur Jacques des yeux remplis de larmes, et d'une voix faible mais ferme : — Je prendrai pour époux, dit-elle, celui qui se nomme Jacques le Triste chez les Franks, et Ismaïl chez

les enfants de Mahomet. Que je meure si je manque à ma foi d'épouse !

Ben-Gana fit un mouvement imperceptible, mais le bey étendit aussitôt la main. Et toi, Ismaïl, continua-t-il, toi, l'enfant de mes entrailles et l'héritier de mes cent tribus, toi, qu'une inspiration du prophète a ramené publiquement à la foi de tes pères, toi, qu'on nomme *l'Heureux*, et qui seras la joie de ma vieillesse, consens-tu à prendre pour épouse une fille infâme, inscrite au livre des débauchées, plus vile que la fange de tes pieds, plus méprisable que la fiente des chameaux. Ismaïl, voici cette femme.

Le cadi qui servait d'interprète traduisit à Jacques les paroles d'Achmed. Annuba était devenue très pâle, et Turcamore roulait sous sa moustache des imprécations qui grondaient comme un torrent lointain.

Quand le cadi eut cessé de parler, Jacques regarda tour à tour Achmed et la sultane des fleurs. Il sourit d'abord avec une sorte d'orgueilleux dédain, puis, arrêtant sur Annuba des yeux remplis d'amour : — Il y avait, dit-il, un simple et pauvre pasteur sur les froids rivages de l'Océan, et ce pasteur voyait dans ses rêves une terre de

lumière et de promission. Alors un ange adorable lui apparut qui conduisit l'exilé sous le toit d'allégresse, comme l'étoile qui mena jadis les rois bergers vers la crèche divine. Étoile de mon chemin, je vous adore.

Le cadi répéta lentement ces paroles, et après un court silence, Jacques le Triste continua :

— Étoile que je bénis, dit-il, rayonnez toujours sur ma vie, car je sens que, privé de votre lumière, je retomberais dans les ténèbres. O sultane, vous qui régnez sur les fleurs, soyez mon épouse, et régnez aussi sur mon amour, qui est une fleur de mon âme.

Lorsque le cadi eut achevé de transmettre au bey les paroles de Jacques, il se fit un nouveau silence. Pas un tressaillement n'agita ces six personnes. Ben-Gana, dans son immobilité sombre, ressemblait à un bloc des Propylées de Thèbes, exhumé de son tombeau de sable par un caprice du semoun.

— Que mon fils et cette femme, dit enfin le bey, échangent entre eux l'anneau des fiançailles. Ismaïl et Annuba, je vous unis !

Jacques comprit au mouvement de la sultane de quoi il s'agissait, et vit qu'il portait au doigt

un anneau constellé de rubis d'un précieux travail. Il l'ôta et prit la main de sa fiancée. Cette main était froide et frémissante comme un marbre sourdement animé. Les anneaux s'échangèrent; celui que Jacques reçut était en argent grossièrement ciselé.

Cependant les Coulouglis ainsi que les esclaves s'étaient approchés peu à peu, et enveloppaient les six acteurs de cette scène d'une ceinture de torches et de yatagans, circonstance qui parut déplaire à Turcamore, car il roulait déjà des yeux farouches, lorsque ayant rencontré le regard de pierre de Ben-Gana, il demeura cloué sous ses prunelles immobiles. Alors il songea qu'il était sans armes, et il eut peur. Depuis le matin déjà, une sorte de stupeur s'était appesantie sur les sens de Turcamore. Le succès de sa témérité l'avait surpris d'abord et lui parut bientôt si extraordinaire, qu'il en fut effrayé. Aussi était-il devenu taciturne et sombre, attendant la fin de l'aventure avec un secret malaise.

Tout à coup Ben-Gana prit la parole et dit :

— Les serments prononcés par Achmed sur le Coran et par la pierre noire du Keabé ont eu leur juste accomplissement. Un fidèle ne manque

jamais à la chose jurée. Mais Ben-Gana, le grand scheick du désert, n'a point étendu sa main sur le livre sacré. Il est libre. Or, voici le cadeau de noces que je fais à l'épouse d'Ismaïl.

Et d'un mouvement plus rapide que la pensée, il plongea son poignard jusqu'à la garde dans le sein d'Annuba, qui tomba morte à ses pieds.

Turcamore poussa un rugissement de tigre et se précipita sur Ben-Gana. Mais on le saisit, et levant les yeux, il vit vingt cangiars suspendus sur sa tête. Il avait perdu la partie. — *Kaïfer* (maudit) ! s'écria le bey d'une voix retentissante, le Dieu de Mahomet sait punir, mais tu es mon hôte, ne crains rien ! Mes cavaliers vont te conduire sauf jusqu'à Guelma. Esclaves, emmenez cet homme, et que la trace de ses pieds ne se tourne plus vers Constantine !

On entraîna Turcamore hors du palais, où l'attendait l'escorte. Mais, comme il traversait une des sombres galeries qui longeaient les cours, un petit être hideux jaillit tout à coup du sol, et lui glissa ces mots :

— Pars, et sois en paix, le *Vent de la nuit* fera fleurir la vengeance et t'en enverra les parfums.

## XXII

Jacques le Triste ne paraissait plus voir ni entendre. Ses traits étaient dans une immobilité de mort, ainsi que ses yeux. Une pâleur mate, en s'épanchant sur sa face, l'avait pétrifiée. Mais ce qui effrayait surtout les assistants, c'est que ses membres n'obéissaient plus aux lois ordinaires. Ils semblaient ne plus avoir de muscles ni de ligaments. Ils étaient inertes et passifs. Lorsqu'on les faisait mouvoir, quelque bizarre que fût l'attitude où on les mettait, ils y demeuraient. On les eût dit figés. Les médecins conseillèrent de piquer légèrement la peau de Jacques avec la pointe d'un poignard, mais Jacques ne poussa aucun cri. Cependant, il respirait. Alors les médecins furent si effrayés qu'ils prirent la fuite.

Cependant le bey se roulait sur le sol en dé-

chirant ses vêtements. Il éleva la voix contre Ben-Gana, lui reprochant ses perfides conseils et son action barbare. Mais le grand scheick du désert ne répondit qu'en faisant d'une voix lente le dénombrement de ses hommes de guerre et l'addition des tributs, tant en argent qu'en nature, qu'il payait annuellement au beylick. Ce discours parut calmer les nerfs agités du bey, qui se renferma dans une sombre douleur. Après quoi, Ben-Gana, qui avait réfléchi profondément sur l'état du *fils de sa fille*, parla d'une compagnie d'hamdouchas dont un esclave venait justement de lui apprendre l'arrivée à Constantine. Il faut savoir que les santons et les hamdouchas sont renommés dans toute l'Afrique pour leurs cures merveilleuses. On leur confie volontiers tous les cas désespérés dont les thaleb et les hamké ne veulent plus. Mais une difficulté se présentait. Annuba passait, dans l'opinion générale, pour exercer une sorte d'autorité suprême sur tous les sorciers de l'Afrique, et il était à craindre que ceux-ci, venant à découvrir sa mort, ne s'en vengeassent par quelque maléfice sur la personne d'Ismaïl.

— Qu'à cela ne tienne, dit Achmed, faites publier

sur-le-champ dans tout le palais que quatre hamdouchas passeront la nuit auprès de mon fils, et que je rends, jusqu'au dernier de mes serviteurs, tout le monde ici responsable sur sa tête du moindre mal qu'il en pourrait résulter. Soyez en paix. Personne ne sera dès lors assez peu jaloux de sa vie pour informer les hamdouchas de la mort de cette créature maudite.

En conséquence, quatre *hamdouchas* furent amenés dans la chambre principale du harem, où l'on fit transporter Jacques, qu'on étendit sur des matelas recouverts de peaux de lions. On s'assura que les sorciers n'avaient sur eux aucune arme, ni substance malfaisante; après quoi tout le monde se retira, à l'exception de deux réguliers de la garde, qui demeurèrent en dehors de l'appartement avec ordre de n'en laisser sortir personne.

Lorsque les sorciers se virent seuls en présence de cette créature immobile, dont les yeux ouverts n'avaient plus de regard, ils commencèrent à trembler de tous leurs membres, et se jetèrent le visage contre terre, marmottant des oraisons à leurs dieux inconnus. Ces malheureux, qui étaient des nègres presque sauvages, ne devaient leur audace, dans le cours ordinaire des choses, qu'à

la certitude souvent acquise par eux de l'impuissance des morts et de la superstition des vivants. Mais c'était la première fois qu'ils avaient affaire à un être fantastique qui ne paraissait ni mort, ni vivant, et dont le regard les poursuivait aux quatre angles de l'appartement d'un rayon terne qui se mouvait tout seul, sans le secours des prunelles. Leur terreur s'accrut bientôt du silence qui s'appesantit sur le palais; il n'y eut pas jusqu'à la marche lourde et monotone des sentinelles du corridor qui ne contribuât à faire dresser peu à peu leurs cheveux, et à rider leur face sous un frisson humide.

Ils en étaient là de leur veillée, lorsqu'un bruit, léger comme le soupir d'une ombre, sortit de dessous les dalles où les quatre nègres étaient agenouillés. Ils bondirent de surprise, et écoutèrent. Au bout d'un instant, le bruit se renouvela.

Le sol de la chambre était carrelé de marbre, divisé en dalles noires et blanches. L'une de ces dalles fixa bientôt l'attention des jongleurs qui virent avec épouvante qu'elle s'ébranlait. Peu à peu elle se souleva, puis s'abaissa pour céder de nouveau et se dresser enfin tout à fait. A cette vue ils tombèrent écrasés d'horreur.

Lorsqu'ils se risquèrent à relever la tête, ils virent devant eux un être bizarre, haut de six à sept palmes, noir comme la nuit et vêtu de rouge. Il avait auprès de lui une jeune femme, pâle et belle, simplement couverte d'une robe et d'un burnous blancs.

A la vue du nain, les hamdouchas poussèrent une sourde exclamation, et comme ils étaient à genoux, ils s'approchèrent de lui en rampant et baisèrent le bas de son manteau.

— Heureux, dirent-ils, les enfants d'Angola que le *Vent de la nuit* vient visiter. Le maître a-t-il quelque chose à nous ordonner ?

— Annuba est morte, répondit simplement Haoualeïl.

Les hamdouchas se levèrent avec rapidité, les yeux enflammés, les mains dressées vers le ciel. Il se fit un instant de silence, durant lequel on entendit les sanglots de la jeune fille qui était allée s'asseoir sur le lit où reposait Jacques le Triste. L'un des hamdouchas dit enfin :

— Le sang d'Annuba crie-t-il contre un meurtrier ?

— Il crie contre l'homme que vous voyez étendu là, répondit le nain avec un mouvement de haine

indicible, car elle est morte pour l'avoir aimé.

Puis allant à Coquerette, il la regarda d'un œil sombre, et continua dans la langue des Francks :

—Annuba est ensevelie dans le cœur d'Haoualeïl, mais avant que le chef des *hamdouchas* retourne avec ses frères au pays d'Angola, il faut qu'il fasse d'autres funérailles à la sultane des fleurs.

Quelque imparfaitement qu'il se servît de l'idiome des chrétiens, il mit néanmoins un tel accent à ses paroles, que Coquerette, animée d'une terreur confuse, se rapprocha de Jacques, dont elle entoura la tête de ses bras.

— Haoualeïl, dit-elle, je ne te comprends pas. Tu m'as introduite dans les jardins du palais, jurant ta foi que tu me conduirais auprès de Jacques et que tu me montrerais le chemin pour l'emporter d'ici. Eh bien ! ne perdons pas de temps. Les heures de la nuit ne tarderont pas à s'enfuir. Hélas ! ajouta-t-elle en fixant sur Jacques des yeux éplorés, que la sainte Vierge des Douleurs jette sur nous un regard de grâce et nous guide jusqu'aux grèves bien-aimées où Jacques le Triste doit retrouver sa raison. O Marie ! réveillez-le de son affreux sommeil.

Le nain répondit :

— La ruse est sœur de la vengeance, et le *Vent de la nuit* est subtil comme son nom l'indique. Le père a été emmené à Guelma, et je lui ai promis que l'ombre de sa fille serait apaisée avant le retour du soleil. Je ne veux pas que le père dise : Haoualeïl a menti, c'est un lâche dont la bouche a une langue de femme et dont la main n'a pas de poignard. Or, je t'ai amenée ici, fille des Franks, pour que tu sois mon témoignage. Si je t'ai juré que tu emporterais de ces lieux le fils d'Achmed, je ne t'ai pas promis que tu l'emporterais vivant. Ainsi donc, tu retourneras avec l'aurore dire au père qui pleure : « Sèche tes larmes, Ismaïl n'est plus ; le sang a coulé sur le sang. »

Disant ces mots, Haoualeïl tira de sa ceinture un poignard large et recourbé.

— Démon ! s'écria Coquerette en se précipitant sur le corps de son bien-aimé, tu n'arriveras à ce cœur qu'en m'égorgeant. Puis, comme elle appuyait sa main sur le cœur à peine vivant de Jacques : — Haoualeïl... laisse-moi cette pauvre créature... Ne vois-tu pas qu'elle n'est déjà plus qu'un cadavre ?

— Il dort, dit le nain.

— Oui, murmura-t-elle en hochant la tête, du sommeil des morts.

— Tu mens, car il respire.

— Ce n'est pas la vie qui soulève sa poitrine, c'est l'agonie.

— C'est la peur! s'écria le nègre; celui qui craint de mourir imite la mort. Laisse-moi faire, et regarde!

Le nain avait bondi sur la couche et levait son poignard.

— Horreur! cria Coquerette retenant le bras d'Haoualeïl avec toute la force du désespoir en démence, si tu veux du sang, frappe-moi, te dis-je. Je te donne ma vie pour le rachat de la sienne.

— On ne tue pas une brebis pour un lionceau.

— Écoute, Haoualeïl, veux-tu des diamants précieux? Je te fais aussi riche que tu le voudras.

Le nègre sourit avec amertume.

— Les seuls diamants qui charmaient ma vue, dit-il, sont pour jamais éteints, puisque les yeux d'Annuba sont fermés.

Coquerette vit que le nègre, en disant ces mots, baissait le front sous le poids d'une mystérieuse douleur. Aussitôt et avec cette rapide intelligence que donne le danger :

— Annuba, dis-tu ?... Écoute-moi. Tu aimais cette femme, n'est-ce pas ; tu l'aimais ?

Haoualeïl devint si pâle que le jais de sa figure en parut gris de plomb.

— Si j'aimais Annuba, répéta-t-il avec une sourde oppression, non... non. Je n'osais pas ! Le reptile ose-t-il aimer la fleur ? le hibou ose-t-il aimer le soleil ?

— O sainte Vierge ! dit Coquerette à voix basse. Écoute-moi, Haoualeïl. Si tu veux, je te rendrai cette femme. Elle sera morte pour tous et vivante pour toi seul. Tu seras son maître absolu : tu lui commanderas de paraître, elle paraîtra. Elle te suivra partout, la nuit, le jour, et le matin tu auras son premier regard, son premier sourire. Maintenant, réponds. Veux-tu que Jacques soit sauvé ?

Haoualeïl descendit lentement du lit, les yeux fixés sur Coquerette, et, dès que ses pieds eurent touché le sol, il s'agenouilla :

— J'ai vu, dit-il, la maîtresse de mon âme expirer dans son sang. Mais si tu es une divinité, parle, et nous t'adorerons !

Le dernier et chancelant espoir de Coquerette reposait désormais sur la grossière ignorance du nègre.

— Obéis-moi, dit-elle, et je ressusciterai la femme que tu as vue mourir. Je n'ai qu'un mot à dire pour qu'elle paraisse à tes yeux.

— Eh bien! dis ce mot et je suis ton esclave.

Coquerette fouilla dans son sein, et, levant les yeux au ciel, elle murmura ces simples paroles, mais avec une ferveur qui dut toucher les anges :

— Ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu!

Ensuite elle tendit au nègre le portrait de la sultane des fleurs.

Haoualeïl n'eut pas sitôt vu cette image qu'il parut frappé d'étourdissement. Il chancela sur lui-même et porta la main sur ses yeux en laissant échapper un cri. Coquerette profita de cet instant rapide pour replacer le portrait sous les plis de son vêtement, et, lorsque le nègre revint à lui, la vision avait disparu. Il se tourna vers les hamdouchas qu'il regarda d'un œil hagard. Tous les quatre s'étaient agenouillés à quelques pas de Coquerette et l'adoraient.

— On m'avait raconté ce prodige, murmura le nain d'Angola, mais je n'y croyais pas. Ils me disaient que l'officier franck qu'Annuba avait aimé possédait un talisman, grâce auquel il évoquait la sultane en quelque lieu où il allât. Parle-nous,

femme, comment ce miroir enchanté est-il tombé dans tes mains ?

— Je le dois à l'intercession de la Vierge ; mais il serait impuissant en d'autres mains que les miennes, si, en le donnant, je n'enseignais les mots magiques dont il faut se servir pour évoquer la sultane.

Et, pour prouver ce qu'elle avançait, Coquerette prit de nouveau l'écrin, mais sans l'ouvrir, et le mit dans les mains d'Haoualeïl, qui le tourna et le retourna en tous sens avec une sorte de terreur. Ensuite, le rendant à la jeune fille, il baissa la tête et parut réfléchir.

— Ce talisman m'appartiendra ? dit-il.

— Oui, répondit Coquerette, si tu mets Jacques le Triste hors de tout danger.

— Et tu m'enseigneras les mots magiques ?

— Je te les enseignerai.

— Eh bien ! tu vas voir ce qu'Haoualeïl peut faire quand il veut.

Il se retourna vers les hamdouchas, et eut avec eux un colloque rapide. Quand il fut terminé :

— As-tu de l'or? demanda-t-il brusquement à Coquerette.

— Non, fit-elle; mais, je te l'ai dit, j'ai des

diamants et des pierres précieuses assez pour vous enrichir tous.

— Je ne veux pour moi que le miroir où se regardera mon âme. Quant à mes frères, ils accepteront tes présents, mais ne sème pas toutes tes largesses dans les premiers sillons du chemin, car la route sera longue. Maintenant suis-nous avec confiance. Voici mon poignard : la moindre de ses piqûres donne la mort. Prends-le, et, au premier signe de trahison d'Haoualeïl, la vengeance sera dans tes mains.

Coquerette, obéissant au nègre, prit ce terrible cangiar dont la lame nue s'était déjà appuyée sur la poitrine de Jacques. Pendant ce temps, Haoualeïl montrait à ses frères la couche où gisaient sans mouvement les tristes amours de la jeune fille. Celle-ci, avant qu'on enlevât le précieux fardeau, mit sa bouche contre les lèvres de Jacques en même temps qu'elle interrogeait son cœur d'une main craintive. Ce cœur battait en temps égaux et lents, la respiration de Jacques était faible, mais régulière, ses yeux étaient toujours fixes et sans vie.

— Éternel tourment de mon âme, dit-elle alors en lui posant sur le front un doigt conjurateur,

Jacques! quel démon malfaisant a soufflé sur la lumière de tes yeux? Dans quel monde, loin de la main des anges, s'est retirée ta raison? Ces lèvres que tu agites, et qui pourtant sont muettes, à quel esprit funeste s'adressent-elles? Pauvre ami de mon cœur, réponds-moi; faut-il, pour te retrouver tout entier, franchir les limites sombres qui séparent la vie de la mort? Est-ce dans les ténèbres, est-ce dans l'éternelle lumière que tu t'es choisi cet effrayant repos? Je ne suis qu'une ignorante et simple créature, mais à ceux qui aiment beaucoup il est beaucoup remis. S'il faut te suivre dans les régions maudites, hélas! que Dieu me protège, mais je t'y suivrai. J'ai fait vœu à Notre-Dame des Douleurs de veiller sans cesse sur tes jours, et je serai fidèle à ma promesse. Non, non, les voies de la pitié ne sauraient conduire aux abîmes. Le ciel me dit que je te sauverai sans me perdre... Mais, dussé-je me perdre sans te sauver, notre perte du moins sera commune, et nos âmes ne seront pas séparées.

Quand la jeune fille eut terminé cette douce oraison, les hamdouchas chargèrent Jacques le Triste sur leurs épaules et s'acheminèrent vers la dalle soulevée. Haoualeïl les précédait, guidant

Coquerette par les plis de sa robe. On descendit un escalier d'une pente assez douce dont les degrés s'élargissaient à mesure qu'ils s'enfonçaient sous terre. Quand on fut de plain-pied Haoualeïl remonta, prit la dalle d'une main robuste et la fit retomber adroitement sur sa ligne d'aplomb ; puis il redescendit, fit du feu et alluma une branche de pin résineux qui éclaira la voûte du souterain. Ce n'était pas autre chose qu'un chemin de retraite ménagé par les anciens gouverneurs pour échapper au péril, pendant les séditions fréquentes qui ensanglantaient la ville. Il traversait une partie de Constantine sous la rue Réci et la porte d'El-Gabia, pour aller aboutir au milieu des tombeaux qui avoisinaient alors les écuries du bey. Ce fut de l'une de ces tombes que sortit le singulier cortège. Dès qu'il put voir les étoiles, Haoualeïl les interrogea rapidement et secoua la tête.

— La nuit va finir, dit-il, que le vent qui se lève avec l'aube ne porte pas le bruit de notre marche aux oreilles de celui qui ne dort que d'un œil et qui s'éveille avec les oiseaux de proie.

Il désignait ainsi le bey de Constantine. Mais au moment de se mettre en marche, Coquerette arrêta le nègre et lui dit :

— Retournons-nous du côté de Guelma ?

— C'est impossible, répondit le nain ; car le vautour, lorsqu'il s'apercevra qu'on lui a ravi, pour la seconde fois, l'orgueil de son nid, fondra sur la plaine plus prompt que l'éclair et plus terrible que la foudre. De Constantine à Guelma brilleront les lances et les yatagans, et nul insecte ne serait assez chétif pour se cacher de l'œil des Coulouglis. Mais le serpent se rit du vautour. Nous allons descendre vers la mer par un chemin qui ne gardera point nos traces.

— Soit, dit Coquerette : le salut de Jacques avant tout. Mais il y a un soldat blotti depuis hier soir dans les broussailles du Mansoura. C'est un brave. Il est le frère fidèle du père d'Annuba. C'est lui qui m'a conduite et protégée, au péril de sa vie, jusque sous les murs de Constantine ; après quoi je me suis confiée en Notre-Dame et je suis entrée dans la ville où la Vierge a permis que je te rencontrasse. J'exige que tu lui envoies deux de tes frères pour escorte, qui lui diront de ma part que la fille bretonne lui gardera une place à son foyer pour le jour où il reverra la France.

— Tout sera fait comme tu le désires, répondit Haoualeïl ; mais patience.

On fit le tour du cimetière, et l'on entra dan un petit sentier bordé de cactus touffus qui con duisait par un long détour jusqu'aux bords escar pés du Rummel, à deux portées de trait de l ville. Arrivé là, Haoualeïl poussa un cri qui imitai celui du hibou, et quatre personnages se levèren de terre comme s'ils en fussent sortis. Le cortèg ainsi augmenté, on descendit le cours de la rivièr près d'une heure, jusqu'à un endroit où le rivage s'abaissant tout à coup, offrait une berge sabl d'un facile abord. Comme on approchait de l saison des pluies, et que les *oued* qui se jetten dans le Rummel étaient déjà gonflés par les pre mières eaux tombées dans les montagnes, le tor rent pouvait porter des embarcations légères, e Coquerette vit un radeau plat amarré au rivage Haoualeïl fit signe à deux de ses compagnons, qu sifflèrent aussitôt leurs montures. Celles-ci sorti-rent des taillis, et vinrent tendre un cou docile à la main de leur maître.

— Donne tes ordres à mes frères, dit alors le nègre en s'adressant à Coquerette, ils me répon-dent de leur obéissance sur leur vie.

Coquerette ayant dit quelques mots aux ham-douchas, ceux-ci tournèrent bride et disparurent.

Peu de secondes après, le radeau, détaché de la plage, emportait les fugitifs, et laissait bien loin derrière lui les minarets de Constantine. On descendait ainsi depuis près de six heures, lorsque Coquerette aperçut que la rivière s'élargissait tout à coup au point de former un fleuve. On venait d'entrer dans les eaux de l'El-Kébir. Lorsqu'on ne fut plus qu'à une demi-lieue de la mer, le radeau prit terre, et Jacques le Triste fut enlevé du monceau de burnous où on l'avait couché, pour être chargé une seconde fois sur les épaules des hamdouchas. On s'enfonça dans un bois de lentisques et de chênes verts dont les sentiers, à peine tracés, aboutissaient à un lieu désert, sur la grève de la mer.

Parvenue en cet endroit, la troupe fit halte, et Coquerette vit, à moins d'un quart de mille, une tartane sur ses ancres qui commençait d'appareiller. Haoualeïl détacha précipitamment son haïk rouge et le fixa au sommet d'une longue branche qu'il agita dans les airs. En même temps, il poussait de certains cris prolongés qui avaient chacun une inflexion différente, et qui traversaient l'espace avec une sonorité singulière. Des cris semblables lui répondirent du côté de la tartane,

des flancs de laquelle sortit bientôt un canot qui rama vers la côte avec rapidité.

— Le navire que tu vois, dit alors Haoualeïl en se tournant vers Coquerette, appartient à un pêcheur de corail qui va retourner de l'autre côté de la mer, et qui consent à te prendre à son bord.

Le canot était effectivement monté par quatre hommes vêtus à l'européenne. Ils descendirent à terre, et prirent Jacques des mains des hamdouchas.

Alors, à ce moment suprême, Coquerette s'agenouilla sur le sable du rivage, et pria du fond de son âme pour que le ciel lui accordât la grâce d'achever sa mission. Une voix intérieure disait à cette courageuse fille que son bien-aimé ne mourrait pas s'il pouvait revoir une fois les bruyères de la Bretagne.

Quand elle se releva, elle aperçut Haoualeïl la regardant d'un œil humble et timide, une main posée sur son cœur et l'autre tendue vers elle. Il y avait en ce moment sur les traits de cette créature abjecte une telle expression d'espoir et de tendresse, que Coquerette en fut touchée. Elle tira l'écrin du burnous qu'elle portait par-dessus sa robe, et l'offrit à celui qui venait, dans son

idée, de sauver Jacques d'une mort inévitable.

— Vois-tu, lui dit-elle, ce clou d'or au milieu de tous les autres ?

— Oui, je vois le clou d'or.

— Sauras-tu le reconnaître?

— Oui, je le reconnaîtrai.

— Eh bien, presse-le du doigt en répétant les mots magiques que je vais te révéler.

— J'écoute, murmura-t-il d'une voix défaillante d'émotion.

Et Coquerette prononça ces mots avec exaltation :

— Dieu des chrétiens, protégez Jacques le Triste.

— Dieu des chrétiens, répéta le *Vent de la nuit*, protégez Jacques le Triste.

L'écrin s'ouvrit, et Haoualeïl tomba prosterné devant son trésor en versant des larmes.

— Toutes les fois, continua Coquerette, que tu voudras évoquer Annuba, prononce cette conjuration infaillible et le miroir enchanté s'ouvrira.

Haoualeïl répéta encore avec un accent d'amour et d'enthousiasme :

— Dieu des chrétiens, protégez Jacques le Triste.

Coquerette, se tournant alors vers les hamdouchas, prit à sa ceinture une bourse de cuir soigneu-

sement fermée, où elle avait caché les rubis qui entouraient le portrait de la sultane, et qu'elle en avait enlevés sur le conseil prudent de Grogman. Elle prit six des plus beaux brillants pour les donner à chacun des nègres qui sautèrent de joie à la vue de ces étincelles de verre, et les enfermèrent dans de petites amulettes suspendues à leur poitrine.

Un instant après, le canot cinglait vers la tartane; Coquerette, assise à l'arrière, vit Haoualeïl, toujours prosterné sur le rivage, lever les mains au ciel et jeter une troisième fois cette formule aux brises propices du départ :

— Dieu des chrétiens, protégez Jacques le Triste!

## ÉPILOGUE

De Pornic, 183...

... Vous êtes obéie, Claudia, mais mon cœur ni moi ne pouvons le croire encore. Mon cœur saigne et je pleure. Il y a une carte de France dans la chambre de l'hôtel où je suis descendu, et au-dessous de la carte un fauteuil. C'est à genoux dans

ce fauteuil, les yeux cloués sur un point de cette carte, que j'ai passé tout le jour. Je bénis le géographe pour ce qu'il n'a point oublié, là, au pied de ces montagnes, l'humble petit hameau que j'ai laissé bien loin derrière moi, mais où mon âme errante est retournée déjà. Ma vie n'est plus ailleurs. Je vois bien sur cette carte des myriades de villes prises dans le réseau serré des routes et des rivières; tous ces noms ne répondent en moi qu'à l'idée de solitude... O ma touffe de fleurs, au sein de laquelle blanchissaient des murailles trois fois saintes ! Mais à quoi bon ? là est aussi le désert, là est aussi le désespoir. Je ne vous verrai plus, Claudia. Tristes serments que nous avons échangés ! Vous y serez fidèle ; moi j'y serai résigné. Eh bien ! que votre volonté soit faite ; soyez sourde et irrévocable comme le destin. N'est-ce pas vous qui l'aurez voulu? Suis-je autre chose qu'une créature passive, une âme abattue? J'ai obéi, voilà tout. Cent lieues! — Que dis-je? il y a plus de cent lieues entre nous; il y a l'abîme qui sépare le rêve du réveil. Je m'accoutume à cette idée que j'ai rêvé et que j'ai eu le délire. Maintenant, me voici rentré dans cette lande terne et glacée, sans soleil, sans fleurs et sans amour, qu'on appelle le

monde. Il le fallait. On se réveille toujours un peu pour mourir.

Le long de la mer.

Je me suis enfui de Pornic dès le lendemain de mon arrivée. Il y avait là trop de bruit, trop de jeunes gens heureux cavalcadant le long des grèves à côté de belles jeunes filles qui souriaient. Le soleil était radieux, le ciel pur, la mer clémente, c'était une fête universelle. Je m'en suis allé, remontant les falaises, à la rencontre des côtes turbulentes et des horizons désolés. J'ai emmené Olympio, ce beau cheval noir qu'elle caressait de ses mains ; et quand je jette aux vents le nom de Claudia, Olympio aspire l'air en agitant la tête. Pauvre Olympio ! il cherche peut-être à retenir tous ces soupirs dispersés sur la route, tous ces souvenirs envolés de mon cœur. Olympio, pourquoi ne veux-tu pas que j'oublie ? Laisse-moi dépouiller mon cœur de tout ce qui l'oppresse ; nous cheminerons plus libres et plus légers. Les vaincus ne sauraient fuir sans jeter bas leurs armes. Olympio, ne sommes-nous pas des vaincus, et ne fuyons-nous pas ? Moi, je n'avais pour armes que mon amour, et je

jette au vent mon amour. Plus vite, maintenant; plus vite encore, Olympio.

Le même jour, vers le soir.

Je me suis égaré tout en suivant un petit sentier sur le bord de la mer. J'ai trouvé un bois de bouleaux, où je suis entré pour laisser reposer Olympio. Mais, au sortir du bois, je n'ai plus aperçu de sentier, et les rochers de la côte s'élevaient tout à coup si haut, qu'il m'a fallu renoncer à les gravir. Alors, comme la marée ne laissait déjà plus d'espace praticable entre le pied des falaises et l'Océan, j'ai tourné bride du côté des terres, et je me suis enfoncé dans la campagne. Au bout d'une heure, j'ai rencontré une grande route, mais où menait-elie? je l'ignorais. Cependant, ce soir-là, je voulais coucher à ***, et le soleil déclinait avec rapidité. De façon que me voilà planté sur mon cheval, au milieu de la route, sans savoir si je dois aller en avant ou en arrière. Sancho m'aurait certainement pris pour son maître aux aguets d'une aventure. Pourquoi pas? il n'aurait eu tort qu'à moitié. Quelle douleur ne se plaît à se draper un peu dans son man-

teau sombre ? Il y a toujours quelque chose de théâtral dans l'élan des grands désespoirs. Je le demande au premier venu, parmi ceux qui ont souffert. Le lendemain de son désastre, il s'est levé pâle, les cheveux en désordre, et il est allé regarder sa pâleur au miroir. La pâleur, c'est le fard qui sied à la tristesse. Ce jour-là, il ne s'est point vêtu comme la veille. Il a passé plus de temps à bouleverser le nœud de sa cravate qu'il n'en eût mis à l'arranger sainement. Pour tout l'or du monde, il n'eût renoncé à boutonner son gilet de travers. Oui, c'est ainsi, et pas autrement. Nous nous étudions tous à verser héroïquement nos pleurs. Et moi-même, le soir de cette course errante le long de la mer et à travers mes larmes, j'aurais été honteux, oui honteux, de ne m'être point égaré...

Cependant, je vis s'avancer à ma rencontre un personnage qui paraissait marcher en pensant tout haut. Il remuait les bras avec vivacité, et quelquefois s'arrêtait court, pour reprendre ensuite sa course, en faisant un certain geste, comme s'il eût appelé l'insouciance au secours de ses préoccupations. J'attendis qu'il passât près de moi.

— Brave homme, lui dis-je alors, il y a toute apparence que je me suis trompé de chemin ; je vais à ***, et, si je ne m'abuse, je crois en être encore très éloigné. Pensez-vous comme moi ?

Mon inconnu me considérait d'un air profondément réfléchi. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près, vêtu d'un ample habit noir d'une coupe fort magistrale, avec des souliers à boucles, une culotte de velours puce et une cravate blanche. Sa coiffure consistait en un tricorne qu'il souleva poliment avant de me répondre.

— Étranger, me dit-il, je reconnais avec plaisir que vous parlez le pur langage de la philosophie. Il y a toute apparence... je crois... si je ne m'abuse... c'est bien cela ! Rien n'est positivement vrai, rien n'est absolument faux. Croyez-moi, Monsieur, ajouta-t-il en venant s'appuyer sur le cou d'Olympio, les choses extérieures de ce monde ne sont en définitive, pour celui qui les voit ou qui les éprouve, que ce qu'elles lui paraissent, et rien de plus ni rien de moins. Les trois quarts de la vie se passent à prendre des apparences pour des réalités. Qu'est-ce que la réalité ? Un fait qui exerce sur nos sens ou notre esprit une action certaine

et définie. C'est répondre à merveille. Mais, Monsieur, l'apparence, dans la plupart des cas, n'exerce-t-elle pas sur nous la même action ? Quoique vous ne soyez égaré qu'en apparence, ne ressentez-vous pas les mêmes inquiétudes que si vous l'étiez réellement ? Apparence donc ou réalité, mensonge, certitude, erreur, qu'importe, qu'importe ? Il n'y a pas entre tout cela l'épaisseur d'un cheveu. Je vais plus loin, car je prétends que, s'il est au monde une vérité vraie, une vérité réelle, palpable, visible, irrécusable, c'est le mensonge. Moi qui vous parle, Monsieur, j'ai été le jouet d'un mensonge qui a fait blanchir mes cheveux.

Disant cela, le jeune homme souleva une seconde fois son tricorne et passa la main dans des cheveux dont les boucles, sillonnées de nombreuses veines d'argent, reluirent d'un reflet de nacre aux rayons du soleil.

J'ai toujours ressenti pour les esprits exceptionnels frappés par l'opinion vulgaire du nom de lunatiques, ou de quelque autre épithète moins polie, une sorte de pitié respectueuse qui me les fait aimer. Je pris la main de mon inconnu et la secouai dans la mienne d'un air de grave intelli-

gence qui parut lui plaire. Il sourit, tourna la bride de mon cheval, et me dit :

— Avant trois quarts d'heure, nous serons à *** ; j'y vais moi-même, et j'aurai l'honneur de vous servir de guide. »

Nous marchâmes côte à côte l'espace d'un tiers de mille, sans que le jeune homme rompît le silence autrement que pour proférer de temps à autre des exclamations sourdes, comme s'il se fût étonné lui-même de ses propres pensées. Pour moi je regardais d'un œil ému les dernières draperies de pourpre que le couchant laissait flotter encore sur les eaux, car nous avions repris le chemin des falaises, et je ne sais quelle confuse image mon cœur apercevait là des splendeurs mourantes de sa jeunesse. Je soupirai. Tout à coup le jeune homme me saisit le bras.

— Mon cher monsieur, me dit-il, vous m'inspirez assez d'estime déjà pour que je vous donne tout de suite un conseil salutaire. Ne vous oubliez jamais, croyez-moi, à regarder le soleil à cette heure perfide où il trempe sa blonde chevelure dans le sein enflammé des eaux. Les ailes de l'âme se brûlent à ces fournaises, et l'œil ne saurait s'y arrêter sans des éblouissements funestes. »

Il hocha la tête.

— Je conviens, ajouta-t-il, que je dois beaucoup de mes malheurs à des circonstances fortuites qu'il n'est pas donné à l'homme de prévoir. On n'est pas toujours exposé, comme je le fus, à tomber du haut d'une falaise de douze pieds, par une nuit d'affreuse tourmente, et à trouver ensuite un méchant médaillon dans la capote d'un noyé. Monsieur, je possède encore ce médaillon. Je vous le montrerai. C'est une miniature encadrée dans un cercle de verroteries des plus communes, et peinte en dépit du sens commun. Non, vous ne voudriez pas d'une pareille peinture sur l'émail de votre pipe. Cela représente une sorte d'Africaine coiffée d'une guenille blanche, et aussi laide que tout ce que j'ai pu voir en fait de Moresques sur le littoral algérien. Car il faut vous dire que je suis allé à Bone et à Guelma. Je faisais partie de la deuxième compagnie du premier escadron de spahis qui fut formé à cette époque. Malheureusement les fatigues, les chaleurs, et aussi la chute dont je vous ai parlé, achevèrent d'ébranler ma raison. J'eus une fièvre cérébrale qui dégénéra en catalepsie, et j'ai été près d'un an sans connaissance.

Il s'était remis en marche tout en causant, mais à cet endroit de son discours, il s'arrêta de nouveau, et me dit, après un instant de réflexion :

— Monsieur, vous devez voir que je suis un homme sérieux, revêtu même d'un grave caractère. La confiance publique m'a honoré de la place de maître d'école à ***. Bref, je suis marié, et je chante au lutrin tous les dimanches. Eh bien ! Monsieur, tel que vous me voyez, j'ai été passionnément épris de cette ridicule miniature. Ciel et terre! ce fut un étrange amour ! Je n'ai aimé qu'une fois, et qu'ai-je aimé ! le portrait de la plus amère créature qui se puisse voir... Mais vous savez, mon Dieu, si elle me paraissait belle, le jour surtout que j'épousai... et cet anneau !... Brrr ! ne pensons pas à cela.

Il se mit à courir avec tant de rapidité, qu'Olympio dut prendre le trot pour le suivre.

— Étranger, me criait-il tout en courant et sans me regarder, je maintiendrai mon dire devant toute la Sorbonne assemblée, dût cet aveu me conduire au supplice. Il n'y a d'autre réalité un peu supportable que l'illusion. La réalité, telle que vous la voyez par le témoignage de vos sens, telle qu'elle est dans la vie commune, n'est à mes yeux

qu'une réalité décrépite, chauve, aride, décolorée et profondément dérisoire. Parlez-moi de la réalité cataleptique. Voilà une réalité féconde et charmante ! Arrière cette réalité stérile où le cœur altéré se dessèche en buvant aux sources avares de la raison. Pour moi, je l'atteste ! Je n'ai vécu heureux qu'au sein du mensonge. Oui, je mourrai, regrettant dans ma vie les dix-huit mois que j'ai passés sans vivre, au dire des savants et des sots ! Nimporte, ajouta-t-il en s'arrêtant enfin, nous étions entrés dans le village, n'importe ; car quand on doit retomber un jour sous les griffes de la vérité, mieux vaut se tenir en garde contre le coucher du soleil.

En ce moment, il frappa à la porte d'une petite maisonnette à volets verts.

---

Un dimanche matin, de la petite maisonnette à volets verts.

Vous ne triompherez pas. Ces pleurs chastes et superbes dont la vertu daigne apaiser les mânes de ses victimes, vous ne les verserez pas. Oui, Claudia, il est des douleurs sans pareilles que vous m'avez imposées, mais qui vont d'un pas trop impétueux pour aboutir à la tombe; elles les dépas-

sent. A tant souffrir, on ne meurt plus. Le désespoir ainsi démesuré se replie sur lui-même, et puise dans son propre sein un surcroît de vie. Les larmes nourrissent. Claudia, je me réjouis ; j'avais peur de mourir. Je ne voulais pas acheter le repos du cercueil à cette condition cruelle d'oublier la terre. Vous oublier, Claudia ! Jeter sur vous, du fond de l'éternité, ce regard impassible et sec des élus ! Non, non, que la mort visite ceux qui s'endorment auprès de leur foyer éteint; mais que mon âme reste sur la terre, puisqu'elle n'emporterait pas mon cœur dans les cieux.

Je vous écris, assis près d'une petite fenêtre qui s'accoude sur des pampres, entre un maître d'école visionnaire et sa jeune femme : celle-ci essuie quelques larmes furtives en le regardant. C'est une sainte ! ses traits, qui ne durent jamais être d'une beauté parfaite, sont resplendissants aujourd'hui. Elle m'a conté qu'elle avait reçu mission du ciel pour garder l'âme chancelante de ce pauvre homme, qui a, dit-elle, *des toiles d'araignée dans l'esprit*. Comme elle a rempli sa tâche, comme elle a suivi ce pauvre être, ce nourrisson de son amour, à travers les aventures les plus incroyables, pour le ramener un jour, endormi dans sa dé-

mence, jusqu'à ce petit village, où l'un et l'autre avaient grandi, je ne saurais vous le dire. Ce serait tout un poème à écrire, ce serait surtout je ne sais quel voyage périlleux à tenter par les chemins perdus qui servent de frontière entre la folie et la raison, la chimère et la vérité.

Mais il est un poème plus beau mille fois à mes yeux. Celui-là, Claudia, je le comprends et je le déchiffre sans peine dans le cœur navré de cette malheureuse, car ce poème est celui de ma vie, désormais. Elle brûle d'un amour solitaire auquel nul amour ne répond. Elle et son cœur passent sans cesse et toujours en vain devant cet homme, dont les yeux, un instant éblouis par des visions splendides, ne savent plus, ou ne daignent plus rien distinguer dans la vie réelle. Tout est pour lui morne et terni. Les médecins, instruits que les écarts de la raison avaient eu pour cause la trouvaille qu'il fit jadis d'un portrait de beauté singulière, ont ordonné de lui mettre sous les yeux une contrefaçon burlesque de ce médaillon, et de lui faire accroire que ce n'était pas le portrait qui avait changé, mais sa *manière de voir*. — Quoi! s'est il écrié, c'est donc là ce que vous appelez la réalité? Depuis ce jour il a en mépris la réa-

lité, et, quoique raisonnable en apparence, il a un nouveau genre de folie, qui est de regretter amèrement le temps où il était fou. Il a épousé sa femme par suite d'une aventure assez bizarre qui lui arriva en Afrique. Mais tout cela serait trop long à vous conter. Ils ont un peu de bien dont le mari ne sait pas la source, mais dont il ne s'inquiète guère, tant les choses de la vie commune lui sont indifférentes. Sa femme est pour lui de ces choses-là...

J'ai trouvé une sœur, Claudia. Je vais passer là quelques jours à me lamenter avec elle; après quoi, j'irai où Olympio voudra. C'est une douce et délicieuse créature. Elle me disait hier, en terminant son histoire, et avec un sourire d'ange :

— Si ce pauvre ami savait tous les dangers que j'ai courus pour le ramener d'Afrique, peut-être bien m'aimerait-il un peu, mais je dois me taire; sa raison d'aujourd'hui ne tient qu'à la persuasion où il est d'avoir rêvé. Cela fait que mes peines aussi doivent demeurer comme un rêve.

Elle est sourdement éplorée, mais d'un courage extrême à savourer les larmes. C'est ce qui me fait vous dire, Claudia, que les grandes douleurs

ont, dans leur amertume même, une nourriture brûlante, mais vivace.

---

Aventure de l'anneau. Note écrite dans un cabaret. Point de date.

Puisque je suis en train de penser à cette histoire, je ne dois pas oublier la particularité très singulière qui la termine. Je la consigne ici pour m'en servir si jamais j'écris les aventures de Jacques le Triste. Si jamais...? Quoi! je forme déjà des projets pour l'avenir? Voici qui est étrange. Depuis hier, le nom de Claudia n'est pas venu sur mes lèvres.

Lorsque Jacques le Triste épousa la sultane des fleurs sur une terrasse du palais d'Achmed, il reçut d'elle un anneau d'argent grossièrement ciselé. Cet anneau, présume-t-on, était précisément celui qu'Annuba avait reçu d'un officier français, son premier amant. J'ai vu ce bijou; il est en tout semblable aux anneaux qu'échangent entre eux les fiancés bretons. Cet officier ne serait-il pas lui-même originaire de la Bretagne?... — Faire des recherches à ce sujet. — Quoi qu'il en soit, Jacques le Triste garda l'anneau, et ce fut à bord de la tartane qui emmenait les fugitifs aux îles

Baléares que Coquerette aperçut pour la première foi ce signe nuptial au doigt de son adoré. Son cœur se serra. Elle voulut s'emparer de l'anneau. Mais, soit que ce fût un effet de la maladie de Jacques, soit que la bague elle-même eût des propriétés inconnues, toujours est-il qu'elle adhérait si profondément à la peau que rien ne put l'en détacher. La léthargie de Jacques avait d'ailleurs des intermittences de fièvre chaude, durant l'un les accès de laquelle il s'aperçut des tentatives alouses de Coquerette. Aussitôt il entra dans un lésespoir entrecoupé de cris et de larmes qui fit raindre pour ses jours. La jeune fille n'osa pas nsister. Mais, lorsqu'il commença de revenir à la aison, il fallut bien, sous peine de l'exposer à un iouveau délire, lui expliquer la présence à son oigt de cette marque indélébile. Le médecin, qui tait du secret, prit sur lui d'imaginer un menonge. — Avez-vous oublié, lui dit-il, que vous ous êtes fiancé jadis à Coquerette? C'est votre éthargie... sans quoi vous sauriez que cet anneau, ous l'avez reçu d'elle-même. Et à toutes les bjections de Jacques : — C'est votre léthargie, épondait l'esculape. Coquerette, honteuse et rouissante, mais effrayée des effets terribles que

pouvait amener un démenti de sa part, se rés
dans toute la sainteté de son cœur. Pour Jac
le Triste, il crut de son honneur d'accompl
promesse jurée, et voilà comment, grâce
sultane des fleurs, Coquerette enfin épousa
qu'elle aimait...

---

Monseigneur le public,

Je n'hésite pas à convenir que je vous ai ra
des choses un peu trop surprenantes pour
dignité de public; des choses rêvées je ne sa
peut-être sur quelque grève bretonne, un
que je ne voulais pas penser à Claudia. Ma
rêves, les grèves bretonnes et Claudia ne sor
de vos affaires. Si je vous ai parlé de Claudia
la fin du méfait, c'est par suite d'une inadver
ridicule. J'ai confondu quelques feuillets d
tablettes avec les dernières pages du manu
Mais, à cela près, laissons Claudia pour ce q
vaut. J'ai d'ailleurs juré de ne plus pen
Claudia de ma vie, et c'est un serment que je
terai tous les soirs jusqu'au tombeau. Pour
est du conte en lui-même, je déclare l'aband
à vos rigueurs, il ne s'est rien vu de plus cri

depuis le jour où M. Despréaux découvrit que le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Seulement, je tiens beaucoup à vous prouver combien j'estime vos bonnes grâces, et que je ne suis pas tout à fait incapable d'un mouvement vertueux. Le repentir m'est venu touchant le sergent Turcamore et son caporal Grogman, deux personnages que j'avais eu l'indélicatesse de perdre de vue, sans le moindre égard pour votre conscience littéraire. Je me suis mis en quête aussitôt. Après les plus minutieuses informations prises au ministère de la guerre, voire plusieurs lettres écrites au château de Saint-Amand, d'où Son Excellence règle les destinées du monde et toutes les questions relatives aux shakos de l'armée, j'ai enfin découvert que le sergent Turcamore, lors de la fameuse retraite de Constantine, éprouva le besoin subit de raconter sa vie au caporal Grogman; et que, l'ayant tenu près de trois heures, sous un dattier, par une pluie battante, l'un et l'autre furent enveloppés par une nuée de Kabyles et décapités sur place. C'est même à ce propos que le caporal Grogman prononça la plus longue phrase qu'il eût dite durant toute sa vie; car, se voyant la tête sur le pommeau d'une selle arabe et la nuque

courbée sous le yatagan, il tourna les yeux vers Turcamore, en train de subir la même cérémonie, et grommela ces mots dans un dernier soupir : *Que le diable te brûle avec tes histoires!* Je ne sais pas précisément si le caporal Grogman fut exaucé. Toujours est-il, Monseigneur, que je vous supplie très humblement de ne pas accabler d'une aussi triste malédiction le plus indigne, mais le plus obéissant de vos serviteurs.

---

# LES CAPRICES DU CŒUR

> Le cœur d'une femme est une partie des cieux ; mais aussi, comme le firmament, il change nuit et jour.
>
> BYRON.

---

## I

Ceci se passait cette année, dans un petit château des environs de Paris, dans une habitation délicieuse bâtie au milieu d'un site pittoresque, le seul paysage un peu montagneux qui soit à dix lieues à la ronde.

Ce jour-là, qui avait été l'un des plus beaux du mois d'août, le soleil se coucha dans un océan de flammes, et les longues traînées de pourpre qui suivaient son char demeurèrent sur l'horizon plus d'une heure après qu'eut disparu le dernier de ses rayons. La nuit commença, mais une de ces nuits lumineuses et si tièdes qu'elles ne sont plutôt qu'une hâtive aurore du jour impatient de repa-

raître. L'âme et le corps, tous deux accablés par des haleines caniculaires, ne se sentent réellement la force de vivre qu'à cette heure du crépuscule où les premières brises du soir trempent leurs ailes dans la rosée, et soulèvent, en passant, les parfums réveillés des plantes.

Madame la comtesse Clarisse de R***, qui était propriétaire de ce petit domaine, se mit à son balcon, dont elle fit ouvrir les grandes portes vitrées, et, s'appuyant sur la balustrade de pierre, elle s'oublia dans une profonde rêverie.

Ce balcon plongeait à pic sur un précipice façonné par la main des hommes autant que par celle de la nature. On y arrivait par le rez-de-chaussée, composé d'un petit salon de travail que venait de traverser la comtesse, et d'un boudoir attenant aux appartements particuliers de cette dame. De cette plate-forme, appuyée dans le roc au moyen de cariatides, l'œil plongeait à trente pieds plus bas dans les flots obscurs d'un feuillage épais, du sein desquels perçaient çà et là quelques pointes de silex dont la teinte blanchâtre tranchait heureusement avec cette sombre verdure. Le creux, qui se prolongeait assez loin dans la plaine, servait de lit à un filet d'eau amené là pour

entretenir la fraîcheur parmi les bouleaux, les saules, les coudriers, les acacias et les buissons épineux, tous plantés sur ses bords ou hardiment crispés aux parois de la ravine.

Le silence était descendu dans cette gorge touffue en même temps que les ténèbres. Les oiseaux venaient de s'endormir, et, pour qu'un bruit montât encore du taillis, il fallait qu'un frisson courût sous ses ombrages et fît soupirer la naïade qui s'y tenait cachée.

La comtesse Clarisse soupirait aussi. C'était une petite femme de vingt-deux ans, d'un léger embonpoint, d'une physionomie piquante, et fort blanche, malgré ses cheveux noirs. Ce qu'elle avait certainement de plus beau, c'étaient ses yeux. Dans la gracieuse posture où elle se tenait, le visage appuyé sur sa main et le coude sur la balustrade, elle abaissait ou élevait tour à tour ses regards qui passaient ainsi des sombres réduits de la ravine sur la sereine étendue où la nuit allumait déjà toutes ses lampes d'or. Le mouvement langoureux qu'elle donnait alors à ses prunelles augmentait leur éclat, à peu près comme il arrive d'une escarboucle dont on fait jouer les étincelles. Parfois le feu d'une étoile tombait dans

ce beau regard et l'embrasait de mille flammes soudaines dont les reflets se répandaient sur les traits de la rêveuse. C'était un délicieux spectacle assurément; mais ce qui en vint compléter le charme, ce furent deux larmes qui tremblèrent un instant au bord de deux franges d'ébène, et roulèrent le long des joues de Clarisse, calmes et belles dans leur cours comme la nuit qui descendait.

L'art qu'une femme devrait le moins ambitionner est celui des pleurs. C'est un art dangereux pour elle. Je le demande à vous, Mesdames, comment s'empêcher de faire pleurer une maîtresse qui paraît mille fois plus enivrante dans l'éclat des larmes ? Les belles larmes sèment d'autres larmes en tombant. Après cela, il faut bien le dire, les femmes qui savent pleurer ont à leur douleur une compensation pleine d'attrait. Que la tristesse est douce lorsqu'on en peut faire une si charmante parure !

Le bruit qui tira la comtesse de son attendrissement rêveur fut celui d'un vaste fauteuil en point d'Aubusson, qu'un domestique vint rouler jusque auprès de la porte vitrée.

Bientôt après parut une fille suivante donnant le bras à une vieille dame, qui s'aidait en outre,

pour marcher, d'une canne à corbin d'ivoire. On appelait cette vénérable personne madame la chanoinesse Aurélie. C'était une tante maternelle de la comtesse. Elle avait été attachée, avant la révolution, au chapitre des dames d'Auteuil, et pouvait avoir de soixante-dix à soixante-quinze hivers; mais elle se portait à merveille, et montrait encore un enjouement et une activité d'esprit fort remarquables. Le cordon de chanoinesse, insigne que madame Aurélie ne voulut jamais quitter, était passé en sautoir par-dessus son ample douillette en soie puce, ce qui ne laissait pas que de lui donner un fort grand air, en dépit de sa taille déjetée et de sa tête tremblante.

Quand elle fut assise, et que la femme de chambre eut avancé un tabouret pour qu'elle pût reposer ses pieds, des petits pieds mignonnement chaussés de mules à talons rouges, elle congédia la fille d'un geste amical et regarda sa nièce. Allongeant alors le bout recourbé de sa béquille vers le bras de la comtesse, elle le tira doucement à elle, ce qui eut pour effet d'arracher une seconde fois Clarisse aux pensées dont le triste charme semblait incessamment l'attirer.

— Ma fille, dit-elle alors d'une voix dont le

timbre agréable n'était pas tout à fait brisé, je voudrais bien savoir ce que vous pouvez dire aux étoiles? Est-ce que vous leur récitez une héroïde de M. Colardeau?

— Oh! ma tante, je n'y mets pas tant de cérémonie, répondit Clarisse en affectant un air d'indifférence qui réussit assez bien; je ne fais absolument que leur bâiller au nez.

— Vous bâillez alors à cœur-joie, comtesse; si bien que les larmes, si je ne me trompe, vous viennent aux yeux.

Clarisse rougit et la chanoinesse sourit.

—A votre place, petite, continua celle-ci, j'irais bel et bien me coucher. Voilà deux nuits que vous ne dormez non plus qu'un voleur. Vous verrez que vous vous tuerez les nerfs à ce jeu-là.

Clarisse ne put retenir une petite convulsion d'impatience, à quoi madame Aurélie sourit encore.

— Allons, soit, ne dormons pas, se hâta-t-elle d'ajouter, ne dormons pas, puisque vous le voulez. Aussi bien, je me rappelle que nous autres femmes, lorsque nous sommes en proie à de certains malaises, nous ne gagnons absolument rien à dormir, attendu qu'on les retrouve en rêve...

La chanoinesse avait une expression favorite :

elle disait toujours «nous autres femmes», depuis qu'elle ne l'était plus. Mais il faut bien passer quelque chose aux vieillards.

Clarisse se tourna vers sa tante, lui prit la main d'un air distrait et la porta néanmoins contre ses lèvres; ensuite elle s'assit sur le tabouret où la chanoinesse, sans tenir beaucoup de place, appuyait le bout de ses petites mules, et reposa sa tête sur les genoux de la dame. Mais elle ne répondit à la réflexion de celle-ci que par un soupir.

— Quoi! reprit vivement madame Aurélie, il serait donc vrai, mon enfant, vos chagrins sont de ceux qui ne dorment pas!

— Oh! je vous en supplie, ma tante, ne me pressez pas de questions.

— Ah! mon Dieu, mais c'est inquiétant! Tu crains donc de répondre?

— Non, ma tante, fit Clarisse en hochant la tête d'un air fort grave; mais je crains de mentir en répondant.

La chanoinesse éclata de rire. Elle trouvait le mot comique.

— Je n'insiste pas, Clarisse, continua-t-elle d'un ton enjoué. Je sais que les femmes ne se disent jamais entre elles que ce qu'elles veulent bien se

dire, et que finasser pour obtenir une confidence, c'est du temps perdu : le plus court est d'attendre. Mais voilà de ma part une discrétion qui mérite sa récompense : tout ce que j'exige, c'est que tu répondes sans mentir à une question que je vais te faire.

Clarisse leva sur sa tante des yeux inquiets.

— Je la roule depuis deux jours sur mes lèvres, en la retenant comme je peux, et sérieusement, je crains qu'elle ne m'étouffe. Voilà près d'une semaine que nous n'avons vu lord Rutland ; est-ce qu'il te boude ?

La chanoinesse regardait sa nièce en dessous, en attendant la réponse.

— On ne boude que ceux qu'on aime, fit Clarisse, comme se parlant à elle-même et après un moment de réflexion.

— Oh ! bien ! tranquillise-toi, il te boude !

— Je ne crois pas, ma tante.

— Bah ! Est-ce qu'il ne t'aime plus ?

— Je crains davantage.

— Allons, ne vas-tu pas me faire accroire qu'il te hait ?

— Oh ! si ce n'était que cela !

— C'est juste, il y aurait de la ressource ; mais,

alors, tu me fais une peur horrible. Quoi ! il ne te hait même pas !

— Pourquoi me plaindrai-je, hélas! n'ai-je pas mérité son mépris?

Cela fut dit avec un baissement d'yeux des plus hypocrites, à quoi madame Aurélie leva les siens, qui pétillaient de malice.

— Ta, ta, ta, fit-elle d'un ton où perçait une ironie si fine et si légère qu'elle dut échapper à Clarisse ; vous êtes un peu bien trop sévère pour vous-même, jolie nièce. Nous autres femmes, voyez-vous, nous sommes les servantes très humbles de nos cœurs. Pour ceux que nous aimons, tant mieux, pour ceux que nous n'aimons pas, tant pis. Eh bien! parce que vous ne réussissez pas à devenir amoureuse de Rutland, faut-il vous enlaidir à force de pleurer? Qu'il se fasse aimer. Ce sont ses affaires, et non les nôtres.

Clarisse, un peu surprise d'entendre la chanoinesse parler aussi légèrement d'un homme que la dame avait toujours paru tenir en fort grande estime, la regarda quelques instants avant de répondre : mais le visage de la vieille personne demeura dans un état d'impassibilité parfaite.

— Hélas! dit alors Clarisse avec un long soupir, je n'espère plus, ma tante. Je sens là que je ne l'aimerai jamais.

— Ah! dame, fit la chanoinesse, le cœur a comme cela des mots irrévocables! Mais cela ne vaut pas la peine d'en mourir, ajouta-t-elle presque aussitôt de cette voix claire et sèche qui rappelle si bien les grandes coquettes du siècle dernier. Elles étaient presque toutes de l'école de Fontenelle, cet admirable égoïste qui avait le cœur plein de cervelle, comme on aurait dit alors.

— Ce que j'ai fait d'efforts pour l'aimer, Dieu seul et moi nous le savons.

— Eh bien! ma fille, le bon Dieu t'en récompensera.

Décidément Clarisse était déroutée. Elle n'avait jamais vu sa tante abonder si bien dans ses idées à l'endroit de Rutland.

— D'abord, s'il faut te parler vrai, continua la vieille madame Aurélie, je lui trouve un défaut terrible à ton Rutland : c'est celui de n'en pas avoir. Est-ce qu'on aime ces bellâtres accomplis où l'œil ne sait à quoi s'accrocher, non plus que le cœur? C'est bien assez déjà de les admirer. Milord est un ange, un Dieu, un héros, tout ce que

tu voudras; mais nous autres femmes, nous aimons mieux les hommes.

Ayant ainsi parlé, la chanoinesse tira de sa poche une boîte d'or et se fourra plusieurs pastilles dans la bouche. Clarisse commençait à bouder. Elle ne savait que faire de sa victoire, et cela lui déplaisait beaucoup. Aussi tâcha-t-elle de relever la bataille, pour avoir l'agrément de combattre.

— L'essence de Rutland, dit-elle, c'est l'abnégation de lui-même. Vraiment, ma tante, vous devriez me donner d'autres conseils. Lorsque des raisons puissantes firent de mon mariage avec le comte de R... une affaire de devoir et de nécessité, lord Rutland, fixé en France depuis quelques années, m'aimait déjà profondément, eh bien! vous le savez, ce fut lui qui eut le courage héroïque de lever tous les obstacles et de favoriser cette union. Ah! voyez-vous, Madame, il y a des cœurs qui renaissent de leurs débris comme le phénix de ses cendres. Celui de Rutland, brisé par la douleur, n'en devint que plus vaillant et plus beau. Je n'aimais pas le comte, il me le fit aimer; oui, ma tante, il me le fit aimer... Ah! je dois tout à Rutland, tout jusqu'à mes vertus!

— Ah bah ! dit madame Aurélie, qui avait fini de mâchonner son cachou, ne vous inquiétez pas de ce que vous lui devez. C'est un homme à faire crédit toute sa vie.

Cette réponse acheva d'irriter Clarisse, qui perdit l'espoir de plaider contradictoirement contre Rutland.

— Je crois, en vérité, dit-elle en se levant, que vous mêlez un peu de raillerie dans tout ceci ; mais moi, Madame, je parle on ne peut plus sérieusement ; Rutland m'est antipathique !

— Et à moi donc ! Voilà tout à l'heure cinq ans que j'entends chanter ses louanges. Écoute : je suis d'avis de le vouer à l'ostracisme, et qu'on n'en parle plus.

— Mais vous ne songez donc pas, s'écria Clarisse en frappant du pied d'un air de mutinerie charmante, que, si je n'épouse pas Rutland, je suis condamnée à un célibat éternel ? Oubliez-vous que le comte me fit promettre, en mourant, de ne donner ma main qu'à Rutland, si je me remariais un jour ? Je vous demande un peu, ma tante, si l'amour est de ces choses qu'on règle comme une donation après décès ! Non, non, je n'aimerai jamais Rutland. Après cela, qu'il accepte ma main, s'il l'ose.

— On ne m'ôtera pas de l'idée que le comte, en t'arrachant cette promesse, a eu l'intention de jouer un mauvais tour à son ami Rutland.

— Mais, avec tout cela, moi, je suis liée, et c'est indigne.

— Ah! ah! ah! tu es d'une simplicité pastorale, fit la chanoinesse en éclatant de rire : as-tu peur que le défunt ne vienne te tirer par les pieds?

— J'ai peur que lord Rutland n'invoque un jour cette promesse...

— Ah! ce n'est que cela. Eh bien! rassure-toi, ma chère fille, je vais t'apprendre une nouvelle qui te fera plaisir. Je sais pourquoi nous ne voyons plus lord Rutland.

— Comment cela, demanda vivement Clarisse; ne vous informiez-vous pas tout à l'heure?...

— Une ruse, ma chère, une ruse; je voulais savoir si le vent t'en était venu aux oreilles. Rutland se marie...

Une exclamation bien sèche, suivie d'un long silence, fut toute la réponse de Clarisse. La chanoinesse s'étira sur son fauteuil, renversa sa tête en arrière, et se mit à compter les étoiles de la Grande-Ourse. La comtesse, pendant ce temps, fit quelques tours sur le balcon.

— Et toi, Clarisse, demanda enfin madame Aurélie, quand te maries-tu?

— Moi, ma tante, où avez-vous deviné...

— Tiens! c'est apparemment dans les astres. Félicie, ta femme de chambre, l'a bien deviné dans les cartes; pourquoi veux-tu que je sois plus bête que Félicie?

Clarisse rougit prodigieusement, et la chanoinesse, malgré les ombres qui croissaient, put distinguer sur le front de la comtesse les traces de cette émotion nouvelle.

— Oh! mon Dieu! continua-t elle, je ne vois pas de mal à ce que Félicie te fasse les cartes. Autrefois, quand il me prenait fantaisie d'aller au couvent songer pendant quelques jours à mon salut, c'était mon seul passe-temps un peu supportable. J'y étais devenue fort amoureuse d'un valet de trèfle. Le tien est un valet de cœur, je sais cela. Un beau blond, comme dirait Félicie, jeune roué, mauvais sujet, audacieux comme un diable, et dissipé comme une fille d'Opéra, les antipodes de Rutland, quoi! Veux-tu que je dise son nom?

— En vérité, ma tante... je ne sais... je vous assure...

— Allons, tu n'exigeras pas, je pense, que je sois plus discrète que tes soupirs.

— Quoi! vous oseriez prétendre...

— Que tu es amoureuse? Oh! mon Dieu, oui.

— Mais de qui, juste ciel! de qui?...

— Eh! de *lui*, donc.

— De *lui!* jamais!

La chanoinesse, qui venait de provoquer cette naïveté charmante, partit d'un bruyant éclat de rire, et fut obligée, pour se calmer, de puiser une seconde pincée de cachou dans sa boîte d'or. Clarisse se mordait les lèvres jusqu'au sang.

En ce moment, une domestique ayant doucement entr'ouvert la porte du salon, annonça que M. Robert de Castillon venait d'arriver, et demandait en grâce qu'on voulût bien lui permettre de présenter ses hommages à madame la comtesse.

— Je n'y suis pas ! s'écria vivement Clarisse. Je suis souffrante, je vais me coucher, je ne puis recevoir ! Faites mes excuses à M. de Castillon.

Quand la porte fut refermée, la comtesse se laissa tomber sur une chaise au fond du salon, et attendit, pour retourner près du balcon, d'avoir surmonté le trouble qui l'agitait.

— Allons, Clarisse, dit tout à coup la chanoi-

nesse après un moment de silence, prenez-en votre parti, ma fille ; je vois que vous l'aimez plus encore que je ne pensais.

— Vraiment, Madame, vous êtes ce soir d'une perspicacité... qui m'effraye ! s'écria la comtesse en relevant la tête, tandis qu'un léger frémissement d'impatience crispait ses jolis doigts roses et effilés.

— Mais, c'est l'*a*, *b*, *c* de l'amour. Refuse-t-on de recevoir les gens qu'on ne craint pas ?

La comtesse se leva et vint respirer l'air sur le balcon. Tout à coup elle se tourna vers sa tante, et d'un ton bien décidé :

— Eh bien ! oui, Madame, j'aime M. de Castillon. Maintenant, ce me semble, je suis libre d'aimer.

— Comment donc, comtesse ! dit madame Aurélie en croisant ses jambes de façon que l'une de ses petites mules se mit à danser assez gracieusement, mais vous auriez le plus grand tort de prendre ce *garçon-là* en grippe. Il a bien quelques défauts, j'en conviens, mais l'amour raccommode tout, et j'ai idée qu'il vous aime. D'ailleurs, il est ruiné, complètement ruiné, et je vous assure que c'est à considérer. Vous avez assez de fortune pour deux, et, en faisant la sienne, vous

vous assurez d'avance les rênes de l'empire conjugal. Il est évident pour moi que M. de Castillon cherche à faire une fin ; c'est un homme fatigué de plaisirs, qui ne court plus qu'après les tranquilles joies du mariage. Ma chère, un mari comme cela, c'est un trésor; on n'a pas à craindre des infidélités, puisqu'il n'a plus ni l'envie ni le privilège d'en commettre. Ah ! si M. de Castillon possédait une fortune intacte, une jeunesse... sans hypothèques; si c'était une de ces fraîches primeurs comme les petites filles ont la sottise d'en rêver, je serais la première à vous dire : Ne l'épousez pas ! Mais lui, j'en entendu dire que ses maîtresses n'en voulaient déjà plus; ainsi ce serait jouer de malheur.

En achevant ces mots, la chanoinesse agita une petite sonnette qu'elle portait dans les vastes poches de ses jupes, et sa suivante accourut à ce bruit. Clarisse était suffoquée d'indignation ; mais, trop fière pour en rien marquer à sa tante, dont elle craignait d'ailleurs l'infatigable ironie, elle se baissa pour présenter son front au baiser que la vieille dame y déposait chaque soir, tandis qu'elle lui disait d'un air parfaitement étudié :

— Je suis bien joyeuse, ma tante, d'avoir votre

approbation dans cette affaire. Je craignais que votre ancienne amitié pour lord Rutland...

— Mon amitié pour Rutland n'a jamais été jusqu'à me faire oublier celle que j'ai pour toi. Je t'ai parlé ce soir avec franchise, et c'est de bon cœur que je te fais mon compliment d'être débarrassée de cet amoureux. Avoue qu'il te pesait furieusement sur la conscience.

— C'est vrai un peu, balbutia Clarisse qui voulait tenir bon jusqu'au bout.

— Cela t'apprend, mon bel ange, que c'est toujours une bêtise de promettre quoi que ce soit. On ne doit rien jurer... ni jurer de rien.

En disant ces mots, la vieille chanoinesse s'éloigna de son pas lent et mesuré et regagna ses appartements, frappant à temps égaux le parquet de sa canne à corbin d'ivoire.

Madame Aurélie, rentrée chez elle, fit fermer exactement toutes les portes, et se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur un vaste sopha d'une mode un peu Pompadour, qui décorait sa chambre. Là, elle se mit à rire d'un air de satisfaction très prononcé ; car, malgré ses soixante-dix ans, c'était une personne très rieuse et très gaie que la chanoinesse Aurélie.

— Dis donc, Jenny, fit-elle en se tournant vers sa femme de chambre, qui se tenait debout auprès d'elle, j'ai mis ce soir le Castillon dans un bel état. D'abord, je lui ai fait refuser la porte, c'était essentiel à nos projets ; et ensuite j'ai donné à la comtesse une indigestion de ce maraud dont elle n'est pas près de guérir. Mais à propos, c'est donc vrai ce que Félicie vient de te confier tout à l'heure ?

— Très vrai, Madame. Il paraît que M. de Castillon part demain pour l'Angleterre au point du jour, et que, n'ayant pu être reçu ce soir, il a eu l'audace de proposer à Félicie...

— Qui a eu l'audace d'accepter... Eh bien ! cela va m'amuser. Mais admire donc comme cela se trouve. Moi qui ai écrit ce matin à lord Rutland. J'avais un pressentiment. Dès que Rutland arrivera, tu l'introduiras ici. En attendant, je vais dormir un peu sur ce sopha.

Et la chanoinesse s'endormit.

II

Le cœur d'une femme est soumis à une foule d'accidents pathologiques, en d'autres termes, de phénomènes que certains esprits acerbes ou enclins à une véracité brutale osent appeler des caprices.

L'étude approfondie de cette matière est sans contredit l'une des plus sublimes qui puissent séduire l'esprit humain, et nous voyons pourtant que les bavards vulgairement connus sous le nom de philosophes ont mieux aimé s'occuper de plusieurs billevesées tout à fait secondaires, telles que l'immortalité de l'âme, le système des mondes ou la théorie des atomes crochus, que de consacrer leurs veilles ou leurs scalpels à l'examen de cet organe tour à tour si riche, si pauvre, si tendre, si dur, si revêche, si humble, si fier, si despote,

et finalement si amusant : le cœur d'une femme!

Nous déclarons solennellement que notre opinion est inébranlable à cet égard. Oui, nous mettons au-dessus de toutes les voluptés philosophiques, l'honnête distraction de fouiller du bec de notre plume les fibres palpitantes de cette merveilleuse machine, à moins cependant qu'on ne nous propose de venir faire des ronds dans un puits.

La comtesse Clarisse — on devinera peut-être que les réflexions précédentes nous ont été inspirées par cette intéressante héroïne — se retira dans son boudoir, fort empêchée à débrouiller le chaos où flottaient ses pensées. Elle n'eût pas été plus embarrassée pour diriger sa course sans boussole sur un océan sans étoiles, qu'elle ne l'était de se rendre un compte fidèle de l'état précis où l'avaient jetée les chicaneries de madame la chanoinesse. Au reste, il faut bien le dire, la digne tante avait ce détestable privilège d'apporter habituellement le trouble dans les idées de Clarisse, chaque fois qu'il lui prenait fantaisie d'avoir de l'esprit à ses dépens. Au fond, c'était une assez bonne créature que madame Aurélie; mais le sentimentalisme de notre époque lui agaçait les

nerfs, et choquait fort le sensualisme de ses traditions galantes. « Ayez le courage de vos goûts », disait-elle souvent par manière d'apophthegme; et ce qui l'irritait particulièrement, c'était de voir sa belle Clarisse cacher, sous l'hypocrite réseau de mille délicatesses romantiques, la plus franche nature de coquette qu'elle eût jamais admirée.

Cependant nous supplions le lecteur de considérer que la chanoinesse, en sa qualité de vieille femme, n'avait pas toute la charité désirable en pareilles matières. Le dépit secret que lui faisait éprouver l'éloignement de Clarisse pour lord Rutland exagérait à ses yeux les torts de la comtesse. Nous en appelons ici à toutes les jolies femmes qui daigneront nous entendre : elles jugeront si lord Rutland ne méritait pas un peu son échec.

Et d'abord, notre belle lectrice sait déjà que lord Rutland doit être classé parmi les amants vertueux et magnanimes. Lors du mariage de Clarisse avec le comte de R..., on a vu que cet amoureux héroïque fit taire les plus vifs désirs de son âme, pour favoriser une union que, pour des motifs dont le détail est inutile, la famille de Clarisse ambitionnait.

Il y eut dans ce fait une faute impardonnable.

En affaire d'amour, ne parlez pas aux femmes de magnanimité; elles vous diront toutes que ce mot-là est aussi sot qu'il est long. C'est une vertu négative pour laquelle toutes professent une invincible horreur. Lord Rutland, qui se vantait d'adorer Clarisse et dont l'influence était grande sur la famille de la jeune personne, avait littéralement *cédé* Clarisse au comte de R... C'était là une belle action, digne, sans contredit, d'être mentionnée dans le Plutarque de la jeunesse, mais où Clarisse trouva je ne sais quoi d'assez impertinent. Premier grief.

Plus tard, le comte de R.... sentant sa fin, et sachant que Rutland n'avait jamais cessé d'aimer Clarisse, obtint de celle-ci, à force de sermons et de prières, la promesse de ne se remarier qu'avec Rutland. Il est vrai qu'on ne refuse rien aux mourants; mais pas moins ce diable de défunt avait ainsi recédé sa femme à son sublime ami, lequel ne se fit pas faute d'accepter. Second grief.

Les choses ainsi réglées, peut-être croirez-vous, Madame, que Rutland s'empressa de réclamer de la jolie veuve l'exécution du codicille? Pas le moins du monde. Toujours tendre, empressé, dévoué, il attendit que Clarisse se rappelât sa promesse,

mais il ne demanda rien. — Quoi ! s'écriait Clarisse, il faut qu'un homme soit bien fier et bien assuré de sa puissance, pour aimer avec tant de patience et ne rien demander ! Troisième grief.

Mais ce n'est pas tout. Mettez une jeune veuve dans la situation singulière où se trouvait la comtesse, et vous jugerez si Clarisse, coquette autant qu'une jolie femme se croit le privilège de l'être, dût rêver l'indépendance et la révolte.

Car enfin, les rôles étaient intervertis : Rutland était un peu le maître et Clarisse l'esclave.

Le premier acte d'insubordination qu'elle imagina fut de se persuader à elle-même qu'elle abhorrait Rutland, et le second, de convaincre Rutland qu'elle en aimait un autre. Elle prit pour cela le premier venu qui lui tomba sous la main. C'était un lion de la plus belle espèce. Robert de Castillon comptait quelques années de moins que lord Rutland. Il avait pour excentricité particulière d'afficher les femmes qu'il daignait adorer; aussi la comtesse, effrayée d'abord de son aventure, s'étant sauvée aux eaux de Baden, M. de Castillon la suivit-il avec un fracas qui lui fit le plus grand honneur. Il en fut même parlé à l'Opéra, dans la loge des *viveurs*, où l'on s'accor-

dait à dire que, si la comtesse voulait Robert pour mari, son plus sûr était de se dépêcher, — de peur de l'avoir pour amant.

Robert était plus qu'à moitié ruiné ; mais il trouva des juifs compatissants qui lui escomptèrent ses espérances sur les 30,000 livres de rente de la comtesse. Tout l'hiver ne fut de sa part qu'une succession d'adorables et d'audacieuses folies. Aux courses du printemps, Robert perdit mille louis; mais il gagna l'*handicand* avec un cheval que montait son jockey, vêtu, pour cette partie seulement, des couleurs choisies ce jour-là par la comtesse : elle était en robe de velours grenat avec une écharpe blanche. On trouva le tour d'une galanterie parfaite.

Mais n'allez pas croire que tout ce bruit empêchât Rutland de dormir. Il plaignait beaucoup Clarisse d'être ainsi la proie d'un lion ; mais d'être jaloux d'un aussi sot animal, l'idée ne lui en vint même pas à l'esprit. Clarisse faillit en mourir d'indignation. — Quoi ! s'écriait-elle dans le délire de sa colère, il pousse l'insultante sécurité de son cœur jusqu'à dédaigner d'être jaloux! — Elle prenait ainsi pour un excès de mépris ce qui n'était de la part de Rutland qu'un excès d'estime; mais

pas moins jugea-t-elle que ce trait d'originalité devait être considéré comme un quatrième grief qui comblait la mesure.

Clarisse s'en prit à la chanoinesse. Elle ne cessa de lui répéter chaque jour, avec cet air de haute hypocrisie que lui conseillait la situation, combien elle était navrée de faire d'inutiles efforts pour aimer Rutland. Elle ajoutait néanmoins, avec un soupir rempli de contrition, qu'elle respecterait la promesse solennelle faite par elle à son époux défunt, et qu'en cela, s'il le fallait, elle consulterait son devoir et imposerait silence à son cœur! Elle savait bien, la perfide, que chacune de ces paroles cruelles était répétée à Rutland.

Mais la chère comtesse entamait cette partie avec un partenaire qui en avait gagné plus d'une. Madame Aurélie fut aux anges de jouer encore son rôle dans cette petite comédie galante, et l'on a pu voir qu'elle n'avait pas tout à fait perdu le talent de la réplique. En même temps, elle prévint Rutland de se tenir tranquille, et qu'elle prenait le commandement de toute la campagne. La pauvre Clarisse tomba donc en des mains qui, pour être encore douces et blanchettes, n'en

étaient pas moins armées d'assez bonnes griffes.

Clarisse, comme nous avons dit, venait de passer dans son appartement, lequel donnait, ainsi que le salon, sur le paysage pittoresque dont nous avons parlé. Elle étouffait. Elle fit ouvrir toutes les fenêtres, et se mit dans un déshabillé de batiste qui flottait autour de sa taille ravissante en plis nombreux et discrets.

Félicie, sa femme de chambre, tournait autour de la comtesse, et jetait fréquemment les yeux, par la fenêtre ouverte, sur les solitudes sombres et tranquilles du ravin.

— Mais venez donc me coiffer de nuit, Félicie, dit tout à coup la comtesse d'un ton d'impatience que nous engageons le lecteur à lui pardonner en considération des secrets tourments qui l'agitaient, et remettez à une autre fois le soin de compter les arbres que l'on aperçoit d'ici. Qu'avez-vous donc à tant regarder par la fenêtre? Craignez-vous que les voleurs ne montent par la ravine?

— Oh! bien sûr, non, Madame, répondit Félicie; les voleurs sont trop prudents pour prendre un chemin où il y a vingt chances contre une de se briser les os. Les galants, je ne dis pas, ajouta-t-elle en riant de l'air du monde le plus dégagé.

— Les galants! fit la comtesse, sans plus répondre à une impertinence qu'elle eût sévèrement relevée dans toute autre occasion; les galants! répéta-t-elle avec un vague sourire.

## III

Il y a de ces idées insaisissables et rapides qui traversent l'esprit comme une étoile filante, sans y laisser de trace. Les femmes ont toutes leur petit monde romanesque, réduit mystérieux où elles s'amusent quelquefois à pénétrer, cachées à tous les regards, comme la Diane au bain. C'est là qu'elles donnent audience à leurs songes, et que les songes prennent, pour leur plaire, mille figures fantasques et délirantes. En même temps, défile devant leurs yeux charmés le beau cortège des don Juan, des Lovelace, des Almaviva et des Fronsac, tous cavaliers adorables, amants audacieux et vainqueurs, portant guitares et lanternes sourdes, échelles de soie, masques de velours et rapières, troupe galante qui mène à sa suite les belles amours, celles qui écrivent sur leurs drapeaux

triomphants : *Beaucoup oser*, *c'est beaucoup aimer*.

La comtesse était-elle, ce soir-là plus qu'un autre, disposée à goûter cette poésie caressante des passions? qui le sait? Elle laissa dire sa soubrette, et parut entrer en méditation. On ne saurait faire un crime à la comtesse de ce penchant si doux à la rêverie, auquel on a pu voir qu'elle se donnait volontiers. Rien ne sied à une jolie femme comme d'être plongée dans une bergère douillette, et d'y affecter une pose languissante et néanmoins étudiée, surtout si la dame est naturellement de formes souples et moelleuses, — ce qui était ici le cas au suprême degré.

A ce moment précis, Félicie, qui maniait à pleines mains les tresses noires comme la nuit des cheveux de sa maîtresse, poussa un grand cri de frayeur et lâcha prise, pour se réfugier à l'un des coins de la chambre.

Clarisse releva brusquement la tête, et vit un homme à cheval sur l'appui du balcon.

En deux sauts l'audacieux fut dans le boudoir, planté bravement en face de Clarisse, qu'il salua d'abord d'une manière leste et correcte; ensuite il se jeta à ses pieds, et fit mine de lui vouloir prendre la main.

Mais la comtesse ne tenait pas ainsi ses mains à la dévotion du premier venu à qui la fantaisie prenait de grimper par les fenêtres. Le premier usage qu'elle en fit fut de croiser vivement sur sa poitrine les plis un peu relâchés de sa robe de chambre, et d'arrêter ensuite le téméraire d'un geste qui le cloua sur place.

Il n'est peut-être pas inutile, pour l'édification de nos petits-neveux et l'instruction de leurs tailleurs, de donner ici un léger crayon de la toilette du personnage. Elle avait ce caractère officiel de haute prépondérance qui émane habituellement de tout ce qui sert à vêtir ou à parer un ministre responsable et constitutionnel de sa majesté la mode. Cela sentait son ordonnance contresignée, légalisée et dûment enregistrée au Bulletin des lois par MM. les chanceliers du Jockey-club.

Ce costume était celui des lions de l'été dernier.

L'habit, large, flottant et carré, était de couleur brune, avec un collet très haut et des manches légèrement froncées aux entournures. Le gilet, fort long, se dandinait sur les hanches, et tenait la poitrine à l'aise, comme le pourpoint du seigneur Sganarelle ; avec cela, un pantalon de nankin, des souliers vernis et des bas bleus

chinés : le col de la chemise, relevé par la cravate négligemment nouée, se dessinait à angle droit sur la figure, et le chapeau avait cette mesquinerie de formes propre aux coiffures britanniques. N'oublions pas le lorgnon, espèce de monocle d'or assez massif, passé dans un ruban noir large de deux travers de doigt.

Il y a des gens dont le portrait est achevé lorsqu'on a décrit leurs vêtements. Il ne nous reste donc autre chose à dire ici que le nom du personnage. C'était M. Robert de Castillon.

La toilette de Robert était un peu du matin ; mais le lecteur voudra bien considérer que ceci se passe à la campagne, et qu'en général les élégants ne daignent pas honorer la nature en se présentant au milieu de ses pompes dans un costume habillé ; il est vrai que la nature s'en soucie très médiocrement. Mais revenons à Clarisse.

Elle était debout, émue, indignée, et rouge comme la plus belle cerise de Montmorency.

— Monsieur, s'écria-t-elle enfin, en donnant à sa voix ce calme dédaigneux sous lequel les femmes savent cacher leur effroi, il me semble que je vous avais refusé ma porte.

— C'est bien pour cela, Madame, que j'ai passé

par la fenêtre, répondit Robert avec un sang-froid de Mohican.

— Chez moi, à une pareille heure !

— Il est dix heures vingt minutes, et à la campagne l'on peut se présenter jusqu'à onze sans trop choquer les convenances. Je suis dans les termes de la loi.

— Cette audace ! cette assurance !... Me direz-vous, Monsieur, ce que vous venez faire ici ? Votre conduite est un outrage. Je ne sais ce qui me retient de vous faire... chasser !

A ce mot, Robert, qui était demeuré à genoux, se releva d'un bond et s'approcha de la fenêtre d'un pas rapide.

—Clarisse, dit-il d'une voix basse, mais prompte et passionnée, si vous faites un mouvement pour accomplir cette menace odieuse, je me jette dans le précipice, et je me brise la tête sur ces rochers. Cela, voyez-vous, je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur mon amour !

Si, dans ce moment, la comtesse se fût souvenue d'une des plus belles scènes du roman d'*Ivanhoë*, elle eût peut-être éclaté de rire à la singulière parodie que lui en donnait Robert, et le sportman se serait trouvé pour lors dans une situation déli-

cate. Mais le ton, le geste, l'air résolu de Castillon, firent impression sur Clarisse, dont un imperceptible éclair de vanité, échappé des derniers replis du cœur, suffit d'ailleurs pour aveugler le bon sens.

Elle trembla pour les jours de Robert, — ce qui n'était pas un mal, mais il y eut pour elle comme une volupté secrète dans le sentiment de cet effroi ; — et c'est ici que nous chicanerions la comtesse, si nous étions aussi savant sur les cas de conscience que les révérends pères de la foi.

— Vous êtes fou, Robert, murmura-t-elle d'une voix éteinte.

— Oui, Madame, répondit le lion avec une simplicité sublime.

— Malheureux ! poursuivit-elle (Clarisse se complaisait évidemment dans cette pensée), vous avez risqué la mort pour arriver jusqu'ici !

— Et je la braverai pour redescendre ; mais il faut que vous m'écoutiez, Clarisse...

— Ah ! y songez-vous ?

— Il le faut, il le faut ! insista Robert avec un geste éperdu ; mais pour vous prouver que je n'ai été conduit à vos pieds que par des intentions

pures, je parlerai en présence de votre camériste. Qu'elle demeure !

Certes, un homme qui s'expose à se briser les reins, et cela dans des intentions pures, a quelque droit, j'imagine, à la miséricorde d'une femme sensible. Clarisse, un peu remise de ses frayeurs, reprit place sur son fauteuil, et fit signe à Félicie de venir rattacher ses cheveux.

— Mais, au nom du ciel, me direz-vous, Monsieur, quel motif assez puissant a pu vous faire oublier ainsi toutes les convenances ? demanda Clarisse d'un accent où ne perçait plus qu'une surprise assez naturelle.

Robert, assuré dès lors que la place était conquise, reprit son air de lion galant, et choisit un siège assez rapproché de celui de la comtesse.

— Madame, répondit-il en s'y laissant tomber avec infiniment de grâce, je suis venu vous faire mes adieux.

— Ah !... fit la dame en regardant Robert.

— Clarisse... nous ne nous reverrons jamais Je pars cette nuit même.

— Juste ciel ! et pourquoi donc ?

— Oh ! mon Dieu, pour rien, parce que je suis ruiné. J'ai, dit-on, trois cent mille francs de dettes,

c'est possible. Ils sont là-bas une meute de recors sur mes talons. Ainsi je pars. Mais je vous donne la dernière heure que je puis passer en France.

Il y a une façon de dire les choses. Si M. de Castillon eût balbutié d'un air penaud, s'il eût rougi, s'il eût poussé le plus léger soupir, sans nul doute c'était un homme perdu dans l'esprit de la comtesse. Mais il parla, sourit, se dandina comme aurait pu le faire le duc de Lauzun avouant ses peccadilles à mademoiselle d'Orléans. On ne saurait croire quel abîme sépare deux situations parfaitement semblables en apparence : — être ruiné ou n'avoir pas le sou. Celle-ci n'est qu'une honte, l'autre est encore une gloire.

— Je vous devais cette confession, Clarisse, continua Robert délicieusement étalé sur son fauteuil, et vous allez me comprendre. Je vous aime, et je pars ; non que je veuille en rien trancher ici du héros tragique, mais il n'en demeure pas moins avéré que vous aimer et vous fuir, cela doit paraître au premier coup d'œil d'une excentricité surnaturelle. Il est possible que je vous sois, au fond, très indifférent ; mais néanmoins je courais le danger que vous expliquassiez mon départ d'une façon désobligeante pour ma déli-

catesse. J'ai un rival; il est lord d'Angleterre, il a de gros revenus, et l'on dit que votre main lui est engagée en vertu de je ne sais quelle promesse *in articulo mortis*. Tout cela réuni donne la partie fort belle à lord Rutland, et fuir, c'est m'avouer vaincu. Je n'ai pas voulu que cela fût dit. Tenez-moi pour tout ce que vous voudrez, excepté pour un cuistre qui s'effraye. Si je ne continue pas la guerre, c'est que les subsides me manquent, et voilà tout.

— Et où allez-vous? demanda Clarisse, qui ne put se défendre d'un mouvement d'intérêt bien naturel, et qu'allez-vous faire, maintenant que vous voilà ruiné ?

— Je vais en Angleterre me faire sauter la cervelle.

— Ah ! mon Dieu ! ! !

— Ma foi, oui. Mais rassurez-vous, Madame, je ne suis pas venu dans l'idée de jouer ici le mélodrame. Je dis cela comme je l'ai résolu, simplement et froidement. Prenez-le de même ; je me tue parce qu'avec la meilleure volonté du monde je ne saurais vivre. Une fortune à tous les diables, un amour désormais sans espoir, des ruines ! Allons donc ! il vaut mieux en finir.

— Malheureux ! murmura Clarisse en laissant tomber sa tête dans ses mains ; deviez-vous finir ainsi ?

Il y eut un instant de silence.

On ne saurait croire combien une pause bien ménagée est d'un excellent effet dans certaines circonstances. M. de Castillon connaissait ce point de mise en scène.

Tout à coup il éclata d'un rire sec et nerveux.

— Pardieu, se dit-il comme se parlant à lui-même, c'est une amusante histoire que la mienne. J'ai aimé les femmes avec délire..... avec enthousiasme ; seulement, nul ne sait ce qu'il y avait au fond de mon amour.

Robert s'était levé, et se promenait à grands pas dans la chambre.

— Je crois, Dieu me pardonne, qu'il y avait une vertu. Déshérité du sourire de ma mère, pauvre ange remonté au ciel le jour fatal où je venais sur terre, j'ai cherché ce sourire chez toutes les femmes. Ah ! je m'en souviens ; j'aurais souhaité que le genre féminin n'eût que deux lèvres de rose pour les presser toutes d'un seul coup. Que voulez-vous ? On croit que le bonheur est dans ce qui manque. Élevé par des hommes, les uns durs, les

autres indifférents, la plupart imbéciles, j'entrevis les femmes comme autant de rédempteurs. Mais, bast! tombé de mon rêve dans la réalité, mieux eût valu, je crois, tenter le saut de Leucade. Autant de maîtresses, autant d'erreurs en elles, je n'aimais qu'elles, tandis que chacune d'elles, au lieu de l'amant, aimait l'amour. Nous ne nous entendions pas.

Robert retomba sur son siège comme accablé.

— Je cherchais toujours, poursuivit-il d'une voix plus lente; malgré mes déboires, je continuais d'aimer ce sexe à qui j'aurais dû ma mère, si ma mère eût vécu. Quelquefois, dans mon dépit, je comparais les femmes à du plomb vil mis en fusion par les passions les plus basses; mais je ne cessais de chercher une goutte d'or au fond de ce creuset dévorant.

— Monsieur... interrompit Clarisse, tandis que ses lèvres tremblaient d'une émotion inconnue, ce langage... je ne puis l'entendre...

— Oh! vous l'entendrez, Clarisse! s'écria Robert; car, cette goutte d'or, cette femme si longtemps rêvée, ce sauveur que j'attendais, un jour il a passé devant moi, le front resplendissant d'une beauté divine. O bonheur! Je ne m'étais pas trompé : il y

avait donc au monde une femme digne de mo amour!...

— Robert!

— C'était vous. Mais dites que le sort n'a pas d l'esprit? Dans cet amour suprême, où j'entrevoyai la vie, je n'ai trouvé que la mort.

— O ciel! expliquez-vous.

— Clarisse, vous êtes un ange, et pour vous j'a dédaigné toutes ces femmes, tous ces démon charmants de ma jeunesse; mais c'est l'ange qu m'a perdu!

La comtesse était fort agitée; elle regardai Robert avec des yeux où l'effroi, la pitié, la sym pathie peut-être, entremêlaient leurs éclairs. Evi demment Clarisse s'attendrissait.

— Il fallait vous voir, continua Robert en s laissant glisser aux genoux de la comtesse; i fallait vous suivre, vous entourer d'hommages, e pénétrer sur vos traces dans cette sphère éclatant où vous brillez, Clarisse! A Bade, en Suisse, au courses, dans les fêtes, partout, je voulais vou apparaître pour vous aimer partout et vous le dir à toute heure. De l'amour, ce n'était pas assez il fallait de l'or; j'en ai demandé. A mesure que j le jetais au vent de mes folies, ceux qui m

ruinaient m'en donnaient encore. Je ne sais ce que j'ai promis ni ce qu'ils m'ont fait signer. Savez-vous ce que c'est qu'un prêteur? c'est un engrenage où vous engagez d'abord le bout du doigt, où bientôt vous avez le corps, l'âme, l'esprit, la vie, et où cela se brise, se broie et disparaît. Que dirai-je? chacun des sourires qui, de vos lèvres, est tombé sur moi comme un rayon de Dieu, m'a coûté un lambeau de moi-même.

— Robert, c'est affreux!

— Eh! qu'importe, Clarisse, je ne m'en plains pas, mourir pour vous, c'est encore du bonheur. Serais-je ici ce soir, si demain je ne devais pas mourir? Oserais-je vous parler ainsi? verrais-je votre sein tressaillir de pitié? verrais-je couler vos larmes?... Ah! qu'est-ce que la vie pour payer tout cela? Adieu, Clarisse; je marche vers l'éternité d'un pas tranquille. En quittant ce monde, j'emporterai votre image... c'est assez pour défier le néant!

Robert, qui venait de se lever en disant ces mots, fit un pas vers la fenêtre.

— Non! non! s'écria Clarisse, au comble de l'émotion; non, vous ne mourrez pas, Robert! Pourquoi voulez-vous mourir?

— Certes, voilà un cri qui me ferait regretter la vie... Oh! merci de ce vœu, Clarisse; il augmentera le trésor de ma félicité future.

— Robert, arrêtez!

— Je ne puis. Écoutez, Clarisse, minuit sonne au clocher du village; cet entretien doit finir, les convenances l'exigent. Adieu, ne me retenez plus.

— C'est impossible, vous ne partirez pas sans m'avoir juré... Écoutez-moi : vous êtes assez noble pour que je ne rougisse pas de ce que je vais vous dire. Non, attendez. Mon Dieu, moi qui n'y songeais pas. Tenez, voici un mot à M. de N... qui suffira. M. de N..., c'est mon banquier; cela ne souffrira pas l'ombre d'une difficulté. Si j'avais de l'or ici, je vous le donnerais.

— Clarisse, pas un mot de plus!

— Oh! mon Dieu! voilà qu'il va refuser.

— Plutôt mille morts!...

— Robert, je l'exige!

— Jamais.

— Je vous en prie. Oh! ne me refusez pas; je veux réparer le mal involontaire que j'ai causé : vous ne pouvez me refuser. Je suis riche, tenez, prenez ceci; prenez-le, Robert, ou vous me voyez mourir à vos pieds.

Clarisse, en disant ces mots, tendait un papier où elle venait de tracer quelques lignes rapides; mais Robert de Castillon repoussa doucement la comtesse, et lui dit d'une voix où perçaient à la fois la tendresse et la fierté.

— Je ne recevrai jamais rien des mains de la pitié, Madame, si la compassion seule vous inspire, n'insistez pas davantage. Que me fait votre or, à moi qui ne veux que votre amour.

— Robert... acceptez..., balbutia la comtesse, tandis qu'un voile de pourpre sembla couvrir son front; Robert!... ah! je sens que la rougeur de mon visage... doit vous empêcher de rougir!

Robert, à cet aveu, se sentit vaincu; il jeta un cri d'amour, et tombant aux pieds de Clarisse, les yeux noyés de larmes (il avait aussi le don des larmes), il tendit la main pour recevoir ce gage d'une compassion si tendre. Mais Félicie, qui avait écouté toute cette scène avec l'attention la plus scrupuleuse, se précipita prompte comme l'éclair, entre Castillon et Clarisse, et s'empara du papier.

Ce fut un assez joli coup de théâtre.

Robert pâlit, ouvrit des yeux hagards, et se releva sans dire un mot.

Clarisse, stupéfaite de l'audace inouïe de cette

fille, ne savait comment elle devait l'expliquer, elle regarda Castillon. Alors elle vit le trouble dont il était la proie, et presque aussitôt une idée bizarre se fit jour dans son esprit. Au lieu de s'adresser à Félicie avec le ton de la colère, c'est tout ce qu'elle put faire, que de lui demander le motif de sa conduite d'une voix basse et tremblante.

— Reprenez ce papier, Madame, dit la fille avec assurance ; j'ai reçu des instructions à cet égard. On a les yeux sur Monsieur.

— Félicie, êtes-vous folle?

— Je ne le pense pas, Madame. Au reste, souffrez que j'introduise en votre présence deux personnes qui n'attendent que mon signal, et qui vous expliqueront tout cela mieux que je ne pourrais le faire.

Félicie, en parlant ainsi, se dirigea vers une porte qui paraissait conduire dans l'intérieur des appartements, et disparut en faisant signe à Clarisse qu'elle allait revenir.

— Que va-t-elle faire chez ma tante? murmura la comtesse au comble de la surprise, et que peut signifier...

— Cela signifie, Madame, que je suis échec et mat, répondit Castillon en se redressant avec

effronterie. Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour deviner que je tombe victime d'un complot... inconvenant.

A peine eut-il dit ces mots que, sautant sur le balcon, il en franchit lestement la balustrade, prêt à disparaître par le chemin périlleux dont il s'était servi pour monter. Toutefois, se retournant vers la comtesse :

— Clarisse ! lui cria-t-il, tandis que de la main qu'il avait libre il lui envoyait un baiser à travers les airs, Clarisse, le hasard qui préside aux destinées est un facétieux coquin. S'il m'eût permis de réussir ce soir, je veux que le diable m'emporte si je ne fusse redevenu sage comme un Grandisson. Amoureux et ruiné, je ne demandais au ciel que deux trésors pour prix de ma conversion : votre cœur et votre fortune. Ils m'échappent, mais avouez que j'ai été bien près d'attraper l'un et l'autre. Bast ! vogue la galère ! C'est égal, comtesse, je t'aime comme un perdu.

Mons Castillons ne jugea pas à propos d'en dire davantage, et regagna le ravin, car la porte qui s'était refermée sur Félicie venait de se rouvrir.

## IV

Il faut dire à la louange de Clarisse, que, dès l'apparition de Robert, elle avait été dominée par une oppression pénible. Elle sentait murmurer en elle non seulement sa conscience, mais jusqu'aux moindres délicatesses de sa dignité de femme. Toutefois, un mélange confus d'exaltation et de pitié, quelques souvenirs réveillés de galanteries folles mais un peu chevaleresques de Robert, tout cela, jusqu'au prestige inséparable de l'audacieuse façon dont il avait su s'introduire, put causer à Clarisse une fascination passagère. Ce fut de l'entraînement si l'on veut, mais non de la séduction. D'ailleurs le dénouement aussi étrange qu'inattendu de cette scène rendit à la comtesse toutes ses premières terreurs. Elle était

comme sous l'influence d'un de ces mauvais rêves qui tiennent l'âme et les sens dans les vagues douleurs d'une torture indéfinie dont on éprouve le poids sans en deviner la cause. Pâle et le front trempé d'une sueur brûlante, elle regardait Robert se balancer en dehors de la fenêtre; et cette figure, frappée elle-même d'un certain vertige, prenait à ses yeux des aspects bizarres; ses oreilles bourdonnaient et ne lui transmettaient les paroles de Castillon que comme des sons confus et discordants. Une minute de plus et Clarisse tombait évanouie; mais la porte qui s'ouvrit à ce moment fit courir un souffle rafraîchissant autour d'elle, Clarisse se retourna, poussa un cri de délivrance, et courut se jeter dans les bras de la chanoinesse qui se présenta sur le seuil.

— Fais donc attention, Clarisse, s'écria madame Aurélie, en baisant les joues de la comtesse; j'aime assez es caresses, ma fille, mais il en faut garder un peu pour les autres.

En disant ces mots, elle montrait un élégant personnage, au bras duquel elle se tenait pendue. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'une figure remplie de douceur et d'expression, et portant sur toute sa personne les marques d'une dis-

tinction parfaite. Clarisse baissa les yeux et tendit sa main à Rutland.

— Mais, que vois-je ! continua la chanoinesse en se dépêchant de prendre place sur un canapé, car l'âge ne lui permettait pas de demeurer longtemps sur ses jambes ; l'épervier est donc déniché? Tant pis, ma foi. Je me promettais de rire. T'emporte-t-il de l'argent, ma colombe ?

— Madame... voulut balbutier Clarisse, au comble de la confusion ; mais les paroles moururent au bord de ses lèvres tremblantes.

— Vite, vite, Milord, reprit la chanoinesse; racontez-nous votre histoire. Tu vas voir, Clarisse, un conte à mourir de rire. Milord ne m'en a dit que le plus gros ; et, d'ailleurs, j'en savais déjà quelque chose. Sais-tu que c'est un amusement drôle que ton Castillon? Écoute bien !

— Avant de rien vous dire, madame la comtesse, j'ai à vous demander pardon du singulier moment que je choisis pour vous faire ma visite...

— Après quinze jours de rigueur, interrompit Clarisse avec un soupir involontaire.

— Dites quinze jours d'exil et de souffrance, dit Rutland à voix basse.

— Bien, bien, reprit la chanoinesse qui devina

plus qu'elle n'entendit ces paroles ; nous penserons plus tard à faire la paix. Je sais ce que durent des négociations de ce genre. On n'a jamais tout dit, et l'on recommence toujours. Ainsi, vite, au plus pressé.

— Eh bien! donc, ma chère Clarisse, continua le pair des trois Royaumes-Unis, j'ai su ce soir que vous deviez être l'objet d'une tentative audacieuse de la part d'un chevalier d'industrie, dont les fredaines ne me sont malheureusement connues que depuis deux jours, et j'ai pris la liberté de venir veiller sur vous.

— Castillon... un chevalier d'industrie... répéta la comtesse à voix basse : vous êtes bien sûr de ce que vous dites là, Milord ?

— Parfaitement sûr.

Clarisse tressaillit, et son cœur se gonfla de honte. Elle conçut pour elle-même un sentiment de mépris.

— Et comment avez-vous su que cet homme méritait un pareil titre? demanda-t-elle sans oser lever les yeux.

— De la façon la plus bizarre, continua Rutland dont l'accent avait cette simplicité franche et modeste propre à toutes les natures de bon aloi.

J'étais, il y a peu de jours au café de Paris; tout à coup, dans un groupe de jeunes fats, dont quelques-uns m'étaient connus, j'entendis qu'on prononçait votre nom.

— Mon nom ! répéta Clarisse en pâlissant.

— Je m'approche alors sans être vu, et je reconnais Castillon. Il était en train de stipuler les termes d'un pari.

— L'impudent maroufle ! se dit la chanoinesse à elle-même, par manière de réflexion.

— Il s'agissait simplement de son prétendu mariage avec vous. Il pariait d'être en mesure de l'annoncer avant la fin de la semaine. L'enjeu, soutenu par un étourdi dont le nom m'échappe, était de deux cents louis.

— Voyez-vous d'ici ma belle Clarisse engagée sur la mise à prix de deux cents louis ! s'écria madame Aurélie; en vérité, pauvre chère, tu vaux mieux que cela. Mais deux cents louis, c'est peut-être une somme pour ces jeunes gredins.

— Ma tante, vous êtes implacable !

— Allons, allons, je me tais ; tu n'es pas volée, c'est l'essentiel. Mais continuez, Milord.

— Hélas ! Clarisse, je ne sais si vous me pardonnerez un mouvement de vivacité dont je n'ai pas

été le maître; maintenant que j'y songe, j'ai failli compromettre votre réputation sans tache dans un éclat déplorable. Mais que vous dirai-je, je n'ai pu me défendre d'un frisson d'horreur. Je sais que Robert, dont les assiduités vous *importunent* depuis l'été dernier, était un de ces jeunes gens dont l'existence équivoque traîne dans Paris une oisiveté dissipée, et que le nom d'une femme, en passant par ses lèvres, ne pouvait manquer de s'en échapper terni.

— O honte! balbutia Clarisse d'une voix étouffée par les sanglots. — Et alors, continua-t-elle en levant des yeux humides, qu'avez-vous fait, Rutland?

— J'ai fermé la bouche de l'insolent avec le revers de ma main.

— Un soufflet!

— Oh! ne t'effraie pas, dit la chanoinesse; c'est ici que le plus amusant commence. Il y eut néanmoins un rendez-vous de pris, n'est-il pas vrai, Milord?

— En effet, continua Rutland, pour hier matin. Mais écoutez-moi, Clarisse, et ne jugez pas mal ce que je vais vous dire... Je vous aime bien plus que mon honneur, et cependant j'allais tuer un

homme qui peut-être... Si elle l'aime, me disais-je, si Robert doit la rendre heureuse... Oh ! je crois que je serais mort du même coup qui vous eût ravi le bonheur.

— Ah !... encore un sacrifice ? interrompit Clarisse avec un accent de dépit dont elle ne fut pas la maîtresse.

— C'eût été le dernier... Oui, Clarisse, oui, je tremblais, j'avais peur, une fois sur le terrain, de n'être plus maître de moi. Qui sait ? en présence de cet homme, le cliquetis des épées eût peut-être couvert le cri de mon âme. La vue de ce rival, la pensée funeste que vous l'aimiez... Non, non, Clarisse, je n'aurais pas eu la force de retenir mon bras. J'aurais tué Robert ; oui, sur mon âme, je sens que je l'aurais tué.

Clarisse se leva de son siège aussi rapide que l'éclair, et courut à Rutland dont elle prit les mains avec violence.

— Vous l'auriez tué? s'écria-t-elle d'une voix haletante.

Rutland regarda la comtesse, et se méprenant sur l'objet de son trouble, croyant que le danger qu'avait couru Robert en était la cause unique,

devint tout à coup d'une pâleur horrible, et repoussa Clarisse.

— Oui, Madame, répéta-t-il l'œil sombre et les dents serrées, oui, je l'aurais broyé sous le pommeau de mon épée plutôt que de lui laisser un souffle de vie !

— Rutland... vous êtes donc jaloux ?

— Jaloux à en mourir...

Clarisse tressaillit, tandis qu'une flamme subite fit étinceler ses larmes. La chanoinesse frappa dans ses petites mains en signe de victoire.

— Milord, s'écria-t-elle, voilà le grand mot lâché; je vous fais mon compliment, vous êtes enfin désensorcelé ! Peste ! il était temps. Mais finissez vite votre histoire, que j'aille me recoucher. La nuit devient froide à périr.

— Clarisse... murmura Rutland qui n'écoutait guère la chanoinesse, je ne sais si je dois comprendre... vous souriez !

— Continuez votre récit, Rutland; vous disiez que vous aviez peur de tuer Castillon.

— Aussi, hier matin, mon plan était tracé, j'attendais les renseignements que j'avais fait prendre. Si Robert eût mieux valu que sa réputation, si malgré ses folies, ses prodigalités, ses

débauches, il eût possédé un cœur digne du vôtre, une âme qui sût apprécier votre âme, un amour assez pur, assez noble, assez grand pour vous être offert, eh bien !... je me serais enfui... oui, Clarisse, je me serais enfui comme un lâche! Évitant tout scandale, prévenant tout malheur, j'aurais regagné l'Angleterre, et je serais allé mourir dans mon vieux château de Grumnor.

— Rutland ! et ma promesse faite au lit de mort du comte, vous l'oubliez donc?

— Votre amour seul devait m'en faire souvenir... N'est-ce pas vous dire que je l'ai depuis longtemps oubliée !

— Quoi ! vous auriez souffert que je fusse parjure !

— Parjure!... rassurez-vous, Clarisse, fit Rutland avec un sourire mélancolique, ne vous ai-je pas dit que je me serais hâté de mourir pour que vous ne le fussiez pas?

— Rutland ! s'écria Clarisse en se jetant dans ses bras.

— Allons, voilà ce que je craignais, s'écria la chanoinesse; nous n'en finirons pas de cette nuit. Au nom de mon saint patron, Rutland, soyez plus raisonnable que cette jolie folle et achevez-nous

votre histoire avant de commencer le roman dont je vois que vous entamez le plus doux, mais le plus long chapitre.

— Oh ! la fin de l'histoire n'a rien de bien intéressant, reprit Rutland, qui ne quitta plus la main que lui abandonnait Clarisse. Hier, je reçois un billet de Robert, qui s'excuse en termes ambigus de ne pouvoir se trouver au rendez-vous. Je cours, je m'informe ; j'apprends qu'il se cache, traqué par les dupes nombreuses qu'il avait faites. Je parviens à tout savoir. Robert est sous le coup de la loi ; on le cherche, on ne tardera pas sans doute à le saisir. Alors une affreuse idée s'empare de mon esprit. Cet homme vous a aimée, Clarisse ; il a fait plus, il vous a compromise dans de bruyantes folies, tout Paris sait qu'il a recherché votre main, on l'a vu maintes fois à vos côtés dans tous les lieux publics, et c'est cet homme, honoré de vos regards, que l'on traînerait devant les tribunaux, et qui mêlerait le nom de Clarisse à sa défense...

La comtesse ne put retenir un cri d'horreur, et ses traits se décomposèrent si rapidement que la chanoinesse eut la force de se lever toute seule et d'aller lui prendre les mains, qu'elle serra avec une tendre effusion.

— Clarisse, mon enfant, calmez-vous, lui dit-elle d'une voix douce et imprégnée de larmes; rions, car tout cela n'arrivera pas. Rutland a eu le temps de tout réparer. Cela lui coûte une centaine de mille francs, mais au moins ce drôle de Robert n'ira point en prison. Le maraud n'eût sans doute pas fait sa tentative de ce soir s'il avait su qu'aujourd'hui même Rutland l'avait mis à l'abri de toutes les poursuites de la justice. Puisse-t-il rentrer en lui-même quand il connaîtra le dénouement si heureux pour lui de cette aventure. Ainsi, console-toi, petite, et souviens-toi seulement de cette aventure comme d'une leçon salutaire. Nous autres femmes, vois-tu, nous sommes un peu comme les moucherons, nous aimons ce qui brille; et puis nous sommes coquettes, et nous avons une rage ridicule d'être adorées avec fracas. Un homme bon, noble, dévoué, modeste, ce n'est pas toujours notre affaire, nous désirons...

— Assez, ma bonne tante, assez, vous voyez bien que je ne désire plus rien. »

La comtesse avait laissé tomber sa tête sur le sein de Rutland et levait vers lui le plus enivrant des regards.

— O Rutland ! lui dit-elle d'une voix toute rem-

plie de délicieuses caresses et avec une naïveté charmante, si j'avais été libre de vous refuser ma main, il y a longtemps que je vous l'aurais donnée.

La chanoinesse fut prise à ce mot d'un excès de gaîté folle.

— Vois-tu, Clarisse, je t'aime, quoi que tu fasses, parce que tu es femme jusqu'au fin bout de tes jolis doigts.

— Et, cependant, dit la comtesse en hochant la tête d'un petit air boudeur, vous n'avez pas craint ce soir de me... méchante tante... me dire que Rutland allait se marier !

— Simple que tu es ! c'était pour que tu songeasses à le prendre... Et d'ailleurs, me suis-je si fort trompée ? répondit la chanoinesse en les regardant tous deux avec un fin sourire.

# LE MAJOR ANSPECH

## I

M. le major Anspech était un vieillard aussi maigre qu'il était long, et même d'autant plus maigre qu'il était long. Quarante ans avant l'époque où se passa la petite histoire que nous allons, ô lecteur, prendre la liberté de vous raconter, ce digne major était l'un des plus beaux mousquetaires gris du régiment de Monsieur, et bataillard comme quatre. Avec cela quelque fortune, un des beaux noms de Lorraine, du savoir à l'escrime et un cœur passablement affamé. Les femmes de la cour et de la ville, de celles qui ne savaient résister à un mousquetaire, résistaient encore bien moins à un mousquetaire gris, haut de cinq pieds six pouces, et M. le major Anspech

leur donnait de si galants assauts, qu'il s'était surnommé de son chef le Turenne des boudoirs.

Mais quarante années changent légèrement un homme : M. Anspech, en 1827, n'était plus que l'ombre de lui-même, et ne possédait autre chose, de toutes ses splendeurs évanouies, que 800 livres de rentes, une culotte en peluche noire, une longue redingote noisette et une mansarde ; encore la mansarde lui coûtait-elle quarante écus par an.

Malgré cette réduction notable dans les éléments de son bonheur, le major Anspech, qui était veuf, avait trouvé moyen de vivre au sein d'une jouissance parfaite durant six mois de l'année. Or, combien y a-t-il d'hommes qui puissent se vanter d'être satisfaits de leur sort un jour sur deux ?

Il est vrai que les menus plaisirs du major Anspech ne tendaient pas précisément à écorner son budget, et c'est en cela que, pour un ci-devant mousquetaire, le major nous paraît digne de beaucoup d'éloges. Il avait borné ses voluptés courantes à une promenade aux Tuileries, toutes les fois que le soleil daignait en caresser les avenues, que ce fût par les étreintes brûlantes de la canicule ou

par les froids baisers d'un beau jour d'hiver. Mais, comme cet astre est assez rarement chez nous d'une aménité sans nuages, notre vieil ami avait fait une étude approfondie de l'endroit du jardin le plus propre à goûter les douceurs de Phébus, et à ne rien perdre de ses rayons.

Après maintes recherches et plusieurs essais diversement heureux, le major parut fixer son choix.

A l'extrémité de la terrasse des Feuillants, se trouve une plate-forme ombragée d'arbres et de bosquets qui domine tout à la fois et la place de la Concorde et l'entrée architecturale de ce côté-là du jardin. Une rampe en terre-plein termine cette plate-forme et conduit le promeneur, par un gracieux retour sur elle-même, dans la riche enceinte qui s'ouvre entre les avenues et la porte occidentale des Tuileries. Ce retour de la rampe forme donc, comme on peut le comprendre, un angle assez aigu avec le revêtement de la plate-forme ; et c'est du sommet de cet angle, dont les côtés sont deux murailles hautes d'une douzaine de pieds à cet endroit, c'est de ce coin ainsi fortifié que nous allons parler.

Exposé au soleil levant, l'angle de ces deux

murs, comme le lecteur lui-même peut s'en assurer, semble disposé tout exprès pour concentrer le plus de chaleur possible dans un étroit espace, et, telle est même l'intensité de ce foyer, que ce ne fut qu'en y plantant un bosquet de fleurs et d'arbrisseaux qu'on parvint à rendre ce petit coin agréable aux promeneurs.

Or, M. Anspech, pour des motifs qui dépendent un peu de sa culotte de peluche, détestait le voisinage du monde, le contact des promeneurs ; et bien qu'il reposât les yeux sans déplaisir sur les troupes d'enfants qui hantent cette contrée, rien ne l'eût tant gêné que de se trouver en trop proche compagnie avec un de ces jeunes drôles ou quelques-unes de ces fraîches et sémillantes filles au regard moqueur qui présidaient à leurs jeux. Il fallait donc que le banc de son choix réunît deux conditions rigoureuses; qu'il fût dans un lieu d'une exposition convenable d'où l'on pût voir sans être trop vu, et qu'il offrît une superficie assez restreinte pour que le major une fois assis, personne ne pût espérer s'asseoir à ses côtés.

Ce banc privilégié, M. Anspech l'avait enfin trouvé juste à ce point d'intersection de la rampe et de la plate-forme, entre deux charmilles de

chèvrefeuille, sous un arbrisseau de bel ombrage et tout parfumé de roses et de jasmin. Du soleil jusqu'à midi, de la fraîcheur dans le milieu du jour, et le soir des senteurs enivrantes. Ce banc était si étroit, si profondément enfoui entre les feuillages, que M. le major, le plus long et le plus mince des majors, comme nous l'avons insinué, ne s'y encastrait qu'à grand'peine. Mais, une fois assis, les angles et les méplats du major coïncidaient si parfaitement avec tous les accidents géométriques de cette cachette, que celui-ci pouvait dès lors se comparer à une carapace dont M. le major s'était constitué la tortue, et que les rebords imperceptibles du banc n'eussent pas offert à une mouche de quoi reposer quatre de ses pattes pour se frotter à l'aise les deux autres.

Du fond de ce trou, les yeux du vieillard plongeaient sous les marronniers, et allaient se perdre tout au bout des avenues, vers la royale demeure, éblouissante façade derrière laquelle le major devinait des splendeurs, où il pénétrait par les souvenirs... La terrasse des Feuillants, où piétinaient les promeneurs, lui apportait mille bruits confus, mille murmures auxquels sa mémoire prêtait aussi des charmes, car tous les alentours palpi-

taient pour lui de la vie du passé, et c'était ce spectacle, c'était ce soleil, ces fleurs, c'était surtout cette solitude au milieu de la foule, tout cet ensemble de voluptés présentes, liées par le souvenir aux voluptés enfuies, qui faisaient un paradis terrestre de ce petit refuge pour le ci-devant mousquetaire.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ce pauvre M. Anspech, qui était gentilhomme après tout, quoique cadet de Lorraine, se trouvait-il réduit, quarante ans après avoir brillé dans les petits appartements de Versailles, à quêter une place gratuite au soleil, et à fuir les regards indiscrets qui eussent exploré de trop près les mystères de sa culotte de peluche?

Pourquoi, mon Dieu ? Par suite d'un de ces événements imprévus, bien que très naturels et très simples, qui arrivaient souvent le soir au foyer de l'Opéra, du temps que M. de Lauraguais jetait ses louis par la fenêtre pour l'amusement de mademoiselle Arnoult.

Il arriva donc ce soir-là que mademoiselle Guimard, celle qu'on appelait Guimard la jeune, pour la distinguer de sa mère, eut la maladresse de laisser tomber son mouchoir. La conséquence de

cet accident fut que le major tomba de chute en chute et de hasard en hasard jusque sur le banc et dans la redingote noisette qui constituent le fond de cette remarquable histoire.

II

Mademoiselle Guimard ayant laissé tomber son mouchoir, fine toile de Hollande ennuagée de malines, un bijou de mouchoir filé par la main des fées, M. le chevalier de Palissandre, vaurien fieffé, qui portait la chenille et maniait l'épée comme Fronsac, conçut l'impertinente idée de se baisser pour le ramasser; mais il le fit si gauchement, qu'il effleura de son pied celui de M. le mousquetaire Anspech, qui, pour lors, donnait la main à mademoiselle Guimard la jeune. Le butor!... Bref, on échangea deux regards et on se salua le plus poliment du monde, — mais le lendemain on alla se couper la gorge.

Dès le point du jour, M. le major Anspech se fit coiffer et habiller de la façon la plus galante, et

partit dans son carrosse pour se rendre à la porte Maillot, où était le rendez-vous. Il avait mis 300,000 fr. en or dans son carrosse pour passer à l'étranger et y attendre que la famille de Palissandre fût consolée de la mort du chevalier; car il faut savoir que le major avait un battement de fer suivi d'un dégagement en tierce dont il était sûr, et que dans son idée, M. de Palissandre était on ne peut plus mort.

La chose succéda comme le major l'avait prévu : on ferrailla quelques secondes, et, dès que le mousquetaire comprit que le chevalier s'échauffait, il dégagea en tierce avec une telle rapidité, que M. de Palissandre ne vit qu'un éclair et tomba frappé de la foudre. Il faisait jour à peine, et M. Anspech fut si pressé de remonter dans son carrosse, qu'il se trompa de voiture et monta dans celle du chevalier, qui partit à fond de train. Lorsqu'il s'aperçut de son erreur; il était trop tard pour qu'il revînt sur ses pas.

Arrivé à Londres, il songea que son banquier à Paris pourrait lui faire savoir ce qu'étaient devenus son carrosse, ses 300,000 fr. et le chevalier de Palissandre. Il lui écrivit donc, et profita de cet ordinaire pour lui demander de l'argent, car le major, en retournant ses poches, avait à peine

rassemblé quelques louis. La réponse se fit malheureusement attendre, et le mousquetaire gris de Monsieur, tout en se promenant à Saint-James, en proie à un ennui mortel, fit la connaissance d'une jeune créole des Indes espagnoles, dont il s'emmouracha par désœuvrement. La jeune créole étant sur le point de partir pour la Havane, et M. Anspech ne pouvant d'ailleurs s'acclimater au plum-pudding, notre étourdi fit un millier d'écus du peu de diamants qu'il avait sur lui, et emprunta mille louis à un jeune gentilhomme de ses amis qui était de l'ambassade française et qu'il eut la bonne fortune de rencontrer dans Hyde-Parck. Le lendemain il voguait avec la jeune créole vers les Indes occidentales.

Étant à la Havane, il écrivit de nouveau à son banquier, toujours pour avoir des nouvelles de son carrosse et du chevalier de Palissandre, et pour mander qu'on lui envoyât de l'argent. Mais le vaisseau qui portait ces dépêches se perdit apparemment, car six mois après, le major, qui avait mangé jusqu'au dernier doublon, attendait encore des nouvelles de son banquier ; il était d'ailleurs horriblement fatigué de la créole. Dans cette situation, il jugea que le meilleur moyen d'avoir une

réponse à ses lettres était de l'aller chercher lui-même, au risque d'avoir des démêlés avec le colonel des mousquetaires gris de Monsieur; toutefois, il résolut d'y mettre de la prudence et de rentrer à Paris incognito. Il vendit sa garde-robe pour payer son passage, et débarqua le plus heureusement du monde à la porte de l'Opéra, sous le premier nom qui lui passa par la tête. Ses amis, qui le reconnurent, le pressèrent dans leurs bras et lui apprirent que son banquier était passé en Amérique, lui emportant plus de 500,000 fr., prix d'une terre que le major avait fait vendre l'année auparavant. L'accident le contraria d'autant plus que cette somme, avec 300,000 fr. du carrosse, composaient à très peu de choses près toute sa fortune. Il ne lui restait de ressource que dans le chevalier; mais le chevalier, lui répondit-on, n'avait été malade que quinze jours, et était parti pour Londres dès qu'il avait pu se tenir sur ses jambes. Le major comprit que le chevalier avait voulu lui rendre au plus vite son coup d'épée et ses 300,000 fr.; il fut touché de ce procédé jusqu'aux larmes, et reprit dès le lendemain la route d'Angleterre, à la poursuite de son généreux ennemi.

Le major arrive à Londres, court à l'ambassade, visite toutes les tavernes, explore Covent-Garden et l'Opéra, fouille toutes les maisons de jeux, toutes les salles d'armes, toutes les tabagies : point de chevalier! Enfin, il découvre, par les registres de la maison Ashbon et compagnie, armateurs de la Cité, que M. de Palissandre est parti depuis trois mois pour la Havane.

— Au diable ! s'écrie le major désappointé, cette drôlesse de fortune y met de la désobligeance. Je ne retournerais pas dans les griffes de ma créole pour tous les coups d'épée imaginables, pas plus que pour les trésors de Visapour. Je m'en vais en Amérique rouer mon banquier de coups de canne. Cela me distraira.

C'était au fond le meilleur parti qu'il eût à prendre; car le comte ne possédant plus qu'un revenu de six mille livres, provenant d'une ferme aux environs de Phalsbourg, il valait mieux courir après cinq cent mille francs qu'après cent mille écus. Il alla donc s'embarquer en Hollande pour la Nouvelle-Orléans, où l'on disait que s'était réfugié son banquier, et il l'y retrouva en effet, mais déjà ruiné de fond en comble par un agiotage sur des terrains en friche qui ne lui avait pas

réussi. Le major se donna du moins l'agrément de le rosser selon ses mérites, et ne sachant plus trop que faire, il courut se battre contre les Anglais, en compagnie de M. de Lafayette.

Il se battit à merveille et aurait fourni sans doute une fort brillante carrière, sans cette vilaine histoire avec M. de Palissandre qui l'avait fait quasiment considérer comme déserteur, et lui laissait une sorte de compte ouvert avec la prévôté de Paris.

La guerre d'Amérique terminée, le major Anspech se trouva passablement endetté auprès de quelques amis qui avaient eu la galanterie de deviner une partie de sa position. Cette circonstance lui rappela son carrosse et les trois cent mille francs avec le coup d'épée dont le chevalier de Palissandre lui était demeuré redevable. Il eut l'heureuse idée d'écrire à la Havane et d'y prendre des informations exactes. Mais on répondit qu'il n'avait paru personne du nom de Palissandre, et que ce gentilhomme, vraisemblablement, devait être mort en route. C'était à se pendre. D'un autre côté, les quartiers de sa ferme ne lui arrivaient plus depuis six mois, et les nouvelles affaires de 89 ne lui donnaient pas précisément envie d'aller

voir lui-même quelle en était la cause ; il s'en doutait d'ailleurs à peu près.

La situation du major Anspech était on ne peut plus triste. Tout le trahissait, tout l'acablait à la fois : « N'est-ce pas quelque chose d'étourdissant, s'écria-t-il, assis un soir sur la jetée de New-York et entraîné par la vivacité de ses pensées ; n'est-ce pas quelque chose de fabuleux que la destinée d'un mousquetaire gris qui a eu le malheur de donner la main à mademoiselle Guimard, juste à l'instant où cette coquine laissait tomber son mouchoir ? Voilà une sotte histoire qui me coûte huit cent mille livres, sans compter mes dettes et ma brouillerie avec la prévôté de Paris. O fatalité ! qui peut se défendre de tes coups ! »

En ce moment on lui frappa sur l'épaule.

## III

— L'ami, dit le nouveau-venu, vous me parais-
ez affecté de quelque chagrin cuisant. Que puis-
e faire pour votre service?

— Ce que vous pouvez faire, Monsieur, répondit
e major d'un air hautain, je veux bien vous le dire :
ous pouvez m'ôter votre chapeau.

— Vous avez raison, reprit l'inconnu, qui sourit
vec le plus grand calme, tout en se découvrant;
n honnête homme doit des égards au malheur.

— Ce n'est pas mon malheur, Monsieur, c'est
oi-même que je désire qu'on salue quand on me
it l'honneur de m'adresser la parole.

— Vous êtes Français, Monsieur?

— Français et gentilhomme.

— Vous vous trompez.

— Qu'est-ce à dire ? sambleu !

— C'est-à-dire que vous ne pouvez être g
tilhomme français, puisqu'il n'y a plus de g
tilshommes en France.

— J'ignore s'il n'y en a plus en France; r
j'en connais un qui va vous envoyer aux poiss

— Vous ne le ferez pas.

— Est-ce un défi ?

— C'est un conseil. Vous êtes le ci-devant ba
Anspech de Phalsbourg, et vous descendez pa
femmes des derniers ducs de Lorraine. Je sais c
Je sais aussi que votre ferme des environs
Phalsbourg a été confisquée comme bien d'émi
qu'il ne vous reste pas un sou vaillant en Fra
et que vous êtes condamné à mort.

— Je vous remercie fort de ces nouvelles; r
je ne vois rien jusque-là qui m'empêche préc
ment de vous jeter à la mer.

— Vous avez en quelque sorte raison, Monsie
mais quand vous m'aurez noyé, je ne vois pas
plus en quoi votre position sera meilleure. V
aurez peut-être un ami de moins, et très certai
ment une méchante affaire de plus.

— Il paraît, Monsieur, que vous avez des p
tentions à être furieusement original.

— Je ne sais lequel des deux en a le plus, Monsieur, de moi qui vous éclaire sur votre situation, ou de vous, qui me voulez jeter à l'eau parce que je vous offre mes services.

— Je suis bien votre serviteur, Monsieur ; mais un gentilhomme qui descend comme moi des ducs de Lorraine n'accepte pas de services d'un étranger.

— Et de qui en acceptez-vous ici, Monsieur, si ce n'est d'un étranger ?

— Permettez-moi de vous dire, Monsieur, qu'un homme comme moi n'est jamais réduit à la misère tant qu'il lui reste son épée.

— Et qu'en feriez-vous ?

— J'en châtierais l'insolent qui aurait l'audace de m'humilier par une importune pitié, et plutôt que de m'exposer une seconde fois à cette insulte, je me la passerais au travers du corps.

— Vous parlez à merveille ; mais convenez qu'il y a quelque chose de mieux à faire que d'insulter Dieu en disposant ainsi de la vie d'autrui et de la vôtre. Êtes-vous bien sûr qu'il ne vous reste d'autre ressource que le suicide ?

— Au fait, je crois qu'il me reste six louis.

— Mieux que cela, monsieur le major Anspech il vous reste un trésor.

— Ce n'est pas la sagesse, à coup sûr.

— Non; mais c'est ce qui la donne.

— Et qu'est-ce donc ?

— C'est le travail.

— Ah ! ah ! vous êtes encyclopédiste?

— Je ne suis qu'une humble créature de Dieu monsieur le baron, qui a puisé dans le sentimen même de sa faiblesse la science l'utile jointe à l connaissance du bien. Or, je ne sache qu'une chos qui soit bonne pour l'âme, en même temps qu'ell est salutaire au corps, qu'une chose, entendez vous ? qui sauve l'un et l'autre, celui-là sur terre et celle-ci dans l'éternité.

— Et cette chose, c'est le travail ? reprit M. Anspech, devenu pensif.

— Oui, Monsieur, le travail, auquel tous le hommes sont soumis depuis la création.

— Les hommes, les hommes... Au fait, c'est à peu près juste ce que vous dites là ; car n'étant plus baron, je ne serais plus qu'un homme désormais. Mais où voulez-vous en venir? Vous me catéchisez depuis une heure comme si je vous reconnaissais quelque titre ou droit de m'ennuyer. Je

vous prie de croire, Monsieur, que je ne sais pas même votre nom.

— Vous ne dites pas vrai.

— Diable, prenez-y garde! c'est votre second démenti.

— Alors, reprit en souriant l'inconnu, permettez-moi d'aller jusqu'au troisième, en vous répétant que vous ne pouvez ignorer mon nom.

— Ma foi, Monsieur, si vous pensez que votre nom puisse m'intéresser en quelque chose, je ne vous empêche pas de me le dire.

— C'est ce que j'allais faire, quand tout à l'heure je vous ai tendu la main en vous offrant mes services. Je me nomme Franklin.

— Franklin ! ! ! Ah ! Monsieur, qu'ai-je fait? Me pardonnerez-vous jamais... Que je me jette à vos genoux...

M. Franklin releva le major en riant aux larmes et lui avoua qu'il n'était point le Franklin que M. le baron imaginait, puisque ce grand homme était mort depuis à peu près deux ans; mais qu'au demeurant, lui, Georges-Stewart-Zacharie Franklin, banquier à New-York, sous la raison sociale *Franklin and Son et comp.*, en valait bien un autre et qu'il était tout prêt à en donner des preuves à

son digne ami, M. Anspech. Il expliqua en outre à celui-ci que c'était sur la recommandation de M. Lafayette lui-même, lequel lui ayant écrit de différentes choses, en quittant le Nouveau-Monde, lui avait touché deux mots des aventures et de la situation du major; qu'il s'était mis à la recherche de M. Anspech, et que, si ce dernier voulait lui faire l'honneur de venir dîner chez lui, il aurait le plaisir de lui soumettre quelques propositions de nature à être accueillies.

M. le major Anspech, baron de Phalsbourg, tendit la main à M. Franklin et lui jura que la leçon de sagesse qu'il venait de recevoir si inopinément lui profiterait à l'avenir. Le banquier, d'ailleurs, le sermonna si bien, que trois jours après le major se mettait en route pour le Canada, et que trois mois plus tard il dirigeait quatre cents ouvriers colons qui défrichaient, sous ses ordres, une forêt vierge de plus de huit lieues carrées.

M. Anspech demeura vingt-cinq années au fond de ces solitudes, travaillant à faire entrer la civilisation dans cette nature sauvage, comme un coin de fer dans le cœur d'un vieux chêne. Ce fut là, pour un ex-mousquetaire gris de Monsieur, un assez rude apprentissage. Mais il est de la vérité

de cette histoire de déclarer sans détour que M. le major, à mesure que sa fortune s'arrondit, eut le bon sens d'oublier, momentanément du moins, qu'il descendait par les femmes des derniers ducs de Lorraine, et qu'ayant pris pour épouse la fille d'un de ses plus riches fermiers, il remercia la Providence dont les voies bizarres lui avaient fait rencontrer le vrai bonheur à plus de quinze cents lieues de l'Opéra. Malheureusement la femme du major mourut des suites d'une fausse couche, et, le lendemain de cette catastrophe, des lettres de France apprirent au gentilhomme le rétablissement des Bourbons. Le diable voulut alors qu'il se ressouvînt de sa baronnie de Phalsbourg et de son régiment des mousquetaires. Il mit en vente ses domaines d'Amérique, réalisa toute sa fortune, qui s'élevait à plus d'un million de dollars, et s'embarqua sur le *Neptune* en destination pour le Havre. La traversée fut heureuse jusqu'en vue des côtes de Bretagne. Mais un sud-ouest s'éleva pendant la nuit qui devait précéder le terme du voyage, et le vaisseau vint échouer près des côtes, où il se perdit corps et biens. On parvint à sauver quelques passagers, parmi lesquels se trouvait le major, et le gentilhomme toucha la terre de

France, aussi pauvre qu'il en était parti trente ans auparavant.

Le seul espoir qui lui restât dans ce désastre fut d'être accueilli convenablement à la cour, et bien que ses idées ne fussent plus les mêmes à beaucoup d'égards, il résolut pourtant de se présenter au roi, dans les gardes duquel il avait servi jadis. Mais, dès sa première visite, il se jugea perdu. Le major, en effet, n'était pas ce qu'on appelait alors *un noble débris de l'exil;* il avait eu le tort d'être heureux pendant que la monarchie souffrait, et de s'enrichir chez des républicains, tandis que messieurs de la noblesse prenaient à crédit chez les boulangers de Coblentz. On ne pouvait décemment lui tenir compte de sa récente misère, puisqu'il ne la devait qu'à un accident fortuit, et il fut assez froidement congédié.

Le major avait trop présente à la mémoire sa belle lignée maternelle pour s'abaisser à de nouvelles prières. Il tourna fièrement le dos aux Tuileries, et ne songea plus qu'à se faire réintégrer dans sa petite ferme des environs de Phalsbourg. Il y parvint en partie et avec beaucoup de peine; mais quand il eut payé les avocats, les procureurs, les juges, les huissiers, les commis de bureaux,

les expéditionnaires, les droits de timbre, ceux de vente et d'enregistrement ; quand il se fut acquitté auprès de quelques anciennes connaissances d'un millier de louis qu'il leur devait, le major se trouva riche de huit cents livres de rente et d'une garde-robe extraordinairement philosophique. Il ne se plaignit pas, ne réclama rien, et vit passer par-dessus sa tête le milliard d'indemnité sans viser à un écu. Sa vie s'encadra sans violence dans les étreintes de la nécessité ; son horizon s'amoindrit, ses ambitions s'évanouirent, sa volonté, sa résignation grandirent, et l'homme des forêts américaines, le colon aux rudes labeurs, reparut tout entier, plus beau peut-être au milieu de tant de ruines, que lorsqu'il était riche et puissant au sein de ses solitudes.

Et nous voici de retour, ô lecteur, à ce petit banc si joliment niché entre le jasmin et les roses, dernier refuge, dernière joie de ce mousquetaire de Monsieur, qui se ruina deux fois, et qui devint un sage parce que mademoiselle Guimard eut la maladresse de laisser tomber son mouchoir.

## IV

Nous regretterions amèrement que l'expression de sage, dont nous nous sommes servi en terminant le chapitre qui précède, induisît le lecteur trop crédule dans une funeste erreur. Le but de cette édifiante histoire est de prouver, au contraire, de la façon la plus nette et la plus irréfragable, que l'homme a beau réduire ses passions aux objets les plus modestes, et placer ses joies dans le cercle rigoureux que lui a tracé la fortune, il suffit que ces passions existent et qu'on en soit l'esclave pour compromettre la raison la plus ferme et exciter des orages qui n'en sont que plus violents pour être concentrés dans un petit espace. Qu'importent les dimensions de la scène? Une tempête dans un verre d'eau, pour la fourmi qui ose en braver les colères, est une tempête pleine

de périls et d'horreurs. Or, le digne major Anspech fut cette imprudente fourmi.

Un jour, un de ces beaux jours d'avril, alors que le soleil a je ne sais quelle douceur moelleuse et douillette qui rappelle la tiédeur de l'édredon, le descendant par les femmes des derniers ducs de Lorraine, ayant brossé avec le plus grand soin sa longue redingote noisette et sa culotte de peluche noire, s'achemina de son pas le plus noble vers son retiro parfumé. Les habitués de la Petite-Provence, ainsi que se nommait cette extrémité du jardin, enfants, bonnes, jeunes gens et jeunes filles, connaissaient si bien *l'homme du banc*, que personne ne se fût permis d'usurper cette place conquise par le vieillard, et qu'une longue possession lui avait consacrée. Quelle ne fut donc pas la pénible surprise du major, lorsqu'en approchant de son domaine, il le vit occupé!

Le premier mouvement de M. Anspech fut de s'y prendre le plus simplement du monde, et d'aller expliquer à l'audacieux occupant par quelle suite de séances, lui, major Anspech, baron de Phalsbourg, issu par les femmes des derniers ducs de Lorraine, avait acquis le droit exclusif de s'asseoir dans l'angle de cette muraille, entre ce

jasmin et ces rosiers fleuris. Mais cette nécessité où il allait se trouver de divulguer sa naissance lui répugna; et puis l'homme assis sur son banc était un vieillard comme lui, long comme lui, maigre et sérieux comme lui, qui paraissait, comme lui, ne pas jouir d'une aisance marquée, et dont la figure, comme la sienne, portait les traces de longues souffrances et de luttes péniblement accomplies.

M. Anspech se borna donc à jeter sur l'inconnu ce regard de vieux lion qui trouve, en rentrant au gîte, un autre vieux lion mourant, et passa outre.

Ce n'est assurément, se dit-il, qu'un importun de passage; allons au bout de l'avenue, et au retour je le trouverai décampé.

Mais le major se trompait. Il eut beau rôder d'une allée à l'autre, passer et repasser devant son Eden usurpé, fusiller de ses deux yeux le vieillard indiscret, celui-ci n'eut pas l'air de s'apercevoir de ces évolutions menaçantes, et continua paisiblement de rêvasser au soleil, et de suivre d'un long regard mélancolique le cerceau des jeunes filles qui venait parfois rouler jusqu'à ses pieds.

Le soleil obliqua vers l'horizon, les ombres

s'allongèrent et finirent bientôt par envahir le berceau. Ce fut alors seulement que l'inconnu se leva et fit deux tours d'allée pour se dégourdir les jambes avant de disparaître du côté de la rue Saint-Honoré.

M. Anspech rentra chez lui dans un état complet d'exaspération. Le lendemain, le soleil brillait encore, et M. le major procéda de nouveau aux soins minutieux de sa toilette. Sa tête s'était calmée, et la raison lui disait que l'intrus de la veille n'avait aucun intérêt précis à le faire, deux jours de suite, donner à tous les diables. Néanmoins le vieux major était triste, parce que, à son âge, un jour perdu, c'est quelque chose.

En arrivant aux Tuileries, le premier objet vers lequel ses yeux se dirigent, c'est son banc, et la personne qu'il y voit assise, c'est l'obstiné vieillard. Le major demeura stupide; il fit encore un mouvement pour aller l'arracher au bien-être dont il se voyait si brutalement déchu. Mais la vieillesse a beau durcir le cœur et lui mettre en quelque sorte des calus entre les fibres, il y avait pour le major des règles de politesse qu'il devait à sa condition et à son ancien monde, et dont il ne se sentit pas la force de se départir. L'usurpa-

tion était flagrante, il en fallait convenir; il y avait même une sorte d'impertinence dans la conduite du coupable, qui n'avait pu méconnaître la veille combien le major était visiblement contrarié de cette dépossession : tous ces motifs étaient plausibles, mais un éclat en serait-il mieux justifié, et, quelle que fût au fond la plénitude des droits où se trouvait le baron de Phalsbourg, par rapport à ce fief ombragé de roses, ces droits n'offraient-ils pas au premier coup d'œil quelque chose de chimérique et même de ridicule, qu'il n'était pas de la dignité d'un cadet de Lorraine d'affronter ouvertement?

Ces réflexions, qui se présentaient sans suite à l'esprit du major, tout en le détournant d'une démarche inconvenante, ne réussissaient guère à le calmer. Il cheminait à l'aventure dans les contre-allées du jardin, heurtant les promeneurs et même les arbres, et même les bancs, et même les chaises payantes, tout à fait comme une carène démâtée que les vents ballottent entre vingt courants contraires. C'était quelque chose de réellement pénible à voir, que cette longue redingote trottant sans but, allant, tournant, revenant sur elle-même, et livrée à mille impulsions di-

verses où s'entremêlaient le courroux, le regret, la douleur et le devoir. Chaque fois que ces évolutions désordonnées ramenaient le vieillard vis-à-vis de sa félicité détruite, c'est-à-dire en face de ce banc et de ce berceau toujours envahis pa. l'inconnu, le major levait les yeux au ciel et poussait un si lamentable soupir, que les passants, qui ne s'expliquaient pas ce désespoir, ne laissaient pas que d'en demeurer navrés.

Le lendemain, M. Anspech revint, timide, haletant, plein d'inquiétude et de crainte. Le vieux bourreau d'inconnu s'y trouvait encore !

Le surlendemain, M. Anspech s'y retraîna, sans forces et sans espoir... C'est à peine s'il eut la force de soulever, de loin, des yeux désolés vers son paradis terrestre, où se tenait toujours, comme l'ange implacable des châtiments célestes, cette immobile figure, cet homme aussi long, aussi maigre, aussi respectable assurément que pouvait l'être M. le major, mais infiniment plus patient dans sa cruauté que ne l'était M. le major dans sa résignation.

Le jour suivant, M. Anspech ne reparut pas. Il était au lit, dévoré par une fièvre ardente, et fut, en peu de temps, aux portes du tombeau.

On aurait tort de s'étonner qu'un homme comme le major, qui avait souffert tant de fortunes diverses et supporté tant de désastres sans se plaindre, se fût laissé vaincre par un de ces petits malheurs de la vie commune auxquels on se trouve chaque jour exposé. Il suffit d'une goutte pour faire déborder une coupe remplie jusqu'aux bords ; et puis toucher aux habitudes d'un vieillard, n'est-ce pas le surprendre aux sources les plus sacrées de sa vie ?

M. Anspech fit une maladie fort grave, dont il eut mille peines de se tirer, isolé qu'il était de toute assistance, et livré à des soins mercenaires qu'il n'avait pas, hélas ! le moyen d'encourager. Enfin, il fut sur pied vers le milieu de juillet. Assis dans son vieux fauteuil de velours orange, en face d'une petite fenêtre ouverte qui donnait sur les toits, le descendant des Guise réfléchissait que le petit banc des Tuileries devait être en ce moment un miracle de fraîcheur et de parfums, et qu'on ne pouvait choisir une retraite plus délicieuse contre les ardeurs de la canicule. Le major soupira profondément. Le cours de ses pensées, en remontant ainsi vers des joies perdues, venait de rouvrir une blessure à peine cicatrisée. Il demeura plongé quelque

temps dans une rêverie douloureuse, entrecoupée de tressaillements et de soupirs.

Lorsque ses forces lui permirent de s'aventurer au dehors, au lieu de diriger sa promenade vers les Tuileries, M. Anspech remonta la rue du Bac et poussa jusqu'au Luxembourg. Il voulait ainsi donner le change à son cœur; mais cet effort demeura sans résultat, malgré son héroïsme; les affections sont tenaces chez un vieillard, parce qu'elles sont égoïstes. Le Luxembourg ne lui rendait rien de ce qu'il aimait, ni le monde qu'il était habitué à voir, ni le palais de ses rois, que de temps à autre il regardait encore à la dérobée, ni ce prestige des souvenirs que chaque objet lui révélait de l'autre côté de l'eau. Au bout de quelques jours, le major sentit qu'il retomberait infailliblement malade s'il continuait plus longtemps à contrarier ses jambes; mais l'appréhension de s'aller heurter encore à cet inconnu, objet pour lui d'un mélange de haine et de terreur, lui fit concevoir un projet d'une extravagance achevée. On a vraiment besoin, pour admettre qu'une pareille idée ait pu se faire jour dans une tête grise comme celle du major, de réfléchir que l'engouement du vieillard, loin de

se relâcher dans les étreintes de la maladie en passant par les excitations de la fièvre, avait dû prendre tous les caractères d'une incurable manie.

Quoi qu'il en fût, il résolut de mettre le jour même son projet à exécution, si la nécessité l'y forçait.

## V

Palsambleu ! se disait le vieux gentilhomme en traversant le pont Royal, j'ai pourtant quelque idée que les choses doivent être un peu changées à la *Petite-Provence*, et ce *m'sieu*, ennuyé que je ne vinsse plus lui offrir mon dépit en spectacle, aura pris le parti de vider les lieux... et à moins qu'un nouveau démon se soit mis en tête d'achever la besogne de l'autre, c'est-à-dire de me dégoûter de l'existence... Bah ! fadaises que tout cela, je vais retrouver mon petit banc plus mignon que jamais... Si cependant le sort eût permis... Alors, mille diables ! je lui montrerai que je suis un Phalsbourg, morbleu ! un cadet de Lorraine, corbleu ! un mousquetaire gris, jour de Dieu ! et nous verrons de quel pied il se mouche, ce *m'sieu*... Eh ! cela m'est absolument égal de mourir d'un

coup d'épée ou d'un petit banc rentré... A propos, combien voilà-t-il que j'eus mon dernier duel ? quarante-deux ans ! hum ! c'est un peu long pour l'honneur de Phalsbourg... Mais aussi ce fut un duel gros d'aventures... et qui me coûta cher... cent mille écus ! Je voudrais bien savoir si mon argent est au fond de la mer avec ce Palissandre, que le ciel confonde.... Quand je songe que nous nous égorgeâmes pour cette petite Guimard, une pécore! une drôlesse! qui n'avait d'autre mérite, en conscience, que d'être la fille de sa mère... autre coquine qui retournait si bien toutes les poches de ce malheureux Soubise...

> Guimard en tout n'est qu'artifice,
> Et par dedans et par dehors;
> Otez-lui le fard et le vice,
> Elle n'a plus âme ni corps.

M. le major Anspech fredonna ces petits vers en se dandinant de la façon la plus galante dans le long fourreau noisette qu'il appelait sa redingote, ce qui donna quelque chose de si extravagant à sa tournure, que le factionnaire préposé à la porte des Tuileries eut quelque remords de l'avoir laissé passer.

Néanmoins, le major, dès qu'il fut entré dans l'avenue des orangers, reprit un peu d'assiette et de décorum. De plus, il redressa si haut la tête et raidit tellement le jarret, qu'il parut tout à coup d'une longueur au-dessus de toute idée, et qu'on l'eût pris pour l'épée d'un Suisse de Marignan faisant un tour de jardin.

La promenade offrait ce jour-là toutes les splendeurs imaginables. Le soleil miroitait sur les grands bassins rayés d'ombre et de clarté, tamisant ses larges rayons rouges au travers des ormes, et noyant toute l'atmosphère dans une vapeur flamboyante. Des torrents de lumière ruisselaient sur les statues de marbre et les couvraient d'étincelles, tandis que la rêverie, au cou penché, semblait sommeiller, invisible, sous les bosquets en fleurs, et que la brise, réfugiée au plus profond des charmilles, se jouait, escortée des voluptés nonchalantes, comme une nymphe de Délos sous les lauriers sacrés.

Nous n'osons trop affirmer si ce fut précisément dans ces termes que l'ex-mousquetaire gris de Monsieur résuma les sensations caressantes dont l'aspect du jardin, à cette heure et par ce beau soleil, dut vraisemblablement l'inonder.

D'ailleurs, l'avis de tous les philosophes est que, de deux voluptés, c'est la plus puissante qui l'emporte généralement sur l'autre, et qu'un plaisir médiocre s'efface devant un plaisir extrême.

Tel était pour lors l'état moral de M. le major Anspech.

Ses yeux, en se dirigeant vers l'unique objet de ses pensées, — et comment dire à quelles pulsations bondissantes son cœur était alors livré ? — venait d'apercevoir le cher petit banc libre de tout indiscret promeneur!... Et plus, ô délices ! plus il le regardait, plus il le trouvait embelli. Les jeunes pousses du chèvrefeuille, ayant fini par se rencontrer en montant, formaient un dôme de verdure sous lequel apparaissait le petit banc à demi voilé de fleurs.

Un poids de dix-huit cent mille kilogrammes et quelque chose glissa tout d'un coup de la poitrine du major, et lui permit de respirer à l'aise pour la première fois depuis trois mois. L'émotion qu'il en conçut fut si vive, que ses jambes cotonnèrent et qu'il s'appuya contre une caisse d'orangers. Des larmes lui jaillirent des yeux. Il voulut se parler à lui-même, entendre le son de sa propre voix, comme

s'il eût douté du témoignage de ses sens ; mais ses lèvres nesurent articuler que des exclamations convulsives. Ne pouvant parler, il médita. La brume un instant tombée sur sa vie venait de se dissiper enfin, et il n'aurait plus à combattre ce monstre aux doigts crochus, fils du souvenir, et qu'on appelle regret!

En célébrant ainsi dans son âme sa félicité revenue, M. le major Anspech avait repris sa route, et marchait la tête penchée comme accablé sous le poids de son ravissement.

Quand il la releva, il n'était plus qu'à deux pas à peine de sa petite cellule; soudain le major fait unbond en arrière, comme s'il eût marché sur un aspic, et demeure immobile, la bouche béante, le regard terne et pétrifié.

L'inconnu s'était assis sur le banc.

Le lecteur aurait tort de se laisser dominer ici par des préventions fâcheuses. Rien n'annonçait chez l'inconnu qu'il fût animé de cet amour du mal et de ce penchant à la taquinerie dont l'accusait, dans sa pensée, M. Anspech, son vindicatif rival. La figure du vieillard était sillonnée de ces belles rides sévères que l'on voit chez les soldats d'Italie peints par M. Charlet, et ce qu'il y

avait d'austère dans son regard était tempéré par l'ensemble doux et tendre de sa physionomie. Il était facile de s'apercevoir que cet homme avait beaucoup et longuement souffert. Son extérieur, comme ses traits, avait quelque chose de la rigidité militaire; mais l'habit bleu qu'il portait pardessus une longue veste de basin blanc datait d'une époque qui faisait de ce digne débris d'un autre âge une loque aussi détériorée qu'elle était sans tache. Il avait un pantalon de nankin visiblement fatigué par de trop nombreux blanchissages, et des souliers à boucles qui dissimulaient plus d'un mystère sous leur lustre menteur. En un mot, il existait entre ce personnage et M. Anspech tant de points de ressemblance, qu'il fallut réellement le degré de haine aveugle dont celui-ci était animé pour que, de sa part, un mouvement de sympathie ne le rapprochât pas de son antagoniste. Mais, loin d'apercevoir chez l'inconnu ces symptômes de pauvreté noble et fière qui eussent dû inspirer au major plutôt des sentiments de frère que d'ennemi, le descendant des Phalsbourg, éperdu de stupeur et de rage, put à peine retrouver assez de sang-froid pour saluer son adversaire d'un coup de chapeau de fort méchant augure.

L'inconnu lui rendit cette hautaine politesse avec autant d'aisance que d'urbanité.

M. Anspech, ce devoir machinal accompli, enfonça son chapeau sur ses yeux et fit un pas en avant.

A ce manifeste, l'inconnu sourit et jeta les yeux autour de lui, comme pour faire comprendre à son visiteur l'impossibilité où il était de lui donner l'hospitalité.

M. Anspech saisit le jeu de cette pantomime et sourit aussi, mais d'un sourire amer. Il faisait d'incroyables efforts pour retrouver la voix.

— Je crois vous reconnaître, Monsieur, pour un amateur des Tuileries, dit enfin l'habit bleu en saluant de nouveau ; vous venez, comme moi, jouir des charmes d'un beau jour.

— Il y a trois mois que je n'en jouis plus, Monsieur, parvint à dire le major d'une voix étranglée et en roulant les yeux.

— En effet, Monsieur, j'avais remarqué votre absence.

— Ah ! fit M. Anspech de Phalsbourg.

Ce *ah !* fut sinistre.

— Vous paraissez souffrant, reprit l'habit bleu du ton le plus affectueux, — et fatigué, ajouta-t-il, sans toutefois faire mine de céder sa place.

— Vous avez deviné juste, répliqua le major qui retrouva tout à coup l'exercice entier de son épiglotte; oui je suis fatigué, Monsieur, on ne peut plus fatigué...

Le major ici fit une pause comme s'il eût voulu se recueillir rapidement; ensuite il s'approcha jusque sous le nez de l'inconnu et continua :

— Écoutez-moi, *mon cher m'sieu ;* je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je vous tiens pour un galant homme; d'ailleurs, votre extérieur me plaît, vous me convenez fort, et je serais honoré que vous consentissiez à vous couper la gorge avec moi.

L'habit bleu fit un soubresaut de surprise mêlée d'effroi. On présume qu'il crut avoir affaire à un fou; mais le major se méprit sur le sens de ce mouvement.

— Ne jugez pas du cheval par le harnais, continua-t-il en se campant sur ses hanches avec beaucoup de noblesse; vous n'aurez pas en moi, *mossieu*, un antagoniste indigne de l'épée d'un honnête homme; et si des raisons toutes personnelles ne m'obligeaient pas, dès à présent, à vous demander comme une grâce de vous taire mon nom, vous reconnaîtriez que je suis d'un sang qui

a toujours fait honneur aux veines où il a coulé.

— Alors, Monsieur, répliqua l'inconnu d'un ton presque sérieux, je suis charmé de l'occasion, quelle qu'elle soit, qui nous rapproche ; car le nom que je porte, bien qu'il n'entre pas dans mes idées d'en faire un grand état, est pourtant un des plus estimés de l'Angoumois.

— Cela se rencontre à ravir.

— Toutefois, Monsieur (l'inconnu s'était levé), vous plairait-il de me dire à quelle cause inattendue je dois l'honneur que vous venez de me faire en me proposant un cartel?

— La voici en deux mots. Vous ne m'avez pas formellement insulté, je dois en convenir, mais vous avez failli me tuer, et je vois que, du train dont vous y allez, vous me tueriez tout à fait. J'aime mieux prendre les devants.

L'inconnu se rassit, car l'idée lui revint qu'il se querellait avec un lunatique. Mais, cette fois, le major parut comprendre de quelle nature étaient les soupçons de son ennemi, et fit un mouvement d'épaules en même temps qu'il sourit avec dédain.

— J'avais espéré que votre âge, Monsieur, reprit-il, vous mettrait à l'abri d'un jugement précipité. Je m'aperçois que je me suis trompé, car

vous semblez partager cette tyrannie vulgaire qui met hors la loi tout ce qui se manifeste contrairement aux conventions communes. Recevez donc mes excuses pour l'étrangeté de mon début, et j'ose croire que vous reviendrez sur mon compte à une opinion plus sérieuse lorsque vous saurez à quel propos je désire si vivement obtenir l'honneur d'une rencontre avec vous.

La manière simple et naturelle dont ces derniers mots furent prononcés parut frapper l'inconnu, qui se leva pour la seconde fois. M. Anspech continua en jetant un coup d'œil rapide sur l'habit bleu du vieillard.

— Je m'assure, Monsieur, que vous êtes dans une situation à éprouver quelque sympathie pour ceux que la fortune dédaigne de favoriser. Je puis donc sans rougir convenir devant vous que je suis une de ses victimes. Heureusement pour moi que je n'ai pas reçu dans le Nouveau-Monde, où j'ai passé nombre d'années, de sévères leçons de modération et de sagesse sans en retirer quelque philosophie pratique à mon usage. J'ai été ruiné deux fois de fond en comble, et je m'en suis consolé. De retour d'Amérique, je me suis vu négligé, je dirai même repoussé par des maîtres au service

de qui j'avais consacré mes premières années : un roi, des princes qui n'ont pas daigné tendre la main à un ancien serviteur et qui l'ont laissé vieillir dans l'abandon et le besoin. Eh bien ! je m'y suis également résigné, et depuis plus de dix ans je supporte sans me plaindre un état voisin de la dernière misère. Mais peut-être savez-vous, Monsieur, que les forces de l'homme ne sont pas inépuisables, et qu'il est un point où elles se brisent ? C'est à ce point que vous m'avez amené.

— Moi, Monsieur, moi !

— Vous allez me comprendre. La nécessité où j'ai été de rétrécir chaque jour le cercle de mes besoins, m'a à peu près conduit à une modestie de jouissances qui vous étonnera. Les désirs croissent avec la fortune, mais un homme raisonnable les force à décroître en raison inverse de ses revers. Les miens, Monsieur, s'étaient concentrés sur un objet tel que, grâce à ce choix modeste, je devais me croire à l'abri des caprices de la destinée. L'objet dont je vous parle, c'est le petit banc où vous êtes assis, où depuis le 17 avril, *Mossieu*, vous êtes venu vous asseoir chaque jour, à ce que je présume, et à une heure plus matinale que celle où j'avais

coutume de sortir pour venir m'y reposer moi-même..... Depuis plus de deux ans je m'étais pris d'affection pour cet endroit du jardin, j'aimais ce banc, ce berceau, ces fleurs... En été, j'y venais goûter de douces heures paisibles en profitant de l'ombre de ses charmilles qui se fait sentir vers onze heures du matin, comme vous avez pu le remarquer... En automne, en hiver, le plus mince soleil réchauffant les murailles du perron, ce petit coin, grâce à l'angle qu'il occupe, devenait un lieu de délices pour les membres engourdis d'un vieillard... Que vous dirai-je? cette douce habitude prit un tel empire sur moi que je n'eus bientôt plus qu'un but et qu'une pensée. Le moindre rayon effleurant les toits que ma lucarne domine, le plus pâle sourire du ciel avait pour moi, pauvre vieux, plus de charmes enivrants que n'en eut jamais pour un amant le sourire de celle qu'il aime. C'était une passion véritable, une passion avec toutes ses joies et toutes ses délicieuses douceurs. Un jour de brume ou de pluie me jetait dans le désespoir et j'éprouvais alors tous les tourments de l'absence. Mais le lendemain était-il beau, je faisais la plus brillante toilette que je pusse imaginer, et j'accourais vers mon petit banc, convaincu que

j'allais le retrouver embelli. A présent, Monsieur, ai-je besoin de vous apprendre que, depuis le 17 avril, vous m'avez chassé de mon paradis, et que vous êtes devenu mon bourreau !... Je n'ai plus que peu de choses à vous dire. Je me souviens que, quand j'étais dans les mousquetaires gris de Monsieur, j'aurais tué l'insolent qui aurait levé les yeux sur ma maîtresse ; vous avez mieux fait que de lever les yeux sur elle, vous me l'avez volée... Vous m'avez pris mon petit banc ; c'est plus qu'une insulte... croyez-moi, c'est un meurtre... Ainsi, Monsieur, rendez-moi cette place : assurez-moi, sur votre foi de gentilhomme, que vous la respecterez à l'avenir... ou bien, donnez-moi votre heure et choisissez les armes.

L'inconnu avait écouté le major avec une attention croissante. Mille sentiments contraires s'étaient peints tour à tour dans sa physionomie, et un observateur habile eût facilement deviné que, depuis un moment, de vifs combats se livraient dans son âme. Quand M. Anspech eut cessé de parler, attendant la réponse de l'habit bleu, celui-ci se promena quelque temps en silence en proie à un trouble visible que le major crut devoir respecter. Enfin l'habit bleu s'arrêta, et, fixant

sur M. Anspech un œil grave et mélancolique :

— Je suis un vieux soldat, dit-il, et l'alternative qu'il vous plaît de m'offrir ne me répugne pas. Moi aussi je m'étais depuis trois mois fait une chère habitude de ce petit réduit, et, comme vous, j'avais concentré là les dernières jouissances d'une vie désormais sans bonheur. Vous me parlez de vos infortunes, continua-t-il avec un sourire presque sombre; les miennes, Monsieur, ne leur cèdent guère en âpreté. J'étais noble et riche avant la révolution ; mais, au retour d'un long voyage, je trouvai la France républicaine, et je me fis républicain par amour pour elle. Ma noblesse devint un sujet de méfiance, j'abdiquai ma noblesse ; ma fortune parut insulter à la pauvreté publique, je la déposai tout entière sur l'autel de la patrie ; l'ennemi menaçait les frontières, je courus me mêler aux vieilles phalanges de Moreau ; je donnai tout à la France, mon nom, mon pain, mon sang... Mais Buonaparte parut, et je n'offris plus rien à la république mourante que mon désespoir et mes larmes..... On me fit des avances que je repoussai : on voulut me rendre mon rang et ma fortune, je préférai ma misère, et ce ne fut qu'en 1815, lorsque la France se débattait dans un effort suprême,

que je repris l'épée pour mourir à Waterloo... Hélas! mieux eût valu mourir! Prisonnier et oublié à dessein dans les échanges, car vous devinez bien qu'on ne voulut pas pardonner à un comte de s'être battu pour la France, je fus emmené dans le fond de la Russie, traîné jusqu'à Tobolsk, et abandonné là, sans ressources, à toute l'horreur du dénûment et de la faim. Comment je me suis échappé de ces déserts, c'est ce qui vous intéresse peu. Le ciel a permis que je revisse la France, et m'y voici de retour; mais en butte aux ressentiments du trône, regardé comme traître à la monarchie, et détesté par ceux-là mêmes qui pourraient me venir en aide aujourd'hui.

Le vieillard, en achevant ces mots, croisa lentement les bras et pencha la tête, paraissant remonter dans sa mémoire le cours de ces amers souvenirs, et ne songeant plus à la présence de son interlocuteur.

Celui-ci, disons-le à sa louange, avait également perdu de vue la première cause de cet entretien. Touché de ce récit, qui réveillait en lui une sensibilité quelque peu émoussée par l'âge, il se rapprocha de l'inconnu, et, lui posant la main sur le bras, il lui dit d'une voix émue :

— La Providence a ses vues secrètes, Monsieur le comte, car je viens de m'apercevoir que vous portiez ce titre, en permettant à deux infortunes comme les nôtres de se croiser sur leur route; et si j'éprouve quelque soulagement à la peine que me cause le récit de vos malheurs, c'est en pensant que vous avez trouvé la seule personne qui fût en situation de vous plaindre comme vous le méritez.

— Vous oubliez, Monsieur, reprit en souriant l'habit bleu, que nous devons nous couper la gorge demain matin.

Le major rougit et baissa les yeux.

— Écoutez-moi, continua le vieux soldat de la république : je ne pense réellement pas que l'affaire qui nous occupe vaille tout à fait un coup d'épée. Convenez, d'ailleurs, que de pareils passetemps ne sont plus guère de notre âge. Ah! autrefois, je ne dis pas non. Au sortir de la comédie, j'allais indifféremment dégaîner à la Porte-Maillot ou rire au café Procope. Tenez, Monsieur, moi qui vous parle, j'ai reçu un coup d'épée et fait ensuite près de deux mille lieues à la recherche de mon rival, parce qu'un soir mademoiselle Guimard la jeune avait laissé tomber son mouchoir.

— Qu'ai-je entendu !... s'écria M. Anspech en faisant un saut de surprise; vous avez dit.... vous.... Ah! mon Dieu !....

— Que vois-je? vous chancelez, vous pâlissez... Auriez-vous eu connaissance de cette malheureuse affaire? Ah! Monsieur, s'il est vrai que vous ayez quelque indice à ce sujet, rendez-moi un service que je n'oublierai de ma vie : apprenez-moi ce qu'est devenu le major Anspech.... Mais j'y songe! vous étiez, m'avez-vous dit, des mousquetaires gris de Monsieur; vous avez pu connaître le major, vous l'avez certainement connu... Ah! parlez! je ne possède pour tout bien que six cents livres de rente, mais je les donnerais pour retrouver le major avant de mourir...

— Vous êtes donc le chevalier de Palissandre?... balbutia le petit-neveu maternel des Guise, qui venait de tomber sur le banc en proie à une défaillance qu'il essayait en vain de surmonter.

— J'ai hérité du titre de comte à la mort de mes deux frères; mais vous, Monsieur, dois-je croire... Mes yeux, mes souvenirs ne m'abusent-ils pas en ce moment? Ces traits... Oh! encore une fois, parlez; vous seriez ?...

— Oui, chevalier, je suis... ton ancien rival.

— Eh bien ! le ciel est juste ! il ne veut pas que je meure sans t'avoir revu... Oh ! si tu savais, mon pauvre baron, combien de fois, depuis ton départ de France, depuis ta fuite, devrais-je dire, j'ai maudit le sort qui ne permit pas que j'arrivasse à Londres assez à temps pour te rejoindre. J'avais connaissance des mauvaises affaires de ton banquier, et, ne voulant pas lui remettre l'or que tu m'avais laissé avec ton carrosse, et qui m'eût paru trop aventuré dans ses mains, je partis pour te le rendre moi-même et pour t'avertir du danger que courait le reste de ta fortune... Je ne crus pas en être quitte à cette première tentative. J'appris que tu étais parti pour la Havane : je courus sur tes traces ; mais, battu par les vents contraires, le navire que je montais fut chassé de sa route... Il fallut renoncer à te rejoindre.

— Eh bien, chevalier, c'est-à-dire monsieur le comte, pardonnez-moi une ancienne habitude — prenez cette main que je vous offre, et bénissons le sort qui permet que nous nous retrouvions dans des circonstances douloureuses où l'un et l'autre nous avons besoin de presser la main d'un ami.

— Que diable dis-tu là, d'Anspech ! s'écria le

comte en saisissant la main que le major lui tendait, que me parles-tu de circonstances douloureuses.... Il n'en est plus pour toi, mon ami ; tu es riche, tu es très riche ; je crois, Dieu me damne, que tu es horriblement millionnaire.

Le vieux major fixa sur M. de Palissandre des yeux où se peignit un étonnement stupide.

— Eh ! sans doute, continua le comte, car, désespérant de te rattraper, je pris le seul parti qui me restait et qui fut d'attendre que tu revinsses de toi-même chercher les trois cent mille francs. Mais, pour ne pas ressembler à cet homme de l'Évangile à qui l'on confia deux talents dont il ne sut que faire, je me gardai bien d'enfouir ton argent dans ma cave ; et trouvant d'ailleurs que cet or n'était pas assez en sûreté en France, je retournai à Londres, je plaçai ta petite fortune chez un de mes amis, agent de la compagnie des Indes, et songe, baron, qu'il y a quarante ans de cela ! Du diable si je te dirai comment l'honorable baronnet s'y est pris pour multiplier ton avoir ; mais son fils, qui lui a succédé depuis une quinzaine d'années, et avec qui j'ai renoué des relations dès mon arrivée en Russie, m'écrivait l'autre jour qu'il évaluait tes fonds engagés dans la maison

Ashbon et compagnie à près de huit cent mille livres sterling. Huit cent mille livres sterling! cela doit faire une somme fabuleuse!

Nous n'essayerons pas de peindre la figure du major Anspech. Il demeura fort longtemps sans voix et sans couleur, les yeux fermés, comme un homme à moitié tué par un coup de massue et qui cherche à ressaisir ses sens. Enfin, ses joues reprirent quelque chaleur, il poussa un soupir, ouvrit les yeux, vit M. de Palissandre, debout devant lui, qui suivait d'un regard inquiet le dénoûment de cette crise, étendit les bras et s'élança au cou de son vieil ami en versant un torrent de larmes.

Quand cette première effervescence fut un peu calmée, le major Anspech saisit de nouveau la main du comte, et lui dit :

— Écoute, Palissandre, si tu ne me promets pas de te soumettre sans la plus légère observation à ce que je vais t'ordonner, je prends à témoin mon arrière-grand'tante, qui était cousine au huitième degré de M. Guise-le-Balafré, que je m'en vais à Londres, que je fais liquider mes millions, et qu'au retour je les jette à la mer. Tant pis, ma foi; c'est la seconde fortune que l'Océan me devra.

— Sarpejeu! parle donc.

— Eh bien! nous allons vivre ensemble, être très heureux, être riches ensemble, être *réhabilités* ensemble; et quand nous aurons assez de cette vie-là, j'espère que Dieu nous fera la grâce de nous en débarrasser ensemble. Je vais donner des ordres pour qu'on nous rachète, à quelque prix que ce soit, nos terres de Phalsbourg et notre donjon de Palissandre. Nous aurons là deux belles propriétés; et tu verras qu'un tas de neveux qui ne nous connaissent plus aujourd'hui, sortiront de terre à point nommé pour reconstruire toute la famille qui nous manque. Sois tranquille, nous ne manquerons pas d'héritiers.

Les deux amis tombèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre, et le pacte fut ainsi juré.

Là-dessus le comte et le baron se prirent sous le bras et sortirent du jardin des Tuileries d'un pas qui eût fait honneur à deux voltigeurs de Louis XV.

Et le petit banc ?... Nous éprouvons quelque confusion à l'avouer; mais nous dirons la vérité, et rien que la vérité. Oui, ma belle lectrice, le major Anspech, en s'éloignant, oublia même de saluer d'un dernier regard ce pauvre petit banc, objet de tant de tracas et de tendresse, et pour

lequel, une heure auparavant, il voulait se couper la gorge avec un inconnu. Hélas ! Madame, il n'y a pas d'éternelles amours, même à soixante-dix ans.

Du reste, il faut le dire, le petit banc s'en est parfaitement consolé.

# SAMUEL HERMANN

---

## I

M. le secrétaire intime de M. le directeur-général du théâtre de Dresde était un petit homme de médiocre tournure; d'une figure expressive, fort brune, un peu grêlée, l'œil vif, le nez plat, les cheveux rares, et le teint pâle : — en somme un assez laid personnage.

Vrai maraud sans feu ni lieu, dans l'origine, et ne possédant d'autre bien que la bénédiction de son père. La fortune en passant lui avait jeté un de ses sourires, et notre homme se réveilla quelque jour secrétaire privilégié d'un grand seigneur riche et magnifique, de M. le baron de V***, directeur par désœuvrement du grand théâtre de Dresde. Dès lors, il porta des manchettes et des culottes

de soie, un frac à boutons d'or et l'épée au côté. Fin compère, d'ailleurs, il sut capter la confiance de son noble maître ; et ce fut sur lui que roulèrent bientôt toutes les affaires intimes, intrigues, cabales, perfidies, requêtes au rebut, pièces refusées, actrices en faveur, danseuses à l'encan, complots de coulisses, bravos, sifflets, succès, chutes, *fureur* et *fiasco*, toutes les destinées enfin de ce peuple jaloux, pétulant, quinteux et décolleté du théâtre. Comme bien l'on pense, il acquit à ce métier une suffisance sans égale ; il tranchait du ministre, tenait ses commérages pour affaires d'État, et avait si bon air à masser sa pincée de tabac d'Espagne dans sa boîte d'or, que M. le baron lui-même était impressionné.

Ce secrétaire intime, c'était moi.

Au fond, je n'étais pas mauvais, mais le pouvoir détraque la tête et corrompt l'esprit. Tant de pauvres artistes attendaient de moi leur avenir, tant de jolies femmes aiguisaient pour moi leurs plus séduisants regards, tant de hauts personnages, amoureux de ma *prima donna*, me serraient la main et m'appelaient « mon cher », qu'à ma place l'ange Raphaël lui-même se serait laissé prendre à ces tentations du malin. Or, loin d'avoir

rien de commun avec le moindre archange, je n'étais tout au plus que l'indigne émule du secrétaire fameux du duc d'Olivarez.

Je savais un peu de musique, mais je chantais faux comme Louis XV; en outre, j'avais étudié en France, d'où résultait que, sauf quelques lambeaux de Le Batteux, épars dans ma mémoire, j'étais parfaitement étranger aux belles-lettres. Cependant j'avais l'esprit juste, du goût naturel, de la sensibilité, et sans mon importance, j'eusse peut-être acquis quelque mérite réel; mais bast! M. le baron lui-même en savait bien moins que moi!

Il fallait voir de quel œil superbe j'accueillais, ou plutôt je n'accueillais pas, un tas de petites bonnes gens qui m'arrivaient à Dresde de tous les coins de l'Allemagne; les uns, une tragédie dans la tête, les autres, un opéra dans la poche, et tous, l'escarcelle assez bien garnie d'illusions dorées. J'avais mes heures d'audience et mes huissiers introducteurs. Je recevais à moitié couché sur une ottomane, les jambes croisées devant une cheminée d'albâtre, l'œil somnolent et la main égarée sur le nœud de mon épée. J'ai déjà parlé de ma tabatière d'or ciselé.

Le requérant était debout et à distance. C'était

tantôt un maître de chapelle de quelque principauté allemande, tout enfariné de ses succès de petite ville, en culotte noire, en habit noisette, avec double breloque en fer de Berlin, ou bien un bon et naïf organiste de la Bohême, timide vieillard à l'œil baissé, les poches gonflées de symphonies, et parlant d'Haydn avec des larmes dans la voix. Moi je lorgnais tout cela. Quelquefois je voyais apparaître un grand flandrin dont la crinière blonde ondoyait sur de robustes épaules, vêtu de velours râpé, coiffé d'une casquette microscopique et puant le tabac de Kanaster ou de Virginie. Celui-là, c'était un Schiller en herbe, et j'étais sûr qu'il avait toujours quelques *brigands* embusqués dans son portefeuille et prêts à me sauter dessus. Je ne vous dirai pas toutes les figures risibles, hétéroclites, bonasses, graves, byroniennes, sceptiques ou bêtes qui me passaient devant les yeux; une seule m'est restée dans la mémoire, et pour de bonnes raisons que l'on saura plus tard.

Qu'on se représente une délicieuse tête blonde, enfouie entre un tricorne et un col empesé; un corps d'enfant enseveli dans un habit bleuâtre, à pans gigantesques, par-dessus un gilet à larges raies rouges et blanches, et puis une culotte taillée

sans doute par le tailleur des Hapsbourg, et, avec tout cela, une physionomie douce, sérieuse, de grands yeux bleus remplis de rêverie, un regard voilé, mais que traversaient parfois d'éblouissants éclairs. Il vint donc me dire qu'il était fils d'un contrapuntiste de je ne sais où, et me présenta un opéra de sa façon, musique et vers, tout en se recommandant du chevalier de V..., le fils du baron, un capitaine aux gardes qu'il avait quelque peu connu dans la petite ville d'où il arrivait.

Or, c'était une grande maladresse de la part de cet enfant, d'invoquer auprès de moi le nom du chevalier; car je détestais cordialement le fils chéri de mon maître; et si son grade de capitaine aux gardes ne l'eût pas tenu la plus grande partie de son temps éloigné de Dresde, j'aurais, je crois, donné ma démission, plutôt que de vivre dans le voisinage de ce fat et impertinent personnage. En conséquence, je pris un air glacial, et je débitai à mon petit *maestro* une foule d'énormités que le pauvre garçon avala les yeux baissés. Puis, quand je l'eus bien chapitré sur le danger des illusions en matière de gloire, sur les difficultés sans nombre de parvenir, sur le déluge de pièces dont nous étions inondés, sur le mauvais goût des provinces

et sur mille autres choses, je résolus de me débarrasser de l'innocent par un coup de tonnerre.

— Et enfin, lui dis-je en terminant, vous n'avez pas songé aux obstacles matériels. Croyez-vous que, même pour soumettre votre volumineuse partition à l'examen du comité, il ne faille pas risquer des frais considérables? La copie seule des rôles, des chœurs et des parties d'orchestre coûtera de grandes sommes. Or, nous ne faisons de pareilles avances qu'à des hommes connus, des réputations établies, nous ne jouons qu'à coup sûr, et c'est là une règle invariable que nous dictent nos plus simples intérêts.

Ce raisonnement clair et serré ne souffrait guère de réplique; le jeune homme ne m'en fit qu'une.

— Je reviendrai, dit-il en reprenant son œuvre.

Il eut, en me disant cela, quelque chose de résigné dans le regard qui m'émut, et j'oubliai presque son malencontreux protecteur ainsi que la queue de son habit, en lui rendant d'un geste gracieux sa grave révérence.

Mais le moyen, je vous prie, de ressentir des impressions durables dans le chaos de choses sottes qu'on appelle un théâtre! J'oubliai bien vite mon singulier visiteur; les semaines s'écoulèrent,

et bientôt une autre aventure plus riche en émotions du cœur, vint se jeter à l'encontre de mes souvenirs.

Je sortais du théâtre. Bergami, notre *prima donna*, avait chanté le rôle d'Anna de *Don Juan*, et je regagnais mon logis encore sous l'impression de cette musique divine. Il faisait noir en diable; une pluie fine et perçante tombait avec cette persévérance imperturbable des petites pluies, et j'entremêlais de quelques boutades énergiques le *Notte e giorno fatigar*, que je fredonnais en marchant, plongé dans mon manteau.

Arrivé près de mon hôtel, et au moment de saisir le marteau, je heurte quelque chose couché sur le pavé. Je pense que c'est quelque chien sans maître, et j'allais d'un coup de pied rappeler mon lazzarone au sentiment des convenances, lorsqu'en y regardant mieux, je m'aperçois que c'est un humain, et que cet être est une femme. Je me baisse, j'essaie de la soulever, je lui parle : peine inutile ; cette femme est morte ou évanouie. J'appelle aussitôt, je frappe, je jure, je demande des lumières : on accourt, et, à l'éclat des flambeaux, je puis voir que je tiens dans mes bras une admirable jeune fille, tout inondée d'un torrent de

cheveux noirs qui s'étaient détachés dans sa chute.

Rien au monde n'est doux comme la pitié quand elle s'adresse à une jolie femme. La jeune fille fut bientôt transportée dans mon appartement, et je m'assurai, non sans en tressaillir de bonheur, que la vie commençait à renaître sous l'épiderme blanc et velouté de sa charmante figure. Ses vêtements étaient souillés de fange et traversés par la pluie ; je la livrai aux soins de ma vieille gouvernante, qui la déshabilla, la mit dans son lit, et parvint à rappeler peu à peu l'existence chez cette pauvre et délicieuse enfant. On n'avait trouvé sur elle qu'un petit paquet de hardes, quelques florins, et un portefeuille fermé à clé. Du reste, pas le moindre indice, ni sur sa demeure, ni sur son nom, rien qui pût nous instruire de sa famille ou de ses amis, à supposer qu'elle en eût.

Je me couchai fort intrigué de ma trouvaille, et j'eus toute la nuit devant les yeux cette figure pâle et charmante, avec les franges d'ébène de ses grandes paupières abaissées et ses cheveux déroulés.

Je me levai au jour, et je courus dans la chambre de ma vieille Berthe.

— A-t-elle dormi ? a-t-elle parlé ? lui demandai-

je en allongeant le cou vers les rideaux fermés.

La bonne vieille agita la tête, et, mettant un doigt sur sa bouche :

— Elle ne repose que depuis quelques heures ; mais, hélas ! je la crois folle, cette pauvre petite.

— Folle !... Que dites-vous là ?... Folle !...

J'en faillis perdre moi-même la raison. Malgré les injonctions réitérées de Berthe, je tirai doucement les rideaux et je vis en effet que le sommeil de ma jolie inconnue était rempli de trouble et de rêverie. Une teinte pourpre et marbrée colorait son visage, et ses lèvres agitées, mais sans voix, proféraient des paroles insaisissables, tandis que ses mains croisées par dessus sa tête tordaient, en se crispant, les tresses de ses cheveux. Qu'elle était belle ainsi ! Je m'enfuis épouvanté chez Lélio, le médecin du théâtre, que j'arrachai du lit et que j'amenai bon gré mal gré vers ma jeune malade. Quand nous arrivâmes, elle était éveillée, et la vieille Berthe était en train de l'interroger.

— Voyons, ma fille, comment vous appelez-vous ?

— Stéphanie, répondit-elle d'une voix douce et timbrée.

— Et d'où venez-vous? et où demeurez-vous? et que faites-vous à Dresde?

— Je cherche Samuel.

— Samuel qui?

— Samuel...

— N'a-t-il pas d'autre nom?

Mais la jeune fille ne répondit plus. Quelques mots sans suite moururent sur ses lèvres, et ses yeux devinrent fixes et brillèrent d'un inquiétant éclat. Le médecin Lélio secoua la tête d'un air lugubre. Je ne respirai plus...

— Elle en mourra, me dit-il à voix basse, après avoir tenu quelques instants le bras de Stéphanie entre ses doigts.

— Mourir! vous êtes fou, Lélio! est-ce que l'on meurt aussi jeune et aussi belle?

Il me regarda avec un sourire triste et moqueur qui me traversa l'âme. Puis, reportant les yeux sur Stéphanie qui continuait de mêler le nom de Samuel à des lambeaux d'idées incohérentes :

— Au fait, la *povera picciola* en sera peut-être quitte pour quelques jours de folie... La vie puise à tant de sources cachées... Qui sait! il se pourrait que l'amour voulût défendre cette belle enfant

contre les atteintes de la mort... On est si fort quand on aime !

Je pâlis. J'aurais préféré que le docteur revînt à sa première idée, et je crois même que j'allais lui prouver, avec une certaine vivacité, qu'il n'avait pas le sens commun, lorsque la jeune fille poussa un cri d'horreur et cacha sa tête dans ses oreillers.

J'ignore par quelle impulsion sympathique je répondis par un autre cri.

Nous entendions sortir de sa poitrine des sanglots convulsifs qu'elle cherchait à comprimer de ses deux mains violemment enlacées sur sa bouche. C'était une scène déplorable. Tout à coup, elle se dresse, l'œil ardent, la bouche frémissante :

— Walter ! s'écrie-t-elle en me désignant de la main ; Walter ! je vous maudis... Non, non, je vous pardonne; vous m'épouvantez, vous me faites horreur... Ne voyez-vous pas que vous me tuez d'effroi ?... Je vous en conjure, laissez-moi partir... Oh ! mon Dieu, ne me délivrerez-vous pas du regard de cet homme !... Walter, vous êtes un lâche !

— Walter !... murmura Lélio, en se laissant aller dans un fauteuil, pâle et les lèvres tremblantes.

Nous étions glacés. Moi-même il me sembla sentir sur mon cœur comme le poids d'un crime

que j'ignorais. Je vis le docteur attacher sur Stéphanie un long regard, puis baisser la tête en souriant d'un sourire froid et dur qui lui était particulier.

— Vous connaissez ce Walter? lui demandai-je avec vivacité.

Il releva sur moi ses yeux pensifs, et, sans me répondre, il parut poursuivre la trace d'un souvenir : un éclair courut dans son regard.

— Ce Walter-là... je ne le connais pas... Seulement il m'en a rappelé un autre, et une bouffée de haine m'a monté au visage..... N'en parlons plus.

— La crise a cessé, continua-t-il en se tournant vers Stéphanie, et je pense qu'à ce paroxysme va succéder un abattement profond. La lutte sera longue, *per Dio!* mais je voudrais bien qu'elle ne mourût pas !

Je connaissais Lélio pour une de ces natures ténébreuses, masquées par un visage tranquille; lac sans fond, mais calme. Je savais confusément qu'une femme l'avait trahi, et les quelques mots du docteur me donnèrent à penser qu'il devait y avoir un Walter dans cette affaire; mais, trop préoccupé du spectacle déchirant que j'avais sous

les yeux, mes hypothèses n'allèrent pas plus loin. D'ailleurs, Lélio, revenu de l'ébranlement que ce nom semblait lui avoir causé, s'était approché de la malade et avait repris l'aisance et l'impassibilité dont sa physionomie s'était faite une longue et et constante habitude. Il nous quitta dès que Stéphanie parut calmée.

Quant à moi, je demeurai là, l'œil attaché sur elle, cherchant à pénétrer le mystère caché de son âme blessée, et trouvant je ne sais quel charme à contempler cette tête passionnée dont le délire exaltait les beautés. Il y a certainement quelque chose de bien plus beau que l'éclat de la santé sur un jeune front, c'est l'éclat de la fièvre, ce sont les reflets ardents de cet incendie caché, lueur sombre qui n'est déjà plus le flambeau de la vie, mais qui n'est pas encore la lampe des tombeaux... Je revins à moi, honteux de l'extase où ce spectacle m'avait plongé.

Mon premier soin fut de dresser un lit pour Stéphanie, dans la plus jolie pièce de mon logement, et je m'installai sans retard à son chevet. Bientôt l'état de la pauvre fille devint si alarmant, que j'y passai les nuits en compagnie de ma vieille Berthe.

Le docteur, ainsi qu'il l'avait prévu, eut à combattre une fièvre cérébrale qui résista pendant plusieurs jours à toute la tactique de l'art. Stéphanie n'eut pas même un instant lucide, et vingt fois Lélio désespéra de ramener cette raison perdue. Étrange égoïsme ! La crainte du docteur me rendait presque heureux. Je comprenais qu'une fois cette raison retrouvée, cet affreux mal vaincu, Stéphanie serait perdue pour moi, qu'elle rentrerait dans la vie commune, qu'elle y ressaisirait ses affections, ses joies ou ses douleurs, et qu'en quittant ma maison, où le hasard l'avait amenée, elle n'y laisserait rien qu'elle dût aimer ou regretter.

Peut-être aurais-je pu m'inquiéter davantage de découvrir d'où venait cette enfant et quelle était sa famille ; mais sans trop savoir pourquoi, je me complaisais dans l'idée qu'elle n'en avait pas, qu'elle était seule et abandonnée, sans autre guide que le doigt de la Providence qui avait conduit sous mon toit ce pauvre oiseau blessé. D'ailleurs, me disais-je, il est à remarquer que jamais, dans son délire, elle n'appelle sa mère. Elle n'en a plus sans doute. Qui donc alors pourrait la regretter ? Samuel ? Walter ? L'un qu'elle cherche, l'autre

qu'elle fuit; d'un côté de son cœur la haine, de l'autre l'amour... Ici tout mon être tressaillait; je regardais Stéphanie, et je concevais si bien qu'on pût l'aimer, même jusqu'au crime, que je ne doutais plus qu'elle n'eût été la victime de ce Walter, qui peut-être l'avait ravie à l'amour heureux de Samuel. Heureux!... Ah! il y avait de quoi en devenir fou à mon tour!

# I

Hélas ! que M. le secrétaire intime était déchu ! Quelques jours ainsi passés à contempler Stéphanie, m'avaient rendu parfaitement insensible aux privilèges de mon emploi. J'étais dégoûté de pouvoir. Je devenais juste, bon, modeste ! Mes amis les grands seigneurs me semblaient insupportables ; je méprisais leurs cabales, je rougissais de leur bêtise, je me révoltais contre leur impertinence. On ne me reconnaissait plus, j'avais des admirations naïves pour tout ce qui me paraissait sincèrement noble ou véritablement beau ; et à mes yeux, grâces, jeunesse, talent, devenaient quelque chose, tandis que le prestige de la faveur disparaissait sans retour. Ainsi converti, j'accueillais tout le monde, même les plus obscurs, et je les écoutais avec bonté ; je les encourageais, j'étais

accessible, honnête, patient ; j'avais des sympathies, des émotions toutes nouvelles ; je me sentais des larmes... On me crut malade, je baissai même dans l'estime du baron ; mais cela ne m'inquiétait guère. A peine arrivé au théâtre, je ne voyais que l'instant de m'en échapper, et dès qu'on me laissait libre, je remontais en courant à cette petite chambre, auprès de ce lit où les heures passaient pour moi dans un mélange d'enivrement, de bonheur et d'alarmes qui m'absorbait tout entier.

Un soir — j'étais seul auprès d'elle — Berthe dormait en attendant la nuit, et Stéphanie elle-même sommeillait. La journée avait été mauvaise ; la fièvre, puisant un aliment de flammes dans cette folie qui minait le pauvre ange, avait redoublé d'intensité. Lélio était venu et son regard s'était arrêté sur la malade avec un surcroît d'inquiétude. En déraisonnant toute la journée, Stéphanie nous avait révélé quelques traits décousus de son histoire. Elle avait parlé d'Inspruck, d'un oncle qui l'avait élevée et qui était mort, et puis toujours de Samuel qu'elle appelait son cousin, et enfin de ce terrible Walter qu'elle paraissait tant haïr. Il résultait de ce que nous avions compris, qu'en faisant un long voyage avec elle, cet homme avait

tenté de la séduire. Mais pourquoi ce voyage? Ce que je voyais de plus clair dans cette mystérieuse histoire, c'est que Stéphanie aimait, et qu'il me fallait renoncer à tout espoir sur son cœur.... Étrange passion que la mienne! amoureux d'une femme qui m'ignorait, et dont les yeux, sans cesse attachés sur les miens, me communiquaient leur flamme et me brûlaient sans me voir.

Depuis un instant je regardais cette charmante tête, autour de laquelle l'ombre des courtines luttait avec les reflets mouvants d'une lampe voilée. Cette contemplation opéra sur moi je ne sais quel attrait magnétique. Je regardais toujours et sentais mes yeux s'égarer. Une force inconnue me souleva de mon fauteuil, et, sans y prendre garde, je me trouvai bientôt appuyé sur le lit. Mon regard, toujours fixe, toujours ébloui, descendait peu à peu vers ce front d'albâtre que voilaient à moitié quelques tresses échappées de cheveux noirs comme la nuit. Déjà la respiration de Stéphanie effleurait ma joue, et, continuant d'obéir à mon vertige, je saisis sa main dont la chaleur brûlante ne fit qu'attiser la lave qui courait dans mes veines... Non, non! ce n'est pas cela; je me trompe. Mes souvenirs sont moins chastes que je

ne le fus alors, le cœur me battait, mais d'une extase divine où les passions de la terre n'avaient aucune part. Je regardais cette créature ravissante pour la première fois de ma vie; je me prenais à comprendre l'enivrante union de deux êtres et les délices infinies de l'amour; — l'amour! jardin caché dans la vallée des larmes; terre féconde où s'épanouissent les âmes comme autant de fleurs divines, dont ceux qui aiment savent seuls aspirer le miel! Oui, je me disais toutes ces belles choses, et je voyais, dans de lointains horizons, sourire une félicité paisible; mon foyer n'était plus solitaire: je ne marchais plus sans but à travers le monde; je ne savais que faire de mes joies; mes larmes ne coulaient plus seules; mes jours avaient désormais leur soleil, et mon sommeil, ses rêves... Hélas! oui, des rêves; et Stéphanie les dissipa rien qu'en ouvrant les yeux et en murmurant un nom qui n'était pas le mien!

Je m'étais reculé, rouge de honte et d'émotion. Quant à elle, soulevée sur un bras et passant lentement sa main sur son front, elle me regarda avec un mélange de surprise et d'amour. Un sourire vint éclore et mourir rapidement sur ses lèvres. Elle étendit la main et m'attira vers elle;

puis, sans prendre garde à ma stupeur, elle abaissa mon front jusqu'à sa bouche.

— Mon songe était bien beau, me dit-elle en même temps; mais je ne le regrette pas, puisque je suis éveillée et que te voilà.

J'étais glacé. Je comprenais vaguement qu'il y avait dans ces paroles une méprise affreuse pour tous deux, et ma vue se détourna malgré moi. Mais Stéphanie prit le change à ce mouvement, et me saisissant de nouveau la main avec une sorte d'effroi :

— Oh! pardon... pardon, Samuel... je n'ai été coupable que de trop d'amour... Si vous saviez!... Oui, j'y consens, tout est fini désormais entre nous... Un abîme infranchissable nous sépare de nos beaux jours écoulés... C'est un paradis perdu! Mais au nom de Dieu, devant qui je vais paraître, que je n'emporte pas votre mépris avec moi, je vous ai tant aimé!...

Le délire, comme on voit, ressaisissait sa proie avec une effrayante rapidité.

— Samuel, poursuivit-elle, en faisant de nouveaux efforts pour m'attirer plus près d'elle, vous souvient-il, mon ami, de nos fiançailles auprès du lit de mort de votre vieux père? Voici l'anneau de

notre alliance; tenez, je vous le rends, qu'une autre, une vierge sans tache le reçoive de vous... je n'en suis plus digne, j'ai brisé la coupe de mon bonheur, pour avoir voulu l'approcher trop tôt de mes lèvres... la félicité n'a que des sentiers étroits où l'on bronche quand on y veut courir... le pied m'a failli... hélas! je suis tombée, et les anges seuls me relèveront de ma chute le jour où ils m'emmèneront aux cieux.

Ce récit vague et mélancolique, dont le sens réel m'échappait, m'alla cependant au cœur, et mes yeux se remplirent de larmes. Stéphanie s'en aperçut et sa main trembla dans la mienne.

— Bon Samuel! oh! je savais bien que tu ne serais pas un juge inexorable... Approche, que je baise tes pleurs... j'y puiserai peut-être une vie nouvelle... Ah! oui, Samuel, pleurons sur le passé dont les fleurs sont flétries! Pleurons sur cette belle couronne d'années paisibles, de rêves charmants, d'espérance et de vertu que nous portions au front comme les âmes saintes.... une main impure nous a découronnés! — Je ne suis plus rien sur la terre qu'une églantine arrachée par la tempête et ensevelie sous la boue... L'art sacré que

nous cultivions ensemble s'est retiré de moi; je sens mon cœur silencieux et vide comme un temple où les Dieux ne sont plus... Il faut que j'oublie désormais jusqu'à cette langue céleste que le vieil Hermann nous enseigna jadis, car j'en profanerais les mystères... Sois grand! Samuel! sois glorieux et rayonnant de gloire; monte, ô mon frère, monte jusqu'aux dernières cimes de l'inspiration, jusqu'aux sphères lumineuses où l'oreille surprend les cantiques des anges, va! — moi, je te suivrai d'en bas, de mes pauvres yeux éteints; moi, je t'adorerai du fond de mon abîme...

Puis, comme si quelque joie soudaine eût illuminé ce dédale obscur d'accablantes pensées, Stéphanie prit brusquement sous son oreiller le portefeuille dont j'ai parlé plus haut, et me le montra d'un air triomphant.

— Sais-tu bien ce que renferme ce portefeuille?... Promets-moi de ne pas te fâcher, et je te le montrerai.

Stéphanie, sans attendre ma réponse, prit une petite clé suspendue à son cou par un cordon de soie, ouvrit le mystérieux portefeuille, d'où s'échappèrent aussitôt une foule de feuillets d'un papier de musique très fin, couvert de petites notes

serrées et interlignées d'une écriture menue quoique fort lisible.

Elle me fit épeler le titre amoureusement tracé en tête de la première feuille, avec des lettres d'or enjolivées de feuillages à fleurs bleues. Il contenait ces mots : HÉRO ET LÉANDRE, drame lyrique en trois actes, par SAMUEL HERMANN.

Un sourire ineffable courait sur les lèvres de Stéphanie, tandis que son regard, dévorant déjà les premières lignes de la partition, s'animait d'un feu étrange et acquérait cette fixité qui précédait toujours chez la pauvre enfant ses redoublements de folie ; car, hélas ! elle était folle, je n'en pouvais plus douter.

— Vois, me dit-elle, ceci fut un bon instinct né d'un pressentiment funeste. Tu me cachais ton œuvre avec le soin d'un avare qui ensevelit son trésor... Méchant ! tu voulais, disais-tu, qu'elle mourût avec toi, si les espérances que tu fondais sur elle, devaient t'échapper un jour... Cruel ! tu me répétais cent fois, que tu voulais entremêler de lauriers ma couronne d'épouse, et que nous n'irions à l'église qu'à ton retour de Dresde.... si la gloire t'avait souri... Gloire ! lauriers ! mots que je ne comprenais pas et qui me faisaient pleurer. Tu

partis... tu crus me quitter. — Erreur! tu me restas tout entier; j'avais furtivement copié ton opéra, tu n'étais plus près de moi mais j'évoquais ton âme, et tu m'apparaissais aussitôt. — Vois-tu, j'ai passé mes jours et mes nuits à m'enivrer de ton génie... Ton œuvre, je la sais par cœur; chaque note, je l'ai mouillée d'une larme, il n'y a pas un cri d'amour dans toute cette musique brûlante, dont je n'aie été l'écho. — Viens, Samuel, viens, je me sens déjà mieux, la vue de la romance d'Héro m'a animée... je veux te la chanter comme je la comprends... Soutiens-moi, je vais aller m'asseoir au piano... jette-moi seulement ce peignoir sur les épaules. — Oh! je suis forte, va!... Tiens, écoute, je suis en voix...

A mesure que Stéphanie parlait, il me semblait que mes pensées s'en allaient avec elle dans une sphère inconnue, et que je m'identifiais à son rêve; et pourtant, conservant encore un vague sentiment de la réalité, je retenais mon souffle et je m'éloignai peu à peu de cette étrange créature, de peur qu'au plus léger contact elle ne disparût à mes yeux.

Stéphanie, cependant, avait jeté, comme en se jouant, une gamme rapide qui retomba éparse en

mille notes argentines et capricieuses et qui s'éteignit dans un mélodieux soupir.

Pendant ce temps, l'étrange fille s'était enveloppée d'un large vêtement blanc, relique vénérable mais non sans grâce de la jeunesse de Berthe, et les cheveux dénoués, le front exalté, la respiration entrecoupée, elle avait bondi hors des rideaux de son lit et s'était dirigée vers le piano. Je me crus le jouet de quelque mirage impossible. L'égarement, la passion, semblaient baigner cette femme dans un océan de lumières ; elle s'assit, et rejetant en arrière son admirable tête, elle tourna vers moi des yeux où l'inspiration se mêlait aux funestes éclairs d'une fièvre dévorante... Je frissonnai : la mort flambait dans son regard ?

Pourquoi ne pris-je pas Stéphanie dans mes bras pour essayer de l'arracher à cette crise mortelle ? Pourquoi n'appelai-je pas du secours? Pourquoi restai-je là, cloué devant cette femme qui se consumait dans un dernier délire, sans songer même à me soustraire au spectacle affreux de son agonie !... Ah ! c'est que je l'aimais d'un amour qui m'égarait moi-même ; c'est que Stéphanie m'entraînait à mon insu dans ce chaos effrayant et sublime où l'art et la mort confon-

daient leurs fantômes; enfin c'est qu'elle était belle, belle comme jamais femme ne l'avait été pour moi, plus belle que tout ce que j'avais vu jamais dans le monde ou dans les enchantements du sommeil, et que j'étais heureux de la contempler ainsi, fût-ce au prix de ses jours! Ses doigts couraient déjà sur les touches du piano, et des accords ravissants, entremêlés de quelques mesures mélodiques nettement accentuées, me convainquirent tout de suite que j'avais affaire à un talent de premier ordre. Cependant, cessant bientôt ces premiers éclats d'une verve qui s'essaye, elle attaqua l'andante par lequel débutait l'ouverture, et entra de plain-pied dans l'exécution sérieuse de la partition de Samuel.

Il me faudrait une autre plume que la mienne pour traduire ici l'extase où je fus plongé pendant un temps que j'ignore. La voix de Stéphanie murmura de sublimes choses, invoqua des mondes inconnus à mon âme, et fit passer devant moi tout un cortège de rêves qui, jusque-là, ne m'avaient jamais bercé. L'art est tout entier dans l'amour, je ne le compris qu'alors. Il me sembla que mon âme, fécondée par cette passion nouvelle, se dépouilla de son enveloppe vulgaire, et grandit

tout à coup comme la fleur de l'aloës frappée par un rayon du soleil. Tout mon être, emporté dans cette explosion de poésie, franchit d'un bond les horizons terrestres, et s'épancha dans l'espace où flottait déjà la mélodie d'Héro.

Ce tendre romancero de la Grèce, tout en m'imprégnant de flamme, me baignait d'une indicible langueur, et tandis que j'écoutais les accents tour à tour plaintifs et désespérés de ce drame, mes sens exaltés traduisaient en images visibles les cris passionnés de Stéphanie ou les mélodies plus douces qui s'échappaient de ses lèvres.

Ce furent d'abord les nuits étoilées de l'Asie et les vagues frissonnant aux brises parfumées qui arrivaient d'Abydos. Mais une étoile brille parmi toutes les étoiles, elle sort du sein des ténèbres qui enveloppent la rive, monte, s'arrête, hésite, monte encore et s'attache enfin comme une aigrette éblouissante au sommet de cette sombre tour du haut de laquelle veillait et soupirait la tendre fille de Sestos. Phare d'amour, seule étoile qui guidât Léandre et qu'il aimât à saluer dans les cieux!

Cependant les flots d'harmonie ruisselant sous les doigts de cette musicienne étrange, me trans-

portaient au milieu du plus beau des paysages, où flottaient, sous un ciel perdu dans ses profondeurs, les senteurs de l'oranger mêlées aux parfums des roses. Diane, arrêtée sur le mont Ida, sommeillait appuyée sur son croissant de rubis. La mer venait mourir sur le sable, douce et paisible comme le berceau d'un nouveau-né que balance la main d'une mère, et si quelque soupir s'envolait avec les tièdes haleines de cette heure enchanteresse, on était sûr qu'il descendait de la tour ou remontait vers elle.

Jamais je ne sentis mieux qu'alors toute la richesse de cette poésie païenne, poésie sensuelle jusqu'au sublime, qui ne voulait, qui ne comprenait qu'un seul culte, celui de la beauté palpable, celui de la forme divinisée, celui de l'Amour tel que Psyché l'entrevit, tel que le façonna sa mère, cette ardente Aphrodite dont le sourire fécondait le monde ! Héro de Sestos était prêtresse de Vénus, prêtresse d'un autel où la flamme des sacrifices ne dévorait que les sens... Aussi Léandre, en touchant au rivage, ne renaissait-il sous un regard que pour achever de mourir sous un baiser !

Ici les accords s'éteignirent comme abîmés dans l'ivresse, mais se réveillèrent presque aussitôt

pour gémir. Les dieux de l'ancienne Grèce étaient jaloux de toutes les heureuses amours. Voici que la scène change. Les ténèbres du ciel abaissées couvrent la mer d'une nuit menaçante, et l'Eurus mêle à ses mugissements le cri des alcyons effrayés. Le phare de la tour pâlit sous la flamme d'un éclair qui déchire tout à coup l'horizon. Un second éclair montre pour la dernière fois à Léandre le rivage qui s'abîme sous des montagnes d'écume; c'est en vain qu'il dresse vers le ciel ses mains suppliantes, le ciel s'est voilé la face, comme un maître implacable qui veut rester sans pitié. Alors, deux cris déchirent l'air, deux cris de mort que je ne croyais donné de redire à aucune voix humaine, mais que Stéphanie tira du fond de son sein, terribles, aigus, lamentables, pleins d'un mélange affreux d'épouvante et d'amour...

C'en fut trop. Abattu, affaissé, brisé, je tombai pâle et à deux genoux aux pieds de Stéphanie, comme si, à mon tour, les ombres de la mort m'eussent dérobé sa vue; car, à ce dernier cri, à cet adieu suprême, à cette note déchirante et sublime, je crus que mon âme s'envolait avec elle..... Éperdu de tendresse et de désespoir, je

lui prends les mains, je la presse contre ma poitrine en la couvrant de baisers et de pleurs, je ne sais ce que je lui dis, mais ce dut être comme un écho lugubre de ses adieux... je me sentais véritablement mourir.

Tout à coup mes lèvres ne touchent plus qu'un front glacé, ma main cherche en frémissant un cœur qui a cessé de battre ; je regarde, je ne sens plus dans mes bras qu'un corps inanimé.

## III

Le long évanouissement de Stéphanie fut suivi d'un profond sommeil. J'avais fait appeler le docteur, doutant, dans mon désespoir, que la pauvre fille eût encore besoin de ses secours, et je l'avais amené vers ce lit que je croyais ne plus être qu'un lit de mort. Il faut avoir aimé pour comprendre la solennelle horreur de cet instant décisif, pendant lequel le docteur examina d'un œil tranquille et grave ce corps étendu sans mouvement devant lui. Je sentais que ma vie était suspendue à la première parole qu'il allait prononcer.

— Elle est sauvée, dit-il enfin.

— Elle vivra?

— Bien mieux ; elle guérira. La secousse qu'elle vient d'éprouver a ramené sa raison qu'une première secousse avait égarée. La fièvre a complètement disparu.

J'embrassai Lélio avec une joie convulsive, et sa figure parut aussi rayonner d'une satisfaction si sincère, que je l'en remerciai les yeux mouillés de pleurs.

Hélas! si j'avais pu deviner ce que signifiait le sourire de cette figure impassible et pâle qu'on appelait Lélio!

Dix minutes après j'étais au théâtre. Mon parti était pris; j'avais mon projet.

Il était dix heures du soir, et le sommeil de Stéphanie, que le docteur avait eu soin de provoquer par l'opium, devait, à son ordre, durer jusqu'au lendemain; j'avais donc devant moi douze heures de sécurité.

Je rassemble une légion de copistes, je leur distribue un rouleau de pièces d'or, et je les mets à la besogne.

En un clin d'œil, la partition d'*Héro*, que j'avais soustraite à Stéphanie pendant son évanouissement, est divisée dans toutes ses parties d'instruments et de voix, et la copie va grand train.

Cela fait, je cours chez le directeur. J'y vois la Bergami, notre *prima donna*. Je la prends à l'écart et lui promets, sur ma tête, trois cents florins de plus par mois, si elle veut passer la nuit à lire le

rôle d'*Héro*. Je lui bâtis un roman, je lui parle de générosité, de charité; elle rit, mais elle accepte.

Le baron de W..., préoccupé d'un accès de goutte et d'une colère sourde que lui inspire le capitaine, son fils, arrivé à Dresde depuis quelques jours dans le but évident de vider les poches de l'auteur de ses jours, m'écoute à peine, grommelle quelques mots dans son jabot de malines, et termine en me conseillant d'en agir à ma guise. C'est ce que je voulais.

Je ne sais quelle flamme communicative étincelait dans mes yeux; chanteurs, choristes, musiciens, tout s'agite, tout s'empresse; le ténor est séduit, le chef d'orchestre et les coryphées entraînés; tout cet olympe s'émeut à mon regard, les violons crient, les flûtes gémissent, les voix s'accordent; à minuit le premier acte d'*Héro* est à l'étude.

Je respirais. Pour peu que la Bergami fût bonne fille, je pouvais espérer que dès le lendemain soir nous serions en mesure de soumettre au comité de lecture une première audition. Il y avait heureusement huit jours de vacance au théâtre, à l'occasion de la semaine sainte, et si mon plan

réussissait, *Héro et Léandre* pouvait servir d'opéra de rentrée. Alors... alors Samuel Hermann, le mystérieux amant de Stéphanie, se fait connaître ; il vient réclamer la propriété de son œuvre, et moi je l'entraîne aux pieds de sa fiancée : on s'explique, on se pardonne, on s'épouse... et je tâche d'étouffer dans mon cœur cet amour impossible que j'y sens bouillonner ; je suis fort, je suis grand, je suis magnanime ; la vertu m'arrache à l'égarement de la passion, car j'aime Stéphanie pour elle-même, et je ne veux d'autre bonheur que le sien... Cette généreuse effervescence me surexcite, je me grise pour ainsi dire de mon idée, et je cours presser mes travailleurs.

En traversant le couloir qui conduit au chœur, je fus accosté par un valet de chambre de M. le chevalier de V....., qui m'annonça que son maître désirait me parler.

M. le chevalier, comme je l'ai dit, était capitaine aux gardes, et je n'éprouvais pour lui que fort peu de sympathie. C'était un petit homme trapu, de manières hautaines et de mœurs déréglées. Il menait un train de prince, et le baron son père avait la faiblesse de se ruiner pour lui. Le capitaine venait de reparaître tout à coup, après une absence

de plusieurs mois, pour laquelle il avait obtenu du prince un congé illimité.

Le baron m'avait dit vaguement que son fils voyageait pour rétablir sa santé, et, de fait, il n'est pas présumable que le bonhomme en sût davantage ; mais je soupçonnais fort que ce prétendu voyage n'était qu'un prétexte sous lequel se cachait quelque aventure galante. Le chevalier était notoirement enclin à ce genre d'équipée. Lélio, le docteur, en savait, dit-on, quelque chose.

Cependant je ne crus pas pouvoir me dispenser de me rendre aux ordres du chevalier. J'allai chez lui, et qu'on juge de ma surprise, lorsqu'en entrant je le trouvai assis en face de Lélio, à une table de trictrac, et paraissant être avec le docteur dans les meilleurs termes du monde. Je savais pourtant qu'ils se détestaient.

Je m'attendais si peu à cette rencontre, que je fis un mouvement qui ne leur échappa pas. Le chevalier se mit à rire.

— Tranquillisez-vous, monsieur le secrétaire, me dit-il en me tendant la main, ce puissant ministre de la mort n'est point ici en mon intention. Mon père, dont la goutte est remontée, tient à souffrir selon toutes les règles de l'art.

Je saluai le docteur, qui se leva pour sortir et que je reconduisis en lui jetant un regard d'intelligence auquel il répondit par un léger sourire. Je n'avais jamais aimé le sourire de Lélio. C'était une manière de grimace ironique qui avait le don de me glacer. Je ne manquai pas toutefois de le supplier à voix basse de retourner chez Stéphanie au point du jour.

Quand je fus seul avec le chevalier, celui-ci me prit de nouveau la main qu'il me serra avec effusion, et me dit d'une voix brève et saccadée :

— Je regrette, Monsieur, de vous arracher à vos occupations. Si j'ai bien compris la Bergami, c'est le chef-d'œuvre d'un inconnu que vous mettez à l'étude, et cela par un sentiment de goût autant que par un esprit de justice et de charité. Je vous en remercie au nom de l'art. Mais quel est donc le jeune génie qui, sans vous, risquait de mourir ignoré ?

— Je ne le connais pas, répondis-je sans méfiance, et je n'ai eu jusqu'à présent aucun rapport avec lui ; je sais seulement qu'il s'appelle Samuel Hermann. Quant à vous dire comment le manuscrit de cet opéra m'est tombé entre les mains, dispensez-moi de cette confidence pour

aujourd'hui. Plus tard j'expliquerai tout cela.

— Vous aimez à faire des heureux, à ce que je vois, me dit brusquement le chevalier en arrêtant sur moi deux yeux d'un éclat dur et sombre. Il fit quelques pas dans sa chambre, puis, se rapprochant de moi, il reprit avec un gracieux sourire :

— Oui, vous aimez à rendre service. Lélio me le disait encore tout à l'heure, et c'est lui qui m'a conseillé de m'ouvrir à vous. Écoutez-moi, poursuivit-il en me faisant asseoir, mon père est las de ce qu'il appelle dogmatiquement mes folies, et il prétend que le nombre de rixdallers que je lui ai mangés, passe toute espèce de plaisanterie. C'est possible, mais ce qui est vrai, c'est qu'il serre plus que jamais les cordons de sa bourse. De plus, et comme il me soupçonne des goûts un peu touristes, il vient d'avertir tous les maîtres de poste à quinze lieues à la ronde de ne me donner des chevaux sous aucun prétexte. Ce qui signifie que je n'ai pas le sou et que je suis confiné bel et bien dans cette sotte ville de Dresde... Que faire ?

— Mais vous soumettre, je pense, aux volontés de votre père.

— Me soumettre !... cela vous plaît à dire... me soumettre !... Êtes-vous amoureux ?

Je tressaillis à cette question, et je devins apparemment si rouge que le chevalier, qui s'en aperçut, tressaillit à son tour et éclata d'un rire sec dont je fus frappé.

— Ah ! vous aimez ! poursuivit-il. Alors, vous allez me comprendre; moi j'aime aussi, mais à en perdre la tête. J'aime une jeune fille d'une miraculeuse beauté. Cet objet de mes tourments est gardé à vue par un surveillant jaloux et amoureux lui-même. — En disant ces mots, il me regarda d'un air étrange. — Et si demain, continua-t-il, je n'ai pas arraché ma belle aux mains de son tyran, c'en est fait de moi, car ce barbare l'épouse. Il faut donc fuir; mais où trouver pour cela de l'argent et des chevaux? Ah ! Monsieur, que je suis heureux que vous aimiez ! car je sen que je puis vous dire tout cela et que vous aurez pitié de moi. Je ne sais pas par quelle fatalité tous mes camarades sont absents ou ruinés ; j'ai vainement frappé à toutes les portes avant de me décider à vous importuner; mais il l'a bien fallu et, ma foi ! je vous remets le soin de ma vie ; vous pouvez me rendre le plus heureux ou le plus infor-

tuné des hommes, selon que vous accueillerez ma demande ou que vous la rejetterez. Il me faut de l'argent. Pouvez-vous m'en prêter?

Le chevalier, en disant ces mots, me pressait les mains dans les siennes; mais l'idée que c'était pour s'éloigner de Dresde qu'il voulait m'emprunter de l'argent, me toucha beaucoup plus que toutes ses marques d'effusion.

— Vous savez, lui dis-je, que mes ressources ne s'étendent pas très loin.

— De quoi pouvez-vous disposer?

— D'une centaine de louis. C'est tout ce que je possède en ce moment.

— Il ne m'en faut pas davantage.

— Eh bien! vous les aurez.

J'étais en veine de générosité, et réellement le spectacle de la passion du chevalier avait trouvé de si puissants échos dans mon âme, que j'ajoutai:

— Quant aux chevaux, promettez-moi d'être discret, je les ferai prendre en mon nom et conduire hors de la ville.

— Ah! vous me sauvez la vie! s'écria-t-il en se précipitant dans mes bras.

On aurait tort cependant de croire que le sentiment qui me guidait fût dépouillé de toute vue

personnelle ; le chevalier était le dernier homme qui eût ainsi trouvé de prime-abord le chemin de mon cœur. Quelques mots, quelques regards qui lui étaient d'ailleurs échappés durant le court entretien m'avaient singulièrement choqué. Mais je mourais de peur que la Bergami ne se moquât de moi, malgré ses promesses, et je connaissais l'empire du chevalier sur cette femme. J'ajoutai presque aussitôt :

— Vous me rendrez à votre tour un signalé service, monsieur le chevalier, si vous m'obtenez de la *signora prima* qu'elle oublie son lit pour cette nuit. Je veux faire exécuter demain soir le nouvel opéra devant MM. du comité, du moins dans ses parties principales.

— Sur mon honneur, mon cher, votre empressement me charme. Vous ne sauriez croire combien je me joins de cœur à cette bonne œuvre. J'aime déjà de toute mon âme votre Samuel Hermann, et nul ne partagera plus que moi le bonheur qui l'attend. Je me charge de votre affaire auprès de la signora.

Quelques instants après, j'étais chez moi, d'où je faisais tenir les cent louis au chevalier. Hélas ! C'était bien tout ce que je possédais, et l'on verra

bientôt ce que me valut ma libéralité. Mais suivons les événements.

Le capitaine aux gardes m'accusa la réception de mon argent dans un billet tout rempli de termes d'une brûlante reconnaissance, ajoutant que, pour mieux tromper le maître de poste, j'eusse le soin de faire conduire la voiture devant ma porte à la tombée de la nuit, et qu'il se chargeait du reste. J'avoue que cette façon de prêter ainsi la main à un enlèvement, sans même connaître la femme qui en devait être l'objet, m'inspira quelque répugnance. Mais malheureusement l'amour ne m'avait pas encore épuré au point que je n'eusse plus rien en moi du secrétaire intime, et je ne sais quel tact de courtisan me disait que je trouverais facilement grâce auprès du baron, dont la faiblesse paternelle m'était assez connue. Enfin, j'étais trop avancé pour reculer et je me résignai.

Stéphanie dormait d'un sommeil paisible, et tout faisait préjuger un réveil serein. Mes copistes ne ralentissaient point; les chœurs marchaient à merveille, et tout le monde, même la Bergami, se prêtait à mon impatience : j'étais travaillé d'une joie si expansive, que j'aurais embrassé, je crois,

jusqu'au souffleur. Mais j'ai hâte d'arriver au lendemain.

Le docteur ne s'était pas trompé. Stéphanie s'éveilla vers le milieu du jour et sembla sortir d'un rêve.

En voyant autour d'elle des visages inconnus, son premier geste fut un mouvement d'effroi, mais son premier mot fut une question.

Je fis alors retirer tout le monde, et prenant le ton le plus calme qui me fût possible, je lui racontai dans tous ses détails ce qui s'était passé.

Au nom de Walter elle pâlit prodigieusement, et je tremblai qu'elle ne retombât dans ses divagations; mais elle se remit peu à peu et m'apprit à son tour que Walter était un officier de la connaissance de son cousin Samuel, mais qu'elle l'avait fort peu vu avant le départ de ce dernier; que ce Walter, quelque temps après ce funeste départ, était venu à Inspruck ; qu'il l'avait trouvée dans une grande inquiétude du silence de Samuel, mais qu'il l'avait comblée de joie en lui apportant une lettre; que cette lettre, qui était de Samuel, la conjurait de venir le rejoindre à Dresde, ajoutant que Walter l'accompagnerait et qu'elle eût toute confiance en lui; que rien ne la rete-

nant plus à Inspruck après la mort de son oncle Hermann, que l'air franc et loyal de Walter la rassurant d'ailleurs, et que ne pouvant plus vivre loin de Samuel, elle était partie, et qu'arrivée à Dresde, ce Walter, au lieu de la conduire à Samuel, avait tenté de la séduire, employant pour cette œuvre infâme la ruse et la violence jusqu'à ce qu'enfin, parvenant un jour à s'échapper, elle avait erré dans la ville, demandant Samuel à tout le monde, mais ne recevant pour toute réponse que des quolibets et des injures. Ce fut alors que, l'horreur de sa position s'offrant à elle dans toute sa nudité, le désespoir, le froid, la privation, l'épouvante, la prirent au cœur, et qu'elle se sentit mourir. Là s'arrêtent les souvenirs de la jeune fille.

Comme bien l'on pense, notre entretien fut long. Vingt fois je me crus sur le point de me trahir et de lui peindre en traits de flamme cette scène de la veille, si terrible et si belle, cette dernière heure de son délire où elle m'était apparue tout illuminée d'inspiration et d'amour; mais je n'aurais pas eu la force de lui cacher en même temps ma tendresse et je me tus.

D'ailleurs, je voulais, avant de lui rien dire, que

mon projet eût réussi et qu'il me fût possible de lui amener Samuel tout glorieux à ses pieds.

Je me contentai de l'assurer que j'allais commencer les poursuites les plus actives pour retrouver son cousin. Berthe, qui entra dans ce moment, me remit une lettre dont l'écriture m'était étrangère. Je pris congé de Stéphanie, et, rentré dans mon appartement, je décachetai la missive qui contenait ces mots :

« Je sais tout, Monsieur, et sans une fièvre dévorante que je crois mortelle, je serais à vos pieds. Mais parce que je meurs, faudra-t-il que je sois privé du bonheur de vous voir, vous, Monsieur, qui seul pouvez me parler d'elle ! Soyez généreux jusqu'à la fin ; venez... et songez que celui qui vous en prie n'a plus le temps d'attendre.

Samuel Hermann, hôtel Gotha. »

La foudre ne m'eût pas plus paralysé. Je ne sais quel mélange confus de douleur et de joie se fit jour jusqu'à mon âme. Samuel !... celui qu'elle aime ! mourant ! Pendant un instant je fus en proie à un éblouissement qui me tint immobile dans mon fauteuil.

Mais la présence du docteur Lélio, qui parut

sur ces entrefaites, me rappela au sentiment de mon devoir. Je pris mon chapeau et je courus hôtel Gotha en entraînant le docteur avec moi. Dans le trajet, je lui racontai que Samuel était retrouvé, et qu'il se mourait. Le docteur ne me répondit rien et se contenta de sourire. Il commençait à faire sombre quand nous arrivâmes.

Une vieille femme, qui occupait une soupente à l'entrée de la maison, secoua la tête au nom de Samuel et nous indiqua du doigt l'escalier obscur et tortueux des communs de l'hôtel, que nous gravîmes jusqu'à la dernière marche. Nous frappâmes à une porte basse et misérable, sans obtenir de réponse. Le docteur en parut surpris et redoubla lui-même sans plus de succès.

— Il est mort! m'écriai-je.

— Ce serait assez singulier, répondit le docteur en frappant de nouveau.

Nous vîmes, en y regardant mieux, s'échapper des fissures de la porte une épaisse fumée, et nous sentîmes comme une odeur suffocante se répandre autour de nous.

— Il se tue! vous dis-je, je reconnais à cette fumée délétère les exhalaisons du charbon.

— Étrange coïncidence ! murmura le docteur qui parut frappé de stupeur.

Mais j'étais moi-même trop troublé pour prendre garde aux réflexions de Lélio, et, ne pouvant plus modérer mon impatience, je me jetai de tout mon poids contre la porte dont les panneaux vermoulus ne résistèrent pas à ce choc. Nous nous précipitâmes dans un galetas dont la vapeur condensée nous déroba d'abord le déplorable aspect ; j'aperçus cependant une lucarne que je courus briser d'un coup de canne. L'air et la lumière entrèrent à profusion.

Il était temps.

Un jeune homme se débattait sur un grabat dans les premières étreintes de l'agonie. Je fis un signe au docteur, qui continuait de marquer la plus grande surprise : singulier incident que je ne me rappelai que plus tard.

Cependant il obéit machinalement à mon regard, et tira sa trousse pour saigner Samuel.

Tout cela s'était passé dans un profond silence et en moins de temps que je n'en mets à le raconter. Quelques minutes après, Samuel parut en état de répondre à mes questions.

Au premier mot que je lui adressai, sa figure me frappa.

— Il me semble, lui dis-je, que vous ne m'êtes pas inconnu.

Il me regarda plus attentivement à son tour, et un triste sourire vint errer sur ses lèvres.

— En effet, murmura-t-il, non sans effort; vous me rappelez un de mes mauvais jours... Mes illusions détruites... Ah! vous m'avez fait bien du mal!

— J'y suis! Vous me présentâtes un opéra que je refusai de mettre à l'étude en vous alléguant... je ne sais quoi.

Et j'achevai de me rappeler ce grand jeune homme en habit ridicule et en gilet chamarré, qui avait fait à mon impertinente tirade cette réponse dont le laconisme me frappa... *Je reviendrai.*

— Et pourquoi n'êtes-vous pas revenu? lui dis-je, sans interrompre la succession de mes pensées? Vous avez eu bien tort! mais je vous sais gré de m'avoir écrit.

Samuel fit un mouvement de surprise.

— Moi vous écrire!... Que vous eussé-je dit?

— Comment! m'écriai-je en lui présentant sa

lettre, vous ne vous souvenez pas de m'avoir envoyé ceci ?

— L'écriture de cette lettre est assez bien contrefaite, dit-il en y jetant les yeux, mais je n'ai rien écrit de semblable.

— Qu'est-ce à dire... mais alors... que signifie... Voilà qui est étrange, qu'en dites-vous, docteur?

Mais je ne reçus point de réponse, car le docteur n'était plus là. Ni moi ni Samuel ne l'avions vu sortir. Cette fuite me frappa de terreur ; il me sembla qu'un voile épais se déchirait devant mes yeux, et je murmurai malgré moi le nom du chevalier... Samuel tressaillit

— Le chevalier de V..., un capitaine aux gardes! C'est lui... vous avez deviné; c'est le lâche qui a détruit mon bonheur !

Je ne devinais rien encore; mais je me rapprochai de Samuel; ma voix tremblait, mes paroles ne sortaient plus qu'avec effort de ma gorge contractée.

— Procédons par ordre, articulai-je, et tâchons de nous reconnaître dans ce labyrinthe. Cette lettre parle d'une fièvre mortelle qui vous dévore ; en étiez-vous atteint avant votre funeste résolution ?

— Je n'avais d'autre fièvre que celle de la faim et du désespoir. Du reste, je cachais soigneusement mes douleurs et personne n'a dû soupçonner que j'y voulusse mettre un terme. Le jour que j'eus l'honneur de vous voir et de vous présenter mon œuvre, je rentrai dans mon taudis, frappé d'un découragement profond. Stéphanie, ma fiancée, que j'avais laissée à Inspruck, attendait de mes nouvelles. Je n'eus pas la force de lui en donner. Cependant, le premier abattement passé, je repris courage. Il me restait quelque argent; j'achetai du papier, tout ce qu'il fallait pour écrire, et j'entrepris à moi seul un travail gigantesque; ce fut de copier en double toutes les parties de mon opéra, et de préparer une partition séparée pour chaque instrument. Je ne vous raconterai pas tout ce que cette mansarde a vu de larmes et de misères. Hier j'avais achevé de la veille mon travail; il y avait là, sur cette table, des monceaux de manuscrits, et je me disposais à me présenter une seconde fois à vous pour vous demander une audition. Hier donc je reçus une lettre d'un de mes amis d'Inspruck. J'apprends que Stéphanie a fui depuis un mois, et l'on me citait, comme son séducteur, un nommé Wal-

ter, seul nom sous lequel il fût connu là-bas.

— Et ce Walter?

— C'est le chevalier de V...

— Le chevalier!!

— Je l'ai quelque peu fréquenté jadis, et je sais qu'il a pour habitude de cacher, sous ce nom de guerre, les folies dont le bruit scandaleux a rempli souvent nos contrées aux environs desquelles il tient ordinairement garnison. C'est à cette horrible nouvelle que j'ai voulu mourir; mais avant, j'ai brûlé mes manuscrits pour que tout finît avec moi.

J'étais anéanti. Je voyais clair enfin dans cet enchaînement de mystères et de perfidies.

Tout à coup un souvenir traversa rapidement ma mémoire, je bondis du lit sur le bord duquel je m'étais affaissé, et secouant le bras de Samuel :

— Mais alors, cette lettre?... c'était pour m'éloigner! — Oui, c'est cela, je comprends tout! — Allons! poursuivis-je avec égarement, sus donc! ce n'est pas l'heure de mourir, c'est l'heure de sauver un ange et de punir un démon. Levez-vous, on a toujours assez de force quand on aime. A cet instant, peut-être, le monstre vous vole Stéphanie pour la seconde fois... Au nom de Dieu, venez, nous arriverions trop tard!

Je disais vrai. J'entraîne Samuel qui chancelle et qui manque vingt fois de s'évanouir ; mais je le soutiens, je l'exhorte, je lui parle de Stéphanie, je l'anime et je le conduis enfin jusque chez moi. Nous arrivons... je monte... je ne trouve que Berthe..., les appartements sont déserts.

Berthe me raconte alors que, peu après mon départ, la chaise de poste que j'avais commandée le matin s'était arrêtée devant ma porte, et qu'aussitôt le docteur qu'elle avait vu sortir avec moi, était revenu en courant chercher Stéphanie *de ma part*. Connaissant toute ma confiance dans le docteur, Berthe l'avait laissé faire, et le misérable, prenant Stéphanie par le bras, était descendu avec elle et l'avait fait monter dans la voiture qui était repartie aussitôt....

J'étais la victime d'une atroce comédie !

## IV

Il faut que le lecteur se fasse une exacte idée du petit homme calme et fleuri que l'on appelait le docteur Lélio.

Il n'avait pas d'âge. Une figure pleine et pâle, des cheveux rares et cendrés, des yeux clairs à fleur de tête, des mains mignonnes, un léger embonpoint, des manières caressantes, un ton de vieux seigneur, une voix enfantine, un sourire de démon : tel était l'homme. Ce qui confondait toutes mes idées, c'est que je lui savais, sous cette face placide, une âme faite pour la haine, et que le fat qu'il venait ainsi de lâchement servir était pour lui l'objet de vieux et sourds ressentiments. Le bruit courait même à Dresde que le chevalier et le docteur avaient dû se battre autrefois sans qu'on en sût précisément le motif; mais que Lélio, à ce

qu'on croyait, avait reculé devant la réputation de spadassin que s'était acquise le capitaine. Ceci me rappela le singulier effet que le nom de Walter avait fait la première fois sur le docteur, et je me pris à penser que le ravisseur de sa maîtresse et celui de Stéphanie pourraient bien n'être qu'un même individu. Cela m'expliquait, il est vrai, la haine du docteur pour le chevalier, mais alors je ne concevais plus qu'il en fût devenu le valet...

J'essayais, tout en arpentant ma chambre, d'expliquer cette histoire au pauvre Samuel, qui ne m'écoutait guère, occupé qu'il était à pleurer de nouveau la perte de sa maîtresse, lorsque la porte s'ouvrit.

Le docteur Lélio entra de son petit pas mesuré, et nous salua d'un geste plein d'élégance et d'onction.

A cette vue, toute ma colère se fit jour, et je me précipitai sur lui ; mais ce fut un jet de flamme contre une paroi de glace. Le docteur s'assit, se croisa les jambes, huma sa prise et promena sur nous deux grands yeux parfaitement étonnés.

— *Per Dio!* fit-il (il était de Bologne), vous voilà dans un singulier état, *povero caro*, et fort en

danger de tomber dans la frénésie, l'épilepsie, la catalepsie, l'hystérie...

— Silence, morbleu!.... ou je vous fais rentrer vos facéties dans la gorge avec la pomme de ma canne.

Une ombre légère courut sur le front de Lélio.

— Vous êtes violent, *dilettissimo figliuolo.*

Ses lèvres tremblaient, et ses petits doigts froissaient rapidement les dentelles de sa chemise. Mais ce ne fut qu'un éclair.

— Êtes-vous fine lame? me dit-il ensuite avec son fin sourire.

— J'espère que vous vous en convaincrez par vous-même.

— Par moi-même, non pas... je préfère juger des coups. Combien le chevalier peut-il vous rendre de points à ce jeu-là?

— Monsieur, s'écria Samuel en s'avançant, terminez vous-même un jeu qui m'outrage. Vous m'avez trahi, et cependant nous ne nous connaissions ni l'un ni l'autre. Vous ai-je fait quelque chose que j'ignore?...

— A moi... Eh! pauvre cher, rien du tout, je suis au contraire rempli de tendresse et d'admiration pour vous, et je viens tout exprès vous

donner un bon conseil. Suivez-moi bien. Je ne connais que deux passions sublimes : l'art et l'amour. Il y a des natures complètes et privilégiées qui conçoivent l'une et l'autre. Vous, malheureusement, vous n'êtes sublime que d'un côté, celui de l'art. Un peu de patience ; nous allons nous entendre. Je sais pourquoi vous avez voulu mourir. M. le chevalier vous promit jadis sa protection toute-puissante auprès de son père, M. le directeur ; mais il ne connaissait pas alors la perle précieuse que vous cachiez à tous les yeux. Depuis, vous êtes devenus rivaux, ce qui veut dire ennemis ; et hier, quand vous apprîtes la nouvelle passion du chevalier, ce n'est pas tant Stéphanie que vous regrettâtes, comme vos espérances détruites par ce funeste incident et votre avenir perdu... *povero!* Parce que vous détestez cet homme, vous croyez donc qu'il vous le rend... Naïveté charmante! Apprenez, mon enfant, que votre opéra est reçu, que les rôles sont distribués, qu'ils sont à l'étude et qu'on répète ce soir.

— Ce soir!... on répète mon opéra!... Vous vous jouez de ma crédulité !... C'est impossible!...

—Et même je vous engage à vous dépêcher, si

vous désirez assister à la répétition. — C'est pour dix heures, et il en est neuf et demie.

— Mais, Monsieur, vous me faites là un conte des *Mille et une Nuits*. Mon opéra ne peut pas être à l'étude, puisque j'en ai brûlé tous les manuscrits.

— Il paraît que non. Il en sera resté apparemment. Mais hâtez-vous.

— Et Stéphanie, Stéphanie que j'aime, Stéphanie pour qui je donnerais ma vie!

— Vous la donnerez plus tard, l'heure presse... J'ai lu votre ouverture... Divine, mon cher!... Je voudrais pouvoir vous accompagner au théâtre pour juger de son effet...

— Oui!... il est vrai... mais...

— Vous préférez donc décidément les hautbois aux violoncelles?

Le docteur poussait Samuel hors de la chambre.

— Sans contredit... les hautbois... cependant...

— Bien, bien, vous m'expliquerez cela plus tard. Je meurs d'effroi que vous n'arriviez pas à l'heure.

La porte se referma sur Samuel, et le docteur Lélio se retourna sombre et agité devant moi.

Nous nous regardâmes un instant en silence; lui d'un œil profond, moi d'un œil consterné; puis souriant de ce sourire que l'on sait :

— C'est étrange! je méprise quelquefois le génie, dit-il en me montrant la porte par où Samuel venait de disparaître; puis il se rapprocha de moi.

— N'est-ce pas, mon fils, poursuivit-il d'une voix lente et presque émue, que c'est un terrible mal que l'amour? Une femme que l'on adore et que l'on vous enlève! vos entrailles que l'on arrache! un homme froid, moqueur, vil, débauché, qui s'en vient se jeter au travers de votre bonheur! Votre ange, votre idole dont ce louveteau fait sa proie et qu'il porte dans un coin pour la souiller de ses caresses.

— Assez, assez! vous distillez le sang de vos lèvres, bourreau! Ah! oui, il y aura du sang. Mais comment faire pour atteindre ce misérable? Pas une pièce d'or, rien!... Oh! la vengeance! la vengeance!

— Y pensez-vous, pauvre ami! la vengeance! c'est une belle chose, mais elle vous coûterait trop cher. Vous avez une position brillante, et vous la tenez d'un homme dont vous frapperiez le fils! ce serait impardonnable.

— Je vous dis, Satan, que je donnerais mon âme pour un cheval! Je n'ambitionne pas d'autre joie

sur la terre que de me jeter sur l'épée de ce drôle.

Je ne sais quelle éblouissante flamme illumina le docteur; il parut se dresser devant moi comme une couleuvre.

— J'ai cinquante louis à votre service. Voulez-vous partir?

— Partir !... C'est vous qui m'en offrez les moyens; vous, le vil instrument du chevalier... Quel abîme êtes-vous donc?

— Cinquante louis; mais il me faut des garanties.

Je souris de pitié. Cependant, à tout prendre, il me sauvait la vie.

— Monsieur, lui dis-je, puisque c'est un marché, concluons vite; voici mon petit mobilier — ce fut celui de ma mère — mon piano, mes tableaux, mes livres, tout ce que j'aime, tout ce que je possède. — Prenez tout.

— J'accepte, dit le docteur en griffonnant quelques lignes. Signez.

Je ne vis sur la figure de Lélio d'autre émotion que celle du plaisir de conclure une bonne affaire, car il savait bien qu'il me ruinait.

Je signai et il me compta l'argent.

Quelques minutes après, je galopais sur la route

de Leipsick, à franc étrier. Les postillons de la première poste qui revenaient de conduire la chaise du chevalier, m'avaient indiqué cette direction, et je comptais ainsi de poste en poste suivre la trace du ravisseur.

Lélio disait vrai, c'est un terrible mal que l'amour! Quinze jours avaient suffi pour me rendre méconnaissable. Prudence, esprit, raison, toutes ces demi-vertus des âmes tranquilles m'avaient abandonné. Je connaissais la tendre faiblesse du baron pour son fils ; je savais que je me perdais sans retour, — et je piquais des deux.

Je n'ignorais pas que ma position à Dresde serait détruite, que la misère m'y saisirait au retour, que je ne pourrais rendre ces cinquante louis à Lélio, que je resterais sans asile et sans pain, — et je labourais les flancs de mon cheval.

Et pourquoi, juste ciel! tant de sacrifices et de folies? Pour une femme qui ne m'aimait pas, qui ne pouvait m'aimer, et que je n'allais sauver que pour la jeter dans les bras d'un autre, de cet heureux Samuel à qui tout souriait, la gloire et les amours! — Mais qu'importe, je brûlais la route.

Il y avait encore dans mon projet téméraire des difficultés matérielles auxquelles je n'avais

pas songé. Le chevalier se maintenait de près de quatre heures en avance sur moi, et le plus souvent ne laissait pas une monture praticable aux diverses postes qu'il choisissait pour relais. Il fallait alors courir le village et répandre l'argent pour continuer ma route. Et puis, une autre fatalité, c'est que mes forces ne répondaient pas à mon ardeur; quelque habitude que j'eusse du cheval, j'avais à lutter contre une bonne et solide berline qui pouvait ainsi rouler jusqu'à la fin des temps.

Au bout de huit heures j'étais sur les dents; je sentais déjà ma vue se troubler et mes mains s'égarer sur mes rênes! Mais mon parti fut bientôt pris. Je l'atteindrai, me dis-je, ou je glisserai mort des flancs de mon cheval. Autant finir ainsi.

La route traversait alors une vallée profonde qui s'engouffrait dans une gorge boisée, entre deux hautes montagnes. L'aurore commençait à blanchir derrière moi, mais le défilé dans lequel je m'engageai reposait encore dans les ténèbres. Le chemin se rétrécissait à mesure que l'on quittait la vallée et devenait difficile; des pierres, détachées du flanc des collines, étaient venues rouler jusque dans les ornières, et parfois même obstruaient la chaussée.

Mon cheval broncha, je lui serrai la bride et j'enfonçai mes éperons. Mais il s'arrêta court, secoua sa crinière et se cabra. Je pensai que la silhouette capricieuse de quelque tronc d'arbre assis sur le bord de la route, l'avait effrayé. Je le flattai de la main, je le stimulai de la voix; mais l'animal gonfla ses naseaux et frappa la terre sans vouloir avancer. Je ne savais plus à quel saint me recommander, lorsque j'entendis tout à coup un hennissement sortir du défilé où je venais d'entrer. Je regarde, je cherche à percer l'obscurité que les taillis redoublent, je prête attentivement l'oreille, et bientôt j'entends des voix et je discerne une masse sombre arrêtée sur la route à cent pas de moi.

Incertain de ce que ce peut être, je mets pied à terre et j'attache mon cheval à un arbrisseau ; puis je m'avance, non sans avoir fait jouer mon épée dans son fourreau.

Je n'avais pas fait dix pas que des flambeaux brillent, et je puis voir quelques domestiques armés de brandons de pin, qui tous, descendus de leurs chevaux, s'agitent autour d'une voiture dételée. Un seul des cavaliers est resté en selle, et je l'aperçois donner des ordres avec tous les

signes de l'impatience. Le sang me reflua vers le cœur. Un des flambeaux venait de frapper son visage, et j'avais reconnu le chevalier.

L'émotion qui s'empara de moi me força de m'appuyer contre un arbre. Je sentais que le moment suprême était arrivé ; je voyais là, presque à la portée de mon bras, l'homme que je venais de poursuivre trente lieues durant, et quelque chose me disait que cet endroit solitaire devait être ou son tombeau ou le mien.

Cependant je recueillis mes forces, et, joignant mes mains avec une sorte d'égarement, je murmurai le nom de ma mère, je songeai rapidement à Dieu, puis je cachai ma figure dans mon manteau et je continuai d'avancer. Dans l'intervalle, le chevalier lui-même était descendu de cheval et je vis qu'il aidait ses gens à assujettir l'un des ressorts de la voiture qui venait de se rompre.

— Quelle fatalité ! s'écria-t-il en frappant du pied avec colère, voilà trois fois déjà que cet accident nous arrive, et pas un charron dans ces maudits déserts ! Nous avons perdu les meilleures heures de la nuit.

Pendant qu'il parlait ainsi, je m'étais mêlé, sans être aperçu, au groupe des travailleurs, et mon

regard cherchait à percer les stores de soie rouge qui couvraient les glaces de la voiture ; mais je ne pus rien distinguer. Seulement, il me sembla saisir un gémissement étouffé. Alors j'abaissai brusquement la main sur l'épaule du chevalier.

Quand il vit devant lui cet homme, immobile comme la statue du commandeur, il tressaillit de tout son corps et devint d'une pâleur livide. Cependant il prit une torche des mains de l'un de ses gens et vint me regarder de plus près. Je découvris alors ma figure et nos yeux se rencontrèrent.

Pas un mot ne fut prononcé. Je lui montrai du doigt les stores baissés, et lui désignant ensuite un endroit écarté du taillis, je fis résonner la garde de mon épée.

— C'est bien, murmura-t-il d'une voix sourde ; l'accident qui nous arrive ne pouvait manquer de se terminer ainsi.

Et le chevalier ayant ordonné à deux domestiques de nous suivre avec des flambeaux, nous nous acheminâmes sous l'ombre d'un épais châtaignier qui étendait sur la route ses branches encore privées de feuilles, près de l'endroit où mon cheval s'était arrêté. L'horizon continuait de s'allumer de toutes les pompes de l'aurore : mais le lieu que

nous avions choisi conservait encore le calme austère de la nuit.

Nos fers, en se croisant, reflétèrent la rouge lumière des torches et semblèrent, à l'avance, dégoutter de sang dans nos mains.

L'heure, le lieu, le silence, nos deux témoins immobiles et consternés, ces groupes pressés plus loin dans l'attitude de l'effroi, cette voiture mystérieuse, ces grands arbres décharnés que le printemps n'avait pas encore couronnés de feuillage, mais où le sommeil reposait encore, tout donnait à cette scène une effrayante majesté.

Dès la première passe, le chevalier s'aperçut qu'une mort inévitable planait sur l'un de nous, et que l'âme du blessé devait s'échapper par la blessure. Il me fit signe alors de suspendre un instant, et, passant la main sur son front, il parut en chasser avec effort des idées importunes, puis, rappelant peu à peu son courage, ses joues se colorèrent, sa prunelle éclata d'un feu sombre, et se remettant en garde :

— Allons, s'écria-t-il, finissons-en !

La passion et la haine qui nous exaltaient tous deux précipitaient nos coups avec tant de violence que bientôt, oubliant tout sentiment de conserva-

ion, nous ne songeâmes plus qu'à frapper.

Ce n'était plus de l'escrime, c'était une lutte où a force l'emportait sur l'adresse, où la témérité 'emportait sur le savoir. Vingt fois nos poitrines e heurtèrent, nos gardes s'engageaient l'une dans 'autre, et si l'un de nous deux fût tombé sous le hoc, c'en était fait de sa vie; car nous n'étions lus des hommes, et Dieu sait si le tigre pardonne son ennemi par terre.

Tout à coup je sens le froid du fer me glisser ans les flancs, je bondis en arrière, je me dégage, t, revenant avec fureur, je tombe en clouant mon pée dans la poitrine du chevalier. Il s'abattit sur noi.

Un instant encore j'essayai de retirer mon arme u corps de mon adversaire, dont je sentais les treintes; mais bientôt ma figure se glaça, mes eux s'éteignirent, je lâchai la garde de mon épée t tout fut accompli.

## V

Je revins à moi dans une hôtellerie de poste s
tuée entre Colditz et Grossenhayn.

Deux domestiques du chevalier m'y avaie
apporté sur une litière, et d'après ses ordres, à
que j'appris plus tard, étaient demeurés à mo
service. Ma blessure, quoique grave, n'était p
mortelle, et, dès que je pus parler, je m'inform
de ce qu'était devenu mon adversaire, ainsi que
voiture close qui l'accompagnait. Mais l'on ne s
rien m'apprendre, sinon que le chevalier, malg
son horrible blessure et après avoir donné que
ques instructions à mon sujet, s'était fait tran
porter dans la voiture même, qui était reparti
au pas.

Il résultait donc de ces vagues renseignemen
que le chevalier n'était pas mort, et qu'il avait p

continuer sa route avec Stéphanie. Je n'avais pas prévu ce dénoûment, et je vis bien que le destin qui me persécutait avait eu le dernier mot dans l'aventure.

— Puisque je n'ai pu la sauver, me dis-je, prions le ciel que la force et l'occasion me reviennent pour la venger !

Je demeurai quinze jours dans l'hôtellerie, et, dès que je pus me tenir sur un cheval, je partis pour Dresde. J'avais hâte de revoir Lélio, par l'intermédiaire de qui j'espérais savoir si le baron avait reçu des nouvelles de son fils ; car, comme bien l'on pense, je n'avais aucune envie de me présenter moi-même au directeur. Je descendis, à l'entrée de la nuit, devant ma petite maison, que je saluai d'un regard mélancolique. Je me rappelai qu'elle ne m'appartenait plus.

Je trouvai Samuel Hermann installé à mon piano. Le pauvre enfant, en m'apercevant, se précipita dans mes bras et appela Berthe à grands cris. Son premier mot fut pour Stéphanie ; je lui racontai ce qui s'était passé, et Samuel déclama contre le chevalier une tirade digne de Rodrigue. Après quoi, prenant mes mains dans les siennes, et me regardant d'un œil étincelant d'enthousiasme :

— Mon ami, me dit-il, vous sentez-vous la force de m'applaudir ce soir?

— Eh quoi ! fis-je, en me rappelant tout à coup l'opéra de Samuel, ce serait ce soir?...

— Oui, mon cher, et après bien des peines, car la Bergami est d'une paresse prodigieuse. Mais enfin, c'est ce soir !... sentez ici comme le cœur me bat. Je jouais de mon ouverture quand vous êtes entré. Dieu soit béni, il ne manquait que vous... vous et une autre, ajouta-t-il en baissant la tête, car mon pauvre vieux père, en unissant nos mains sur son lit de mort, me dit : « Samuel, elle sera ta femme, et de plus ta *prima donna*, si tu veux m'en croire, car sa voix est admirablement belle. » Et je promis à mon père que si jamais *Héro et Léandre* paraissaient sur la scène, je confierais à Stéphanie le soin de mon triomphe... Hélas ! qui eût dit que mes lauriers seraient tressés d'épines ! — Mais vous viendrez, n'est-ce pas ? Nous aurons une petite loge, rien qu'à nous, car voyez-vous, je n'aurais pas la force de rester sur la scène. J'aime mieux me contempler à distance.

Ma faiblesse était encore très grande ; mais je ne sais quelle voluptueuse tristesse je goûtais dans l'idée d'entendre encore cette musique dont Sté-

phanie m'avait révélé les inspirations sublimes.

Si Samuel eût été capable de m'écouter lorsque nous fûmes enfermés dans notre loge grillée, je lui aurais demandé ce qu'était devenu Lélio. Je l'avais en vain fait chercher chez lui, au Casino, au théâtre ; il était introuvable. Cependant, quelque chose me disait que cet infernal docteur devait savoir ce qu'était devenu le fugitif dont il avait si bien secondé les manœuvres.

Je ne vous raconterai pas tout au long le triomphe étourdissant de mon ami Samuel. Son ouverture fut accueillie comme elle devait l'être, avec des salves d'applaudissements. C'était un mélange heureux du goût italien et du système harmonique de l'école allemande, délicieuse union tentée par cet enfant du génie, et dont son instinct, plus encore que ses études, lui avaient révélé les beautés. J'étais enseveli dans mes souvenirs, et la tête cachée dans mes mains, je retrouvais, au détour de chaque phrase, quelques-unes des impressions brûlantes que Stéphanie m'avait laissées. Je revoyais cette chambre à peine éclairée, ce piano modulant de ravissantes ardeurs, et cette femme... cette tête adorable, ce front inondé de flamme, ce regard ! A ce moment,

Samuel poussa un cri et me saisit le bras avec violence ; je relevai la tête.

Stéphanie chantait !

C'était bien elle ; nos yeux ne pouvaient s'y méprendre, et d'ailleurs nous entendions un murmure de surprise courir dans la foule à l'aspect de cette femme inconnue qui avait osé remplacer la Bergami.

Elle était donc là, sur la scène, entourée d'un chœur de vierges aux habits flottants, plus belle, plus divine que jamais, le sein à peine voilé d'une tunique de gaze, le front étoilé de saphirs, les bras nus, la chevelure nouée de bandelettes à la mode grecque ; elle était là devant nous, devant Samuel, chantant la passion d'Héro, sa propre passion peut-être, et la secouant de ses lèvres, en gerbes enflammées, ferme et courageuse, pleine de noblesse et d'éclat, resplendissante d'amour!

Je ne sais où Samuel trouva la force de ne pas s'évanouir. Il voulut se lever, sortir et courir sur le théâtre se jeter aux pieds de Stéphanie, et dire à toute cette foule qui ondoyait d'enthousiasme :

— Cette femme, que vous trouvez si belle et qui chante si bien, cette femme, c'est Stéphanie, ma fiancée, celle qui m'aime !

Pour moi, je compris de suite avec un affreux serrement de cœur que Samuel disait vrai, que l'amour venait d'opérer un grand miracle, et que cette simple fille, obscurément élevée dans une ville obscure entre un enfant et un vieillard, pour trouver ainsi dans son âme tant de force et d'énergie, pour braver tout ce monde qu'elle ne connaissait pas, et pour entrer aussi belle, aussi calme, aussi grande dans cette lice terrible, devait être illuminée par une de ces passions héroïques dont la puissance échappe aux intelligences communes.

— Samuel, m'écriai-je en me jetant pâle et défaillant dans ses bras, tu peux mépriser désormais les applaudissements de la foule, car cette femme, vois-tu, c'est ton triomphe, c'est ta plus chère couronne !

— Des couronnes ! Elle m'en moissonnera des milliers ; car comment ne pas écrire des chefs-d'œuvre pour cette voix miraculeuse ?

Je regardai Samuel avec effroi. Le jeune maëstro ne m'avait pas compris. Je ne sais alors quel vague sentiment d'angoisse se glissa dans mon âme ; j'entrevis pour Stéphanie un avenir de douleurs et de déceptions. Serait-il vrai, mon Dieu,

que le génie comprime les doux battements du cœur, et que vous refusez à ces affamés de gloire qui veulent qu'on les admire, la gloire plus belle encore, et peut-être plus enivrante, de savoir bien aimer! O Samuel! je n'enviais déjà plus votre patrimoine de poésie, mais je trouvais le ciel injuste de joindre à vos triomphes le triomphe d'être aimé.

On concevra sans peine l'impatience où nous étions de connaître par quelle suite d'événements imprévus et bizarres Stéphanie se trouvait à Dresde et comment surtout il se faisait qu'elle remplaçât la Bergami, cette actrice que Samuel venait de quitter une heure auparavant, et qui se disposait à jouer. Quant aux suites de l'enlèvement dont Stéphanie avait été victime, il ne vint pas à notre pensée de les craindre. Cette femme qui chantait là, si courageuse et si noble, ne pouvait être frappée d'abaissement.

Le premier acte fini, nous courûmes sur le théâtre, et nous nous informâmes de la loge de Stéphanie. On nous fit répondre qu'elle ne recevrait qu'après la représentation. Il fallut bien s'y résigner.

La représentation continua donc et s'acheva au milieu d'un enthousiasme croissant. Stéphanie

fut redemandée et reparut. Les fleurs pleuvaient à ses pieds, les applaudissements montaient du parterre au cintre en salves prolongées. Je la vis fléchir et s'affaisser sous le poids de cette apothéose; je me sentis moi-même chanceler.

Samuel avait disparu sans que je m'en aperçusse, et bientôt, à de nouveaux cris qui firent trembler la salle, je le vis lui-même arriver sur la scène tenant Stéphanie presque évanouie dans ses bras. Le public, acceptant aussitôt l'union de ces deux génies, les confondit à son tour dans une ovation commune, et le rêve de Samuel fut accompli. La gloire venait de lui donner la bénédiction nuptiale !

Alors une secousse ébranla tout mon être, et je sentis que mon cœur se brisait. J'arrivais enfin à l'heure suprême de cette abnégation dont j'avais jusque-là défié les tortures, et comme le condamné qui, jusqu'au dernier jour, envisage la mort sans pâlir, et qui chancelle à la vue de l'échafaud, je m'étais confié dans ma force, et je me sentais fléchir aux approches de la douleur.

Je voulus quitter ma loge et sortir du théâtre pour courir me réfugier chez moi. J'avais renoncé à voir Stéphanie. Le spectacle de son bonheur, je

le sentais maintenant, m'aurait tué. J'étais résolu à quitter Dresde et à m'en aller je ne sais où, bien loin d'elle, bien loin de sa renommée, et à mourir solitairement de mon amour dans quelque coin ignoré. Je me façonnais ainsi dans ma pensée un avenir désolé, et j'épuisais d'avance cette coupe d'amertume jusqu'à la dernière goutte, car ce qui ajoute à toutes les grandes douleurs, c'est de croire qu'on ne s'en consolera jamais.

Lélio, qui entra dans ma loge, me surprit les yeux remplis de larmes. Je ne l'avais pas encore vu depuis mon retour, et sa physionomie me parut plus sérieuse et plus douce que de coutume. Chose étrange! Cet homme m'avait trahi et ruiné, il s'était lâchement fait l'espion du chevalier pour en devenir ensuite le Crispin, et il ne m'avait poussé à la vengeance que pour exercer sur moi la plus honteuse usure; eh bien! j'avais beau faire, je ne ressentais pour lui ni répulsion ni haine, et lorsqu'il entra, je lui sus gré de ne m'avoir point abandonné comme les autres, et je lui tendis la main.

— La leçon que vous avez donnée au chevalier, me dit-il d'une voix brève, a porté ses fruits. Il vit, mais il est sur la route de Venise et nous ne le verrons de longtemps. Quant à vous, veuillez me

suivre dans la loge de Stéphanie, la signora vous demande.

Disant cela, il marcha devant moi sans prendre garde à mes questions.

*Elle me demande!* elle pense donc à moi au milieu de ses couronnes! Je ne voulais déjà plus mourir.

Quand nous entrâmes chez Stéphanie, mon trouble devint si profond que je ne pus que m'incliner devant elle sans articuler un mot. Elle sourit et me prit la main qu'elle pressa fortement, ce qui me donna le courage de porter la sienne à mes lèvres. Elle me fit un signe pour que je me plaçasse auprès d'elle sur le sopha. Samuel était à la droite et Lélio prit un siège devant nous. Je remarquai que Samuel avait pleuré et que la figure du docteur devenait de plus en plus solennelle.

— Me voilà entourée de tout ce que j'aime, dit enfin Stéphanie en promenant sur nous son charmant sourire! Voici Samuel, mon frère illustre; voici le docteur qui m'a sauvé la vie, et un ami sûr et fidèle qui m'a sauvé l'honneur.

— Elle avait dit : *Mon frère!* Je regardai le docteur, qui s'apprêtait à parler.

— Ma chère Stéphanie, dit-il, permettez-moi d'ex-

pliquer à votre ami ce qui s'est passé depuis qu'il perdit connaissance sur la route de Leipsick. Vous saurez donc, mon cher secrétaire, que votre épée n'ayant passé que dans les chairs, la blessure du chevalier, quoique profonde, se ferma promptement. Il s'était fait conduire à la ville prochaine, et pendant les quelques jours que dura sa fièvre, il réfléchit sur ses erreurs passées. Dès qu'il fut en état de se lever, il donna tous les ordres nécessaires pour qu'on ramenât sur-le-champ à Dresde notre adorable Stéphanie, dont il avait imploré son pardon. De plus, il la chargea d'une lettre pour son père, en la conjurant de la présenter elle-même au baron. Quant à lui, il prit la route de l'Italie. Stéphanie descendit donc chez M. le directeur qui gémit beaucoup en apprenant la nouvelle équipée de son fils, mais qui ouvrit ses bras à celle qui avait failli en devenir la victime. On fit aussitôt chercher de vos nouvelles. On apprit que vous étiez hors de tout danger, et, pour ménager une douce surprise à vous et à Samuel, on remit au jour de votre arrivée la première représentation d'*Héro*. Quant à Stéphanie, se rappelant la promesse qu'elle avait faite à son oncle mourant, elle se prépara secrètement à débuter dans l'opéra de

Samuel, et le hasard, qui l'a servie dans cette circonstance presque autant que son cœur et que son génie, a voulu que ce matin même la Bergami, amoureuse du chevalier depuis qu'il a quitté Dresde, ait pris la poste pour courir après lui ; car ce qui vous reste à connaître, c'est la lettre du chevalier. La voici : « Mon père, écrit-il, je suis ruiné, battu et corrigé. Arrangez-vous, s'il vous plaît, avec messieurs mes créanciers. Pour moi, je m'en vais à Venise essayer de guérir de mes deux blessures : l'une, dont votre secrétaire a puni mes fredaines; l'autre, dont un ange m'a frappé au cœur! Vous perdez un fils détestable, mais je vous envoie une fille, une délicieuse créature qui est là, près de mon chevet, que je vois encore, et dont le divin sourire laisse tomber sur moi toutes les miséricordes du pardon. Aimez-la, monsieur le baron, aimez-la beaucoup, et que les bienfaits du père lui fassent oublier les persécutions du fils; c'est de toutes mes dettes la plus sacrée. Monsieur, votre secrétaire intime est un homme d'honneur et de dévoûment que j'ai indignement trompé, et qui n'a pas craint, pour venger une femme qu'il aimait sans espoir, de sacrifier sa fortune et sa vie. Si ce brave garçon ne succombe pas lui-même aux

suites de notre rencontre, apprenez-lui qu'on est enfin touché de sa noblesse et de son abnégation, et que la belle Stéphanie pourrait bien, si j'en crois ses soupirs, ne plus voir dans Samuel Hermann qu'un frère bien-aimé... »

Samuel ne laissa pas achever, et se jeta tout en pleurs à mon cou.

— Soyez heureux, mon ami, s'écria-t-il ; pour moi, j'ai mérité mon sort. Votre exemple m'apprend assez que je n'entends rien à l'amour. J'ai été froid et égoïste, je me déteste ! Eh quoi ! pendant qu'on me ravissait Stéphanie et que vous versiez votre sang pour elle, moi je faisais chanter la Bergami ! Oh ! que vous devez me mépriser...

— Te mépriser, dit Stéphanie en le baisant au front ; oublies-tu que notre fraternité commença au foyer du vieil Hermann ; qu'elle continue dans la noble carrière des arts. N'est-ce pas, frère, que nous y marcherons ensemble ?

Samuel tomba aux pieds de Stéphanie, et Lélio lui prenant les mains :

— Enfant, lui dit-il, on ne ment pas à sa nature ! console-toi, tu es fait pour chanter, comme il en est d'autres qui sont faits pour aimer... et pour se venger !

Ces derniers mots, qu'il proféra à voix basse, furent pour moi une rapide mais éclatante lumière. Je compris que, à mon insu, j'avais été l'instrument de la haine de Lélio contre le chevalier, et que, n'osant tirer l'épée contre un champion si redoutable, il avait dirigé la mienne sur son sein en excitant ma colère et en provoquant mes vengeances. Une bonne blessure et l'exil, c'était raisonnable; et je vis dans les yeux de Lélio qu'il se tenait pour pleinement satisfait. Tirant ensuite de sa poche notre marché de cinquante louis, le docteur le lut à haute voix et le déchira.

— Ami, me dit Stéphanie, les yeux mouillés de larmes, je connaissais aussi ce dernier trait de votre belle âme... J'ai bien des dévoûments à vous rendre... mais j'espère y réussir un jour!



FIN

# TABLE

—



2996-81. — Corbeil. Typ. et stér. de Crété.

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber

